914.4

The Library of
St. Olaf College
Northfield, Minn.
Accession No. 13500
Class 914.4 Vol.

WALDORF BINDERY COMPANY
LIBRARY BINDERS

Nils Flaten
1911

PARIS VIEUX & NEUF

OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR CHARLES HUARD

Publiés par la même Librairie

New-York comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . . 3 fr. 50

Berlin comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . . 3 fr. 50

Londres comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . . 3 fr. 50

Paris, Province, Étranger, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . . 3 fr. 50

Province, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . . 3 fr. 50

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Published 1st june 1909.

Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved march 3 1905, by Eugène Rey.

La Rue Saint-Antoine

14143
86

PARIS VIEUX & NEUF

DESSINS DE CHARLES HUARD

TEXTE PAR ANDRÉ BILLY

LA RIVE DROITE

ÉDITÉ PAR EUGÈNE REY, LIBRAIRE

8, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

1909

ÉDITION DE LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

100 exemplaires numérotés, nos 1 à 100, sur papier du Japon de la manufacture de Shizuoka.

13500

Place des Vosges

L'AMOUR DE PARIS

Si j'entreprenais d'exposer ici une théorie de l'amour de Paris, j'aurais à définir d'abord l'amour, et puis Paris. Cela me conduirait à écrire plusieurs tomes très inutiles. L'amour échappe à toute définition, et le meilleur de ce qu'on en a dit, n'est-ce pas qu'il est, dans l'esprit, tout simplement une sympathie ? Quant à Paris, quant à ce

qu'est Paris, ce livre-ci et celui qui le suivra contribueront peut-être — c'est notre espoir — à en donner une idée au moins approximative, avec le désir d'y venir, à ceux qui n'y vinrent jamais; à préciser, à renforcer, à multiplier, chez ceux que Paris a conquis déjà, depuis longtemps et depuis peu, les raisonnables et les déraisonnables raisons qu'ils ont d'aimer leur ville.

On naît poète et l'on devient orateur; on naît rôtisseur et l'on devient cuisinier. Il est permis de se demander si l'on ne naît point Parisien (par le mot *Parisien*, j'entends tout amoureux de Paris). En d'autres termes, cet amour est-il affaire de tempérament ou d'éducation? Oiseuse question, m'objecterez-vous, et insoluble. Eh bien, fermez ce livre, car, si un tel problème ne vous passionne pas, vous n'aimez pas, vous n'aimerez jamais Paris! J'affirme, moi, que l'on naît Parisien, de même que Provincial ou Cosmopolite. On est né Parisien si l'on porte en soi un vif instinct de sociabilité avec le goût de l'existence moderne et de ses manifestations collectives, avec la curiosité du passé et de ses notoires vestiges, avec une préoccupation générale de la vie publique. Qui ne m'accordera que ces dispositions soient la marque particulière du caractère français et de ceux de l'étranger qui demandent au génie de notre race leur direction sociale, intellectuelle et artistique?

Ainsi s'explique, et pas autrement, que Paris soit en France.

Si vous avez, un peu développée, l'habitude de la controverse, vous me répliquerez que l'amour de Paris peut s'acquérir puisqu'il peut se perdre. Je vous répondrai : est-ce bien sûr? Est-il bien sûr que le rêve de finir ses jours à la campagne, formé par tout citadin, ne soit pas d'un accomplissement fertile en déceptions? L'exemple, trop ancien, de Bouvard et de Pécuchet, Parisiens vraiment trop naïfs, ne prouverait pas grand'chose en faveur de ma thèse; mais rappelez-vous celui-ci et celui-là de vos amis, et cet autre, partis pour de lointains voyages prétendus interminables, pour de rustiques retraites prétendues définitives, et que vous vîtes réapparaître, repentis, au coin du boulevard. Evoquez l'allégresse de votre retour annuel après les vacances, et convenez avec je ne sais plus quel personnage de *Georgette Lemeunier* que « c'est une joie particulière de revoir Paris », que « le frisson de Paris, ça n'est pas un vain mot ».

Les amoureux de Paris se diversifient en un nombre incalculable de sortes. Si j'entreprenais d'en énumérer les principales en commençant par les moins aimables, je citerais d'abord ce personnage encombrant, bruyant, mais éternel, mais si humain, que le jargon moderne a étiqueté *fêtard*. Il faut aimer assez Paris pour ne pas se dissimuler que la surabondance des fêtards qui l'ont élu pour théâtre de leurs ébats n'ajoute rien à son charme. Quoi qu'en disent les intéressés, Paris, sans ses établissements de nuit, serait

encore Paris. Mais enfin la séduction particulière, exercée à travers le monde par la « noce » parisienne, n'est contestée de personne, et je l'excuserais d'autant plus volontiers que je suis plus porté à lui attribuer des causes qu'elle n'a peut-être pas : en cette séduction, je vois un rayonnement de l'intellectualité française. Si je me trompe, tant pis !

Paris, heureusement, est aimé par d'autres gens que les messieurs à petites femmes et pour d'autres charmes que ses « boîtes » où l'on chante, où l'on danse, où l'on boit et où l'on mange. Il y a la place Pigalle, mais il y a la place des Vosges. Je ne veux rien retirer à la place Pigalle : elle est délicieuse, le matin, à l'heure où les trottins montmartrois dégringolent vers la rue de la Paix; mais, à l'heure où les trottins montmartrois sont couchés ou devraient l'être, mille choses me gâtent leur place Pigalle; j'imagine alors volontiers la place des Vosges, silencieuse et surannée, au clair de lune...

Pendant plusieurs années, j'ai rencontré, le long des voies tortueuses avoisinant l'Institut, un personnage étrange qui, évidemment, eût été inharmonieux dans le vestibule d'un *palace* quelconque des Champs-Élysées, mais qui, en ce cadre ancien des rues de Seine, de Buci et Mazarine, était tout à fait à sa place. Un feutre informe couvrait son crâne; un collier de barbe blanche lui flottait sur la poitrine, et il allait à petits pas, le dos courbé, les mains au fond des poches d'un pardessus verdâtre. Un hasard bienveillant me

fit lier conversation avec lui, un soir, dans l'arrière-magasin d'un libraire. Il m'avoua tout de suite n'être pas venu là pour acheter, mais pour respirer l'odeur des livres. « De même, ajouta-t-il, que je me promène sans but, de la Seine à l'Odéon, pour respirer l'odeur de Paris. » Il se nomma. Son nom ne m'était pas inconnu. Il me conta ses souvenirs. Nous nous en fûmes de compagnie jusqu'à la rue de Tournon, devant un hôtel d'aspect médiocre vers lequel il leva le geste tremblant de ses mains : « Ici, soupira-t-il, j'ai partagé ma chambre avec Alphonse Daudet. Je lui prêtais mes chaussures pour sortir et lui rapportais des biftecks dans mes poches. Car nous étions compatriotes. » Je demandai alors à X... (je lui garde l'incognito, il n'est peut-être pas mort en dépit de sa passion pour les petits verres) je demandai alors à Marius X... s'il n'eût pas souhaité finir ses jours en un coin tranquille de sa lumineuse Provence, au bon soleil de ses jeunes années ; il me répondit avec un haussement d'épaules et un ricanement : « La Provence, je m'en f... Ce qu'il me faut à moi, voyez-vous, c'est tout ça (il me désignait au loin la façade grisâtre du Sénat, un omnibus qui dévalait au petit trot, un fiacre dont les lanternes brillaient dans le crépuscule). Ce qu'il me faut, à moi, ce sont mes terrasses de café, les boîtes de mes bouquinistes, les étalages de mes antiquaires et ce je ne sais quoi d'intelligent et d'artiste dont est faite l'atmosphère de Paris. Croiriez-vous qu'à travers ce Paris, où je traîne mes guêtres depuis

plus d'un demi-siècle, j'ai encore à chaque pas des surprises? Je dessinerais, pour ainsi dire, de mémoire, la perspective que j'aurai quand j'aurai atteint l'extrémité de cette rue ; je vois la ligne des toits, les saillies des pignons et des cheminées; j'arrive, me voici devant le tableau... : eh bien, il n'est jamais tel que je l'attendais, il est toujours plus beau! Il y a sur les ardoises un reflet que je n'avais pas prévu; pardessus cette muraille, un peu de feuillage dont je ne me souvenais pas; contre la fenêtre de ce mastroquet, une grille toute rouillée qui ne m'était pas restée dans l'œil. Ah! Paris! Tenez, Monsieur, cette rue s'appelait jadis ruelle du Champ-de-la-Foire, et Clément Marot y habita dans une maison que lui avait donnée François Ier. Comprenez-vous mon amour pour Paris et que la Provence me laisse indifférent? Clément Marot! Ruelle du Champ-de la Foire! »

Tel est le langage d'un véritable amoureux de Paris. Je ne donne pas mon ami Marius X... pour un modèle à imiter, et je n'approuverais pas tous les Provençaux de renier avec autant d'entrain leur terre natale, séduisante entre toutes les terres natales. Mais supprimez la fougue méridionale des sentiments que m'exprimait le vieux bohème et vous les retrouverez chez un nombre considérable d'individus qui, sans son chapeau crasseux et son pardessus décoloré, nourrissent pour Paris la même passion, faite des mêmes éléments : curiosité du passé, culte des beaux-arts

et des belles-lettres, et aussi, n'en doutez pas, amour profond de la nature.

Un aussi admirable fétichisme ne peut guère prendre racine que sur une sensibilité d'artiste. Mais comment expliquer ce frisson spécial qui vient à tous les habitants de Paris, même à ceux d'entre eux qui sont les plus réfractaires à l'émotion, quand, après une longue absence, ils reprennent contact avec l'asphalte ? Ce « frisson de Paris » dont on a dit qu'il ne peut se définir, on a dit aussi que non seulement les arts mais les sciences elles-mêmes de chez nous lui doivent une force d'attraction particulière. On a dit que Paris avait une façon à lui de faire vibrer l'absolu. Il reste certain que l'amour de Paris appartient plus au domaine de la sensation qu'à celui de la logique ; c'est en quoi il s'apparente à tous les autres mouvements du cœur. Mais je crois à une pénétration des plus frustes natures par les effluves historiques, littéraires, artistiques, que dégagent les paysages parisiens. Je crois, pour n'en citer qu'un, que le panorama de la Cité, vu du pont des Arts, contribue peu à peu à former aux travailleurs de toutes classes qui, matin et soir, y jettent les yeux, une mentalité particulière, tournée, à son insu, vers la Beauté morale, intellectuelle et plastique.

C'est donc à l'universalité de ceux qui lisent que s'adressent les admirables dessins de Charles Huard et les humbles notes dont ils s'accompagnent. Nous n'avons pas

découvert Paris ; nous ne le révélerons à personne. C'eût été, de notre part, une audace outrecuidante que de prétendre donner de Paris une description intégrale. Cette entreprise, je le répète, nécessiterait plusieurs volumes. Nous avons dû choisir. Nous avons pris à Paris ce qu'il possède de plus caractéristique à la fois et de plus rare. Un tableau, aussi complet que le permettait notre cadre étroit, du Paris actuel, du Paris des dix premières années du XX^e^ siècle, voilà donc quel a été l'objet immédiat de nos efforts. Et nous visions, par là, un autre but, qui fut, je le répète, de répandre et de renforcer l'amour de notre beau Paris. Puisse notre tentative ne pas rester complètement inutile.

Place de l'Étoile

L'ÉTOILE

On a si souvent dit et répété que l'avenue du Bois-de-Boulogne, par une claire matinée de printemps, est un des plus beaux spectacles du monde, qu'à ceux qui ne l'ont point vue il serait permis d'en douter. Mais qui donc n'a pas vu l'avenue du Bois-de-Boulogne par une claire

matinée de printemps? Quel est le Huron, quel est le paysan du Danube assez pauvres d'imagination pour ne pouvoir se représenter, au moins d'après les cartes postales et d'après les romans parisiens, la vaste chaussée avec ses pelouses, ses arbres d'essences diverses et rares, ses habitations pittoresques et l'Arc-de-Triomphe à l'horizon? Il n'est pas encore donné à tout le monde d'aller à Corinthe, mais il n'est plus possible à personne d'ignorer l'avenue du Bois-de-Boulogne... Exception faite du portrait de Napoléon Ier, aucune effigie n'est, sur la vaste terre, plus vulgarisée que celle de cette avenue...

Je me trompe : j'oublie l'avenue des Champs-Élysées.

On a si souvent dit et répété que l'avenue des Champs-Élysées, par un chaud crépuscule d'été, est un des plus beaux spectacles du monde, qu'à ceux qui ne l'ont point vue il serait permis d'en douter. Mais qui donc n'a pas vu l'avenue des Champs-Élysées par un chaud crépuscule d'été? Quel est le Huron...

Oui, le plus extraordinaire, c'est que la légende a raison, et que les hommes n'ont, nulle part et jamais, conçu rien de plus grandiose que ces deux voies gigantesques.

Elles ne se ressemblent pas.

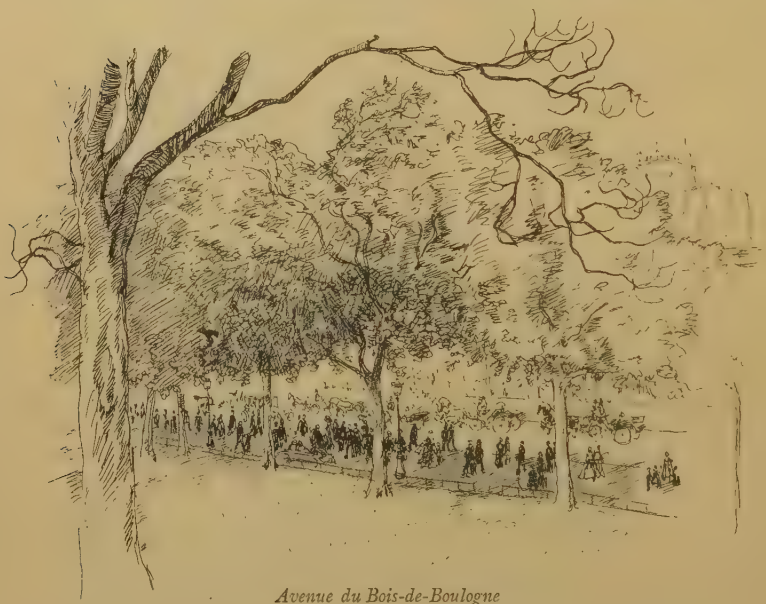
L'une, celle des Champs-Élysées, est citadine essentiellement. La place de la Concorde, où elle s'amorce, rassemble et synthétise les formes principales de la décoration urbaine : statues, terrasses, balustres et colonnades. Les deux

Dompteurs de chevaux ont beau avoir été destinés par Guillaume Coustou au château de Marly, ils n'en sont pas moins, à l'orée de l'avenue, une manière de symbole très heureusement approprié et que la locomotion automobile n'a pas encore rendu tout à fait anachronique. Entre leurs piédestaux, le torrent des véhicules gronde sur son lit de pavés de bois. C'est bien ici, en dépit des arbres élyséens et de l'illusion sylvestre qu'ils créent sur plusieurs centaines de mètres, que bat, à son paroxysme, la fièvre de la cité moderne. D'ailleurs, après le rond-point, la verdure disparaît, remplacée par l'impassible alignement des maisons abruptes et granitiques, et l'avenue monte solennellement vers l'Arc qui a l'air de s'ouvrir, là-haut, sur on ne sait quelle immensité.

La loi, encore inexpliquée, qui meut de l'est vers l'ouest le développement des agglomérations humaines et qui sévit à Paris plus que partout ailleurs, n'empêche pas que l'arche « démesurée » chantée par Hugo ne reste, du côté du couchant, la véritable porte de Paris. Paris commence là. Avec son macadam, son allée cycliste, ses restaurants pour noces, l'avenue de la Grande-Armée a quelque chose de suburbain qu'on ne peut nier. Quant à celle du Bois-de-Boulogne, elle tire sa séduction de son aspect hybride qui est d'un parc et d'un boulevard, et aussi d'une certaine irrégularité de son ensemble.

Tandis que, vu des Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe,

placé géométriquement dans l'axe de l'avenue, semble un pont sur un fleuve, on l'aperçoit, de la porte Dauphine, posé tout de travers et comme avec négligence ; l'évidement de



Avenue du Bois-de-Boulogne

sa voûte n'est point visible ; il ne fait penser à rien de plus qu'à un énorme cube de pierre. Dissymétrie aussi dans l'architecture des demeures riveraines, cachées à demi par des feuillages. Ce n'est plus cette double falaise grisâtre dont

le baron Haussmann légua à nos entrepreneurs la tradition. Les hôtels Renaissance, Louis XV, Louis XVI, et les formidables immeubles de rapport mettent une sorte de coquetterie à s'alterner. Une réduction charmante du grand Trianon oppose la teinte rose de ses marbres à la blancheur aveuglante d'une luxueuse caserne dont les huit étages, majestueux du reste, escaladent les nues. Autre singularité : les piétons ne disposent ici que d'un seul trottoir auquel correspond une allée cavalière. Deux bandes de gazon suivent ce trottoir et cette allée, mais l'une, mollement accidentée, s'étale en pente douce sous les yeux des promeneurs ; l'autre plonge et disparaît vers l'une des rues latérales qui bordent l'avenue.

Ainsi se compose la physionomie particulière de cette voie verdoyante qui s'appelait autrefois avenue de l'Impératrice, et dont un second baptême, républicain celui-là, précisa mieux le lieu d'aboutissement.

Par les belles matinées printanières, elle atteint au parisianisme le plus pimpant, le plus tiré à quatre épingles, et je ne conseille pas à l'amateur de solitude d'y venir alors promener sa rêverie, surtout si les talons de ses chaussures souffrent des fatigues d'un trop long usage ou si les coudes de son paletot reluisent inconsidérément au soleil ; il s'y sentirait aussi peu à son aise, aussi peu chez lui qu'à une réception d'ambassade ; sa tenue négligée dérangerait l'harmonie générale de l'endroit. Jeune homme à qui la curiosité

est venue de te mêler à la foule des oisifs et des élégants qui circulent de l'Étoile au Pavillon Chinois, n'omets point d'enfoncer sur tes cheveux préalablement aplatis un melon de forme anglaise ; cambre ta taille en une jaquette effilée ; retrousse ton pantalon trop large sur des chaussettes à fleurettes de soie et des souliers bas, vernis et ronds ; balance d'un mouvement large ta canne dont la crosse devra effleurer le gravier, et lance-toi sur les traces de cette jeune femme chez qui une aigrette provocante, un petit veston d'homme et une jupe de fillette révèlent un louable souci de s'habiller à la mode du jour. Je ne te promets pas qu'elle accueillera avec faveur tes avances, mais elle ne pourra moins faire que reconnaître en toi un garçon distingué, ayant bon goût ; et si l'honneur t'est accordé d'accomplir avec elle le tour des lacs, vous éprouverez, l'un et l'autre, quelque intime satisfaction à former, dans le paysage si soigneusement ratissé du Bois, un couple bien homogène et bien moderne.

Si, les dimanches d'été, une cohue hétéroclite, accourue des quatre coins de la ville, répand, du haut en bas de l'avenue, sa vulgarité bruyante ; si, par les matins secs d'hiver, cavaliers et piétons se dépassent et se croisent en un mouvement allègre et correct, il est des heures plus ternes, des après-midi grisâtres où le large trottoir n'est égayé que de cris d'enfants et de rubans de nourrices. Les gosses d'outre-Manche jouissent d'une réputation universelle et

justifiée, et je ne prétends pas que les nôtres atteignent à leur aspect réjouissant de jeunes bêtes agiles, saines, riches de sang. Mais les babys de chez nous, j'entends ceux des quartiers cossus, ceux pour qui le grand air des vacances compense

Avenue du Bois-de-Boulogne

l'exiguité anémiante des appartements et des collèges, sont loin, eux aussi, d'inquiéter pour l'avenir de la race. Cependant, je ne sais quelle gravité de leurs bouches, de leurs yeux, de leurs gestes sans élan révèle en eux un désen-

chantement précoce. Est-ce un effet de ce scepticisme parisien dans l'atmosphère duquel ils baignent ? Les fillettes jouent volontiers les grandes dames et les garçonnets sont fort préoccupés par la technique automobile. Aux âges où les exercices violents de la petite guerre, des Peaux-Rouges, des chasseurs de fauves devraient être en honneur, on voit ces jeunes dandys désabusés échanger coups de chapeau et poignées de mains, baiser les doigts des amies de leurs sœurs, et discuter en connaisseurs des avantages et des inconvénients de la « conduite intérieure » ou de la « direction à gauche ». Enfants désespérément bien élevés !

Les sports ont tué les jeux.

L'éloignement de toute caserne laisse à elles-mêmes bonnes et nourrices. Elles jacassent, accablent les bancs de leurs opulentes personnes, ou bien, par rangs de quatre ou cinq, traînant derrière elles, avec une indifférence aussi mercenaire que 'campagnarde, les voiturettes où dorment, sous la dentelle, les héritiers au maillot, elles occupent toute la largeur de l'allée, conscientes qu'elles sont de tenir ici une place qui leur est due. Je ne serai contredit, je crois, par personne, si je déclare que ces excellentes filles sont, en général, plus agréables à considérer de dos que de face. Leurs rubans chatoient au soleil ; leurs pèlerines aux mille plis se gonflent sous le vent de leur marche ; c'est d'un pittoresque très plaisant.

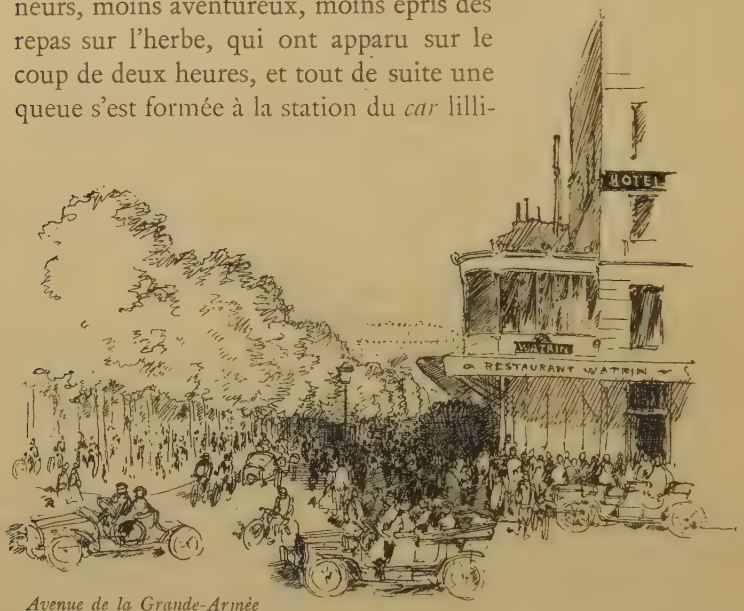
Par le boulevard Lannes, le long du chemin de fer de ceinture dont les trains grondent et fument au creux d'une tranchée, on gagne la porte Maillot, proche voisine de la porte Dauphine, mais totalement différente de celle-ci.

Ce quartier dut à la bicyclette une vogue que l'automobile lui a conservée. Il est un centre sportif. Aux étalages des avenues Malakoff et de la Grande-Armée sont exposés les derniers modèles de la locomotion mécanique ; les cuivres des trompes et des phares étincellent au premier plan, cependant qu'à l'intérieur du magasin miroitent les vernis des carrosseries. Toutes ces boutiques se signalent par la simplicité de leur aménagement ; l'enseigne lumineuse est le seul luxe qu'elles se permettent.

Il y a une esthétique combinée de la foule et de la rue, mais je pense qu'il ne serait guère aisé de l'établir en ses principes. Qui m'expliquera, par exemple, pourquoi l'avenue du Bois-de-Boulogne, envahie par la foule dominicale, est cruellement insipide, alors que, les mêmes jours, aux mêmes heures, surtout un peu avant la chute du crépuscule, la porte Maillot présente une animation si divertissante ?

Dès le matin, le populaire, charrié par le Métropolitain, les « autobus » et les tramways, s'est emparé du Bois ; il y a installé ses cuisines, ses jeux, sa sieste. Les cyclistes, dont les premiers pelotons ont franchi les fortifications avant le lever du soleil, n'ont pas cessé de défiler jusqu'à midi ; le vertige de la liberté les a emportés vers Saint-Germain et

Versailles, plus loin même, du côté de Mantes-la-Jolie ou de Chevreuse. Des automobilistes sont allés déjeuner à Chartres, voire à Rouen. Et puis ce furent d'autres promeneurs, moins aventureux, moins épris des repas sur l'herbe, qui ont apparu sur le coup de deux heures, et tout de suite une queue s'est formée à la station du *car* lilli-



Avenue de la Grande-Armée

putien qui, traîné par deux poneys trotte-menu, fait le service du Jardin d'Acclimatation. A présent la journée s'achève. Une joie tiède et comme lasse semble flotter dans l'air. Les verdures du Bois tournent au violet. De minute

en minute, le couchant assombrit ses pourpres. Les lumières de Neuilly s'allument. Dans les cafés, les tziganes en vestes rouges attaquent d'un bras vigoureux des valses lentes qui chantent la mélancolie du retour. Car voici qu'on rentre. Des voitures se pressent à la grille de l'octroi; celles-là reviennent de Maisons-Laffitte ou de Pontoise; les « gabelous » scrupuleux les filtrent avec lenteur. Mais mille autres, qui furent visitées à Suresnes, débouchent par l'allée de Longchamps dans un infernal tintamarre ou fusionnent le ronflement des moteurs, la toux rauque des trompes, le grésillement des timbres, et les « hop ! », et les cris, les injures, les quolibets que se renvoient chauffeurs, cyclistes et piétons. Les lanternes d'acétylène dardent leurs yeux lunaires; des lampions multicolores se balancent aux guidons. Une poussière dorée s'élève. Et il y a des fleurs entre les bras des femmes dont de grands voiles poudreux enveloppent la tête; il y a des fleurs accrochées en bottes rustiques sur le dos des « pédards » qui s'en furent cueillir à cinquante kilomètres des coquelicots et des bleuets déjà fanés; il y a des fleurs pendues aux cannes des pères de famille qu'escorte une marmaille exténuée. On se bouscule, on court, on s'appelle d'un groupe à l'autre; les refrains du jour se font écho. Des bandes joyeuses formées en cortège, bras dessus bras dessous, allongent le pas et fendent le flot. Silencieux, hanche contre hanche, les amants s'écartent. Des enfants pleurent, des femmes récriminent, des maris bougonnent. Les fronts

luisent ; les gilets sont déboutonnés ; l'échancrure des corsages baille. C'est comme la fin d'une ripaille phénoménale.

Cette marée humaine submerge les terrasses des cafés, s'engouffre dans les orifices du Métropolitain, et tout ce que n'ont pu retenir les trains, les omnibus, les tramways, les fiacres, déferle d'un mouvement continu vers l'Étoile. Sur le ciel que teintent les feux de la ville, l'Arc-de-Triomphe découpe sa silhouette éléphantesque. Une folie giratoire pousse, à ses pieds, en plusieurs courants, les véhicules venus du Bois, venus de Passy, venus des Ternes, venus de l'Opéra, venus de la Concorde, et la course à la joie se propage, hors de l'énorme carrefour, à travers Paris...

Le Parc Monceau

PARIS COSMOPOLITE

Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?

C'est une manière d'être.

Etymologiquement, le mot ne peut s'appliquer à rien mieux qu'à une ville. C'est la manière d'être des grandes villes modernes. Toutes les grandes villes modernes sont cosmopolites. Elles sont une image, en petit, de l'univers. Paris, Londres et Rome sont les plus cosmopolites des capitales cosmopolites.

Mais cela ne définit pas le cosmopolitisme...

Est-il un mal ?

Il n'est pas un bien. Il est une vaste et complète manifestation du progrès, voilà tout. Ceux qui bénissent le progrès doivent bénir le cosmopolitisme. Ceux qui, au contraire...

Mais cela ne définit pas le cosmopolitisme.

Eh bien, suivez-moi, traversons la place de l'Étoile. Admirons ensemble l'harmonie des maisons qui l'entourent. Elles sont sans prétention. On les a édifiées sous le second Empire et l'on s'est attaché à ne pas gêner l'œil par des fantaisies architecturales dont l'Arc-de-Triomphe eût été comme amoindri. Bien. Nous voici avenue Victor-Hugo ; nous voici au coin de la rue de Presbourg...

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ça, c'est un hôtel américain, pourvu de tout le confort anglais, qui porte le nom d'une marque allemande d'automobiles, nom lui-même emprunté à la langue espagnole. Ça, c'est le cosmopolitisme en pierres et en briques. Une horreur, n'est-ce pas ?

Mais stationnez un instant devant cette porte qu'éclairent des guirlandes de lampes électriques et observez les gens, observez les types. Il est cinq heures. Parmi les heures parisiennes, celle-ci tient une place importante, prépondérante, capitale ; c'est l'heure intense, l'heure où la vie s'agite en son plein, où les femmes les plus inoccupées ont quelque chose à faire : ventes, conférences, thés, grands magasins, coutu-

riers. Regardez-les : quelle fièvre dans ce geste qui claque la portière de l'auto, quel feu dans ce regard qui tourne comme un phare, balaie le trottoir et ses quelques badauds, puis se fiche dédaigneusement en terre, par dessus l'étole de fourrure souple et brillante, tandis que la jupe se relève pour découvrir deux pieds serrés en de précieux souliers à boucles, qui, lestes, gravissent les marches blanches du péristyle! D'où vient cette femme ? Sous quels cieux a-t-elle vu le jour ? Son élégance discrète semblerait indiquer une Parisienne, mais que voilà des apparences auxquelles il faut aujourd'hui prendre bien garde de se fier! Cette dame-ci, pourtant, qui vient d'un pas brusque, sans voilette, le torse à l'aise en une jaquette de gros molleton, est britannique, sans conteste; elle porte sur le visage ce hâle spécial à ceux que la mer n'effraie pas, cette sorte de dessèchement, de momification que l'on serait tenté de croire que produit l'haleine marine. A partir d'un certain âge, les Anglaises n'ont plus d'âge.

D'une automobile de

louage que pilote un chauffeur d'aspect canaille, descend un couple d'Américains. Lui, lourd et grand, glabre et rose, l'air entassé et violent, fume un cigare bagué ; il a les mains nues, carrées, sans canne ; il laisse sa femme sauter toute seule du marchepied. Elle, est fringante, empanachée ; ses traits sont d'un dessin net, tout en lignes droites, et jeunes, extraordinairement jeunes, malgré la trentaine bien sonnée. C'est elle qui jette au chauffeur l'ordre bref qu'il attend, et avec un haut-le-corps qui fait danser les plumes de son chapeau et bomber sa poitrine où des bijoux brillent parmi les plis du manteau, elle rejoint son compagnon, franchit devant lui la porte que le suisse, en capote bleue galonnée d'argent, ouvre avec un respect tout militaire. Américains du Nord.

Américains du Sud : une victoria de grande remise ; dans la tenue du cheval et du cocher, dans le vernis de la caisse et des harnais, dans le drap des coussins, ce demi-luxe, cette demi-élégance, cette demi-propreté qui fait la transition entre le fiacre et la voiture de maître. L'homme, dont le chapeau de soie, la cravate et les bottines brasillent, rejette, d'un geste mou, les couvertures, et, avec une indolence de rajah, se glisse sur le trottoir. Il est habillé d'un

complet jaune, un peu plus jaune que son teint charbonné par les yeux et la moustache. Tout est, en lui, excessif : ses gants sont trop clairs, la perle de son épingle est trop grosse, le pli de son pantalon est trop marqué ; ses manchettes, le mouchoir qui mousse hors de la petite poche de son veston, sont trop visibles. Par cette intempérance dans le costume, il s'apparente aux nègres des cirques, et aussi par l'immense sourire de son éclatante denture. La femme, elle, ne sourit pas. Elle est infiniment triste ; elle est frileuse. Une coiffure considérable appesantit sa petite tête exsangue ; une robe compliquée l'enveloppe. Ah ! que ne l'a-t-on laissée à sa lecture des romans de Paul Bourget, dans son rocking-chair, sur sa terrasse de Rio-de-Janeiro !

Voilà le cosmopolitisme en chair et en os.

C'est pour ces gens, venus de l'autre côté du globe, que des architectes possédés du commercialisme le plus sauvage et le plus forcené, ont élevé, autour de l'Étoile, ces bâtisses inqualifiables. Car il n'y a pas que le *palace* de la rue de Presbourg, il y a celui de l'avenue Kléber, il y a ceux de l'avenue des Champs-Élysées. Pauvres maisonnettes du

second Empire, si respectueuses de l'Arc qui commémore les gloires du premier, qu'adviendra-t-il de vous bientôt ? Ce n'était pas assez qu'une gare verdâtre du Métropolitain rompît votre modeste eurythmie. Il était écrit que des clochetons, des belvédères de cauchemar, conçus par des cerveaux où l'utilitarisme s'aggrava de prétentions esthétiques, rendraient inutile votre louable humilité !

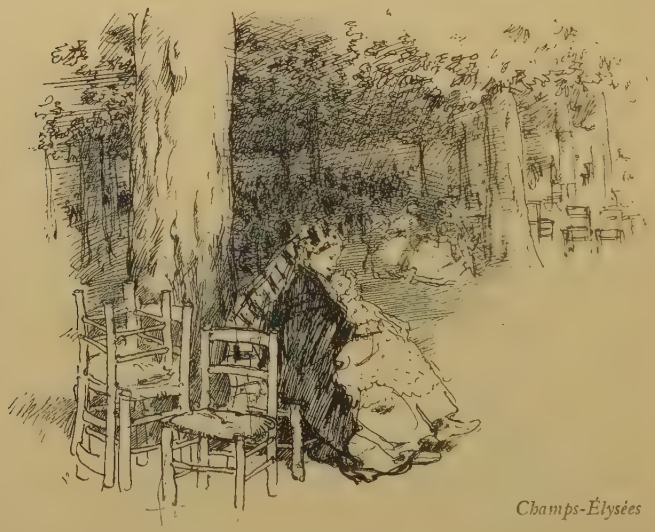
La chose est sérieuse et digne de retenir l'attention de ceux que navrerait une internationalisation désordonnée de Paris. On s'est ému, d'ailleurs, on a protesté. Des écrivains, des artistes, ont fulminé. Ils ont fulminé platoniquement et leur prose est demeurée stérile. Ils ne généralisaient pourtant pas. Ils n'exigeaient pas que tous nos architectes eussent du goût, se comportassent comme des artistes qu'ils devraient être en n'édifiant sur toute l'étendue de la ville que des constructions harmonieuses. Ils faisaient la part du feu. Ils abandonnaient à leur aventureuse destinée les quartiers sans histoire et sans style, Auteuil, Grenelle, la plaine Monceau. Mais la place de l'Étoile, où s'est, pour ainsi dire, fixé, figé, pétrifié, le rayonnement de nos dernières splendeurs, quel besoin avait-on de la défigurer par des minarets néo-mauresques ou néo-byzantins ?

Le cosmopolitisme n'est point partout aussi insolent. Il est charmant rue de Rivoli, de la Concorde au Palais-Royal, il est en veine de coquetterie, il nous amuse du mieux

qu'il peut et nous lui en savons gré. Librairies anglaises, si distinctes des nôtres par l'ordonnance riche et sobre de leurs étalages et le confort de leur aménagement, tavernes anglaises célébrées par le Huysmans de la première manière,

énigmatiques avec leurs vitres opaques, leurs inscriptions barbares, et, à l'intérieur, si brutalement *tavernes* par leurs alignements de tonneaux et de flacons, leurs petites tables, leurs chaises dures ; bazars orientaux où des miniatures du

Premier Consul voisinent avec des babouches, des fusils, des lanternes arabes, et qu'achalande la beauté sémite et abondante d'une vendeuse quadragénaire ; magasins d'estampes



Champs-Élysées

et de photographies, où s'exhibent, côte à côte, le portrait de Maurice Mæterlinck, flamand, écrivain français, et celui de Caroline Otero, andalouse, actrice parisienne ; échoppes où se débite du linge en caoutchouc ; boutiques ouvertes à tous les vents, où, pour deux sous, dans des cinématographes à manivelle, se déroulent les *Surprises du flagrant délit* ou les

Gaietés d'une Nuit de Noces (friandises à l'usage des étrangers); hôtels à l'ancienne mode, mais renouvelés par nos besoins modernes et non moins prisés que les derniers venus, de la clientèle cosmopolite, grâce au Jardin des Tuileries étendu sous leurs fenêtres; maisons de thé et pâtisseries où les élégantes de Paris fréquentent avec celles de Londres et de New-York, dans un blanc décor Louis XVI, parmi des étagères, des vitrines laquées où sont exposées, comme en un musée de la Gourmandise, des confiseries rares, servies par des demoiselles de noir vêtues, dont les pas sont étouffés par l'épaisseur des tapis...

Le cosmopolitisme de la rue de Rivoli déborde dans la rue de Castiglione et donne son cachet à tout ce quartier en trapèze, dont les quatre angles ont pour sommets la Concorde, la Madeleine, l'Opéra et le Palais-Royal. Si la population de l'Étoile est mondiale à ce point que des romanciers, versés dans la connaissance des mœurs « métèques », ont pu y ramasser, sans invraisemblance, toute l'action de leurs livres, il n'en est pas moins certain que la vie cosmopolite n'a son plein épanouissement qu'entre les limites sommaires que je viens d'indiquer.

La rue de Castiglione ne se différencie de la rue de Rivoli, dont elle dépend, que par son caractère moins « exposition », moins « foire ». On y trouve des marchands de chiens installés en des boutiques aussi luxueuses qu'étroites et où la neurasthénie canine doit sévir cruellement. A noter aussi, à

la devanture des pharmacies américaines et anglaises, l'absence des traditionnels bocaux lumineux chers aux apothicaires français.

Mais nous atteignons la place Vendôme. Elle a été la place des Conquêtes, la place Louis-le-Grand, la place des Piques, et je m'excuse de placer son histoire au centre d'un tableau de Paris cosmopolite. On se consolera, d'ailleurs, de la voir envahie par le commerce international, en songeant qu'elle est une des rares places de la capitale dont la physionomie primitive soit demeurée intacte. Le plan en a été conçu par Louvois qui eût voulu l'encadrer par les grandes Académies, la Bibliothèque du Roi, l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires et la Monnaie. Mais la mort du ministre de Louis XIV empêcha la réalisation de ce projet. Le plan de la place fut modifié et, au lieu d'être carrée, elle prit la forme d'un octogone irrégulier, ce à quoi elle n'a rien perdu. Le 13 août 1699, y fut inaugurée en grande pompe une statue de Louis XIV. « Il n'y avait à cette date que des façades sans maisons sur la place, et toutes ne jouaient pas la pierre avec du bois et de la toile peinte à la façon des décorations de théâtre; plus d'une était déjà, du haut en bas, ce que nous la voyons. Elles avaient l'air de ne se tenir droites, comme un gigantesque paravent, que grâce à des angles formés par leurs

châssis incomplètement ouverts. Chacune des maisons de la place peut encore se démolir de fond en comble sans qu'une seule pierre tombe de sa façade qui forme avec les autres façades une œuvre collective de Mansart, un tout dont il est défendu de défigurer les parties. » (1) Mais cette statue de Louis XIV, dont M. Georges Cain nous conte qu'elle portait, sous un des pieds du cheval, la date : 12 août 1692, était renversée par le peuple le 10 août 1792. Sur le socle fut exposé le cadavre ensanglanté du conventionnel Le Peletier de Saint-Fargeau qui avait voté la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, et qu'assassina un ci-devant garde-du-corps.

Les malversations des traitants Villemarais et Luillier et du sous-traitant Poisson de Bourvalais furent cause que

(1) Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison*, III, page 221. (1875).

l'État s'empara de deux de leurs hôtels et en fit, dès le début du XVIII^e siècle, le siège de la Chancellerie, remplacée sous le Directoire et le Consulat par la Préfecture de Paris, puis par la résidence du grand-juge, aujourd'hui ministère de la Justice. Enfin, Napoléon I^er vint, qui éleva la colonne Vendôme « pour son trône appuyé sur l'Europe vassale, ce pilier souverain... » Le 16 Mai 1871, sa statue d'empereur romain subissait le même sort que celle du Roi-Soleil.

Je vous le demande, y a-t-il une place publique, à Paris ou en France, où les événements de notre histoire, depuis deux cents ans, aient eu une répercussion plus significative et plus symbolique? Est-il quelque part un lieu plus français? Encore une fois, réjouissons-nous que le cosmopolitisme l'ait à peu près respecté. Je dis à peu près, car il s'en faut de beaucoup qu'aucun balcon des imposantes façades dessinées par Mansart ne serve d'enseigne à un fabricant de corsets ou de pâte dentifrice. Mais que gagnerions-nous à être d'un trop strict rigorisme? L'indignation des amoureux de Paris n'a pu enrayer l'enlaidissement de la place des Victoires, sœur aînée de la place Vendôme, et sur laquelle on voudrait maintenant pouvoir jeter un voile...

RUE de la Paix!

C'est assez dire. Ce nom rend à lui seul un son suffisant de luxe et d'élégance pour qu'il soit superflu de le longue-

ment commenter. Cependant, ici comme ailleurs, nous assistons à un triste phénomène de transformation que je ne puis pas ne pas signaler. Des capitaux d'outre-atlantique se sont emparés de deux ou trois immeubles formant l'angle de la rue de la Paix, de la place de l'Opéra et du boulevard des Capucines, immeubles bâtis sous Napoléon III, et ils les ont jetés par terre. Et ils élèvent à leur place des constructions du même style (ils y étaient forcés) mais dont la toiture présente plusieurs étages de mansardes, dépasse, par conséquent, de quelques mètres le faîte des maisons voisines et produit un effet déplorable, hideux, à vomir! Le crime n'est pas encore consommé. On y travaille jour et nuit avec une activité toute américaine (1). En attendant, ce coin de Paris, réputé pour son animation et son chic, est enlaidi par une palissade dont il est impossible de donner une idée avec des mots. Sa hauteur est de sept ou huit étages; sa largeur est d'une vingtaine de mètres, et les affiches de M. Dufayel la tapissent avec une irrégularité et un désordre qui laissent, entre leurs rectangles multicolores, des places nues où le bois des planches, gâté par les pluies, apparaît.

Voilà ce que les voyageurs Cook ont sous les yeux en sortant des bureaux de leur agence! Quel souvenir doivent-ils emporter chez eux de l'esthétique parisienne?

(1) Ces lignes ont été écrites à la fin de l'année 1908.

A neuf heures du soir, la place de l'Opéra est proprement féerique. La façade de l'Académie nationale de Musique, éclairée, à son premier étage, par une lumière bleue, irréelle, sur laquelle les colonnettes se découpent en noir, semble un décor de théâtre, le palais enchanté de quelque déesse nocturne. L'avenue, qui lui fait face, avec la perspective profonde de ses lampadères, paraît l'effet illusoire d'un jeu de glaces. De droite et de gauche, venant de la Madeleine et de la Bastille, de la Trinité et du Louvre, de la Bourse et de la gare Saint-Lazare, les voitures vont, viennent et s'entremêlent d'un mouvement largement rythmé par le bâton des sergents de ville. Sur les toits, le long des balcons, les annonces lumineuses resplendissent et entretiennent très haut dans l'atmosphère une vibration phosphorescente.

Mais, si l'on veut avoir une vision plus détaillée du cosmopolitisme de ce quartier, c'est avant sept heures qu'il y faut venir et c'est dans la rue Auber qu'il est préférable de s'attarder.

English Tailor, American bar, American optician, American Company, Telegraph and Cable office, Meubles anglais, Transports entre les cinq parties du monde, Passages pour tous pays : Portugal, Madère, Brésil, Canada, Etats-Unis, Antilles, Méditerranée, Egypte, Sud de l'Afrique, Le Cap, Transvaal, Natal, Maurice, Indes, Orient, Australie, voilà les mots que vous lirez sur les frontons et les glaces des magasins, sur les affiches placardées aux devantures, sur les enseignes électri-

ques accrochées en travers du trottoir et dont l'irradiation intermittente vous frappera les yeux à coups redoublés. Devant de petites tables à tapis vert, des adolescents penchés manipulent le clavier des machines à écrire, ou crient, le récepteur à l'oreille, dans le cornet des appareils téléphoniques. Des hommes, le chapeau sur la tête, assis dans des fauteuils tournants, griffonnent leur courrier, côte à côte, sur une planchette qui borde un mur et que des encriers de nickel jalonnent jusqu'au fond de la boutique où s'ouvre le guichet grillagé d'une caisse ; un escalier en vis perce le plafond, et un groom, de temps à autre, a l'air d'en tomber, pour bondir à la porte qu'il passe en coup de vent. Ailleurs, dans une vitrine d'acajou, un paquebot minuscule, dont tous les hublots sont allumés, nous adresse « l'invitation au voyage » et les petites ouvrières que leurs amis reconduisent de l'atelier à Montmartre et aux Batignolles, songent en le regardant « à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble ». Un exotisme enchanteur règne sur les tarifs et catalogues illustrés des compagnies maritimes, disposés, sous les regards des passants, en éventails polychromes. Tout blanc, tout neuf, surmonté d'un clocher où flotte une oriflamme, l'hôtel de la Compagnie Générale Transatlantique forme le centre de ce tableau un peu ahurissant et nostalgique ; un Neptune doré brandit son trident au-dessus du porche, et, dans un salon aux meubles lourds, à travers une glace, les badauds contemplent, de l'extérieur, des cartes en relief et *La Provence,*

longue d'un mètre cinquante, avec ses cheminées, ses passerelles, ses cabines au grand complet.

Or, dans le cerveau du malheureux ouvreur de portières qui bat la semelle et souffle sur ses doigts, l'idée ne surgit pas d'émigrer, de s'embarquer pour des pays plus neufs et plus hospitaliers. Si, de tous les peuples, le peuple français est le plus sédentaire, de tous les Français, le Parisien est le plus attaché à sa ville, il est celui qui se résigne le moins facilement à la quitter. Pour les misérables eux-mêmes, qui traînent son pavé, Paris a les séductions irrésistibles d'une maîtresse cruelle et qu'on ne lâche pas!

Terrasse des Tuileries

La Rue Royale

LES BOULEVARDS

On ne s'y trompe pas, les Boulevards, ce sont les grands Boulevards, et les grands Boulevards, c'est celui de la Madeleine, celui des Capucines, c'est celui des Italiens, ce sont les boulevards Montmartre, Poissonnière et Bonne-Nouvelle, c'est le boulevard Saint-Denis et c'est le

boulevard Saint-Martin. Et c'est d'abord la rue Royale, et c'est aussi un peu de la rue Cambon, un peu de la rue Caumartin, la rue du Helder, la rue Taitbout, la rue Drouot, et le haut de la rue Richelieu, et le haut de la rue Montmartre et le faubourg Montmartre ; c'est le faubourg Poissonnière ; c'est le bas du boulevard de Strasbourg. Les Boulevards sont une contrée dont les limites ne sont que morales. Elle s'étend de la place de la Concorde à la place de la République et l'on n'est pas sûr qu'elle ne commence ou finisse pas un peu avant ou un peu après. Que tel restaurant à la mode, situé à l'un des bouts de cette courbe sinueuse, ferme ses portes, voilà les Boulevards amputés de deux cents mètres ; qu'un cabaret moderne s'ouvre à la faveur d'une pièce en vogue jouée par tel théâtre de l'autre extrémité, les Boulevards gagnent aussitôt de ce côté-là. A géographiquement parler, et si le dessin des plans doit faire foi, ils atteignent à la Bastille, mais quel Parisien ne conviendra que les boulevards du Temple et Beaumarchais ne soient les Boulevards d'un autre âge ? La faveur où les tint le public date de 1791, année où fut proclamée la liberté des théâtres ; en 1807, elle baissait déjà. Où sont aujourd'hui le théâtre des Nouveaux-Troubadours, les Délassements-Comiques, les Variétés-Amusantes, le Théâtre-sans-Prétention, Paphos, le Jardin-Turc, le Colisée, et les cafés lyriques de la Victoire et des Arts ? En 1860, il y avait, sur le boulevard du Temple, huit salles de spectacle, dont celle de Déjazet qui

existe encore, et n'a pas envie de disparaître mais qui est la seule survivante. Non pas que la vie se soit retirée de ce quartier-là. Il est déchu, il a vieilli, mais sa vieillesse est pittoresque, ardente et jeune. Il est englobé aujourd'hui dans le grouillement formidable des faubourgs.

Premier tronçon des Boulevards, la rue Royale en est aussi, au point de vue architectural, le plus harmonieux. Il n'est pas exagéré de dire que la rue Royale est une rue parfaite. De la Concorde, qui est, sans doute, la plus belle place du monde, elle conduit à la Madeleine, ce « faux temple antique » comme dit Théophile Gautier, copie heureuse, en tout cas, du plus pur monument de l'art grec. Tel un ample corridor à ciel ouvert, elle s'enfonce entre les deux hôtels à colonnades que nous laissa Gabriel et qui hébergent aujourd'hui un ministère et des clubs. Face à la porte du cercle de la rue Royale, un marsouin à épaulettes jaunes monte la garde au seuil de notre Amirauté. Un peu plus loin, et sur le trottoir opposé, j'aperçois un autre factionnaire, sans armes, celui-là, et d'un âge plus tendre, et d'un uniforme non point français, mais quelque peu anglais, composé d'une calotte posée sur l'oreille et d'une veste rouge, courte, à trois rangées de boutons et à chevrons d'or; les petites femmes des revues ont popularisé ce chasseur d'un établissement de nuit qu'un vaudeville célèbre rendit célèbre.

Ici, à droite, finit la rue Saint-Honoré, et là, à gauche,

commence le faubourg du même nom. Nous sommes sur l'emplacement de l'ancienne porte Saint-Honoré, démolie en 1733, vingt-quatre ans avant le percement de la rue Royale, dite d'abord Royale-des-Tuileries, puis de la Révolution, puis de la Concorde, puis, de nouveau, Royale.

La croix dont elle est le montant et dont la rue et le faubourg Saint-Honoré sont les bras, porte évidemment, avec la rue de la Paix, les plus riches joyaux du commerce parisien. Parfumeurs, bijoutiers, couturiers, photographes, ébénistes y sont les mieux cotés, et restaurants et cafés ne leur cèdent en rien sous le rapport du prix de leurs denrées.

Distincte en ceci de l'avenue de l'Opéra et de la rue de la Paix, la rue Royale des dimanches est aussi vivante, pour le moins, que la rue Royale des jours de semaine, mais elle est la proie, tout comme les Champs-Élysées et l'Avenue du Bois, d'un public amorphe et devant lequel joailliers et parfumeurs, scandalisés, baissent dédaigneusement leurs fermetures. N'empêche que par un après-midi férié, à l'époque des Salons ou du Concours hippique, la foule n'y soit amusante. Les premières toilettes claires, les premiers chapeaux de paille, favorisés par le ciel bleu, viennent de faire leur apparition. La promenade n'a pas été longue, car les journées sont encore brèves et les soirées fraîches ; on s'en est allé jusqu'au Bois de Boulogne, jusqu'à Longchamps où se donnait une réunion de courses ; ou bien Madame qui a le goût des arts a entraîné Monsieur chez les *Artistes français*,

Place de la Madeleine

à la *Société nationale des Beaux-Arts* ; ou bien, « à cause des enfants », on a dû se contenter de louer des chaises sous les marronniers, et maintenant, Monsieur, dont c'est la revanche, va s'offrir un quinquina, un vermouth, quelque chose de pire, pour soixante centimes, à la terrasse d'une taverne en renom, où il sera servi par un « extra » affairé et impoli. Jusqu'à sept heures, les petites tables rondes, cerclées de cuivre, ne se dégarniront pas, et le lent défilé des promeneurs endimanchés, commis, demoiselles de magasin, ouvrières et ouvriers, ne cessera de frotter l'asphalte de ses semelles traînantes, tant que l'heure n'aura pas sonné d'aller dîner dans des quartiers où la victuaille est moins coûteuse. Alors l'omnibus de la Bastille sera emporté d'assaut ; alors on se ruera dans les lourds tramways qui stationnent derrière la Madeleine, en partance pour les Courbevoie, les Gennevilliers et les Pantin ; alors on refluera vers la rue de Rivoli où s'ouvre la gueule insatiable du « Métro ». Et le soir, un autre public surviendra, moins familial et plus fringant, plus jeune, plus amoureux et qu'assailliront les bouquetières, mais dont le cadran lumineux de l'horloge pneumatique, élevée devant le perron de la Madeleine, règlera tout de même les plaisirs.

Détournez les yeux, je vous en prie, de cet homme raide et compassé, dont la redingote de marbre pourrait servir de réclame à la boutique d'un *english tailor*. Il s'appelle Jules

Simon, de son vrai nom Jules-François-Simon Suisse : il fut philosophe spiritualiste et ministre de l'Instruction publique, mais telle n'est point la raison pour laquelle on lui éleva une statue en ce retrait verdoyant de la place de la Madeleine. C'est le modèle des locataires que MM. Denys Puech et Scellier de Gisors ont voulu ici glorifier, sous les fenêtres de l'appartement où il mourut après y avoir vécu un demi-siècle tout entier.

Derrière l'église, Lavoisier, une petite table à côté de lui, brandit un index impérieux et rappelle assez exactement l'attitude des camelots installés, d'ordinaire, à l'entrée des rues que barre le service de la voirie. Lavoisier et Jules Simon gâtent la place de la Madeleine. Ne leur en gardons pas rancune, car il est à présumer qu'ils eussent les premiers protesté contre cet enlaidissement d'un quartier qu'ils aimèrent et qui est resté d'ailleurs aimable. L'empreinte du premier Empire et de la Restauration y est visible. La rue Tronchet, dont l'histoire est pauvre, forme une assez digne contre-partie de la rue Royale qu'elle prolonge, au delà de la Madeleine, vers le quartier de l'Europe.

Du chemin Chevilly, plus tard rue Basse-du-Rempart, il ne demeure, entre la Madeleine et la rue Caumartin, plus

rien. Sur cet emplacement de l'enceinte de Louis XIII, de confortables rez-de-chaussée abritent aujourd'hui des fleuristes, des fabricants d'automobiles et d'installations hydrothérapiques. Un coin très parisien, c'est, vis-à-vis de cette rive du boulevard, le confluent de la rue Cambon et de la rue Richepanse. Un magasin de nouveautés aux coquets étalages, des marchands de tableaux et d'estampes, des maisons de thé toutes proches, y occasionnent, de cinq à sept, le va-et-vient d'une clientèle abondante et du meilleur ton. Les Carrière, les Claude Monet, les Pissaro, et les ombrelles, les maroquineries, les dentelles se disputent, d'un côté de la rue à l'autre, les élégantes visiteuses, qu'attendent, en file indienne, limousines et coupés. Dans leurs longues redingotes boutonnées haut, les valets de pied, flegmatiques, cherchent que faire de leurs mains, cependant que les chauffeurs à leur volant et les cochers, leur fouet sur la cuisse, s'absorbent en des réflexions profondes. Les chevaux encensent ; les moteurs dorment, et sous l'aveuglant éclat des lampes électriques dont les charbons grésillent, la Parisienne, accompagnée de sa « chère amie » — ou du plus cher ami de son époux — fixe vers les lumineux paysages,

vers les vivantes natures mortes, dont on lui cherche la désignation sur le catalogue, le regard amusé, distrait ou béat, de son face-à-main. Mais vite! l'heure presse, n'a-t-elle pas juré d'arriver très tôt au thé de Madame X... qui habite au fond de Passy ? Et elle s'enfuit, sans avoir vu la plus belle toile de cette exposition, qui, soudain, est devenue pour elle la chose du monde la plus indifférente, la plus vide d'intérêt ; elle se jette, se pelotonne sur les coussins de sa voiture, et tandis que le chauffeur tourne sa manivelle, que le cocher rassemble ses guides, elle adresse, à travers la portière, un dernier au-revoir à l'ami, qui, au bord du trottoir, lui tire galamment son chapeau.

Mirabeau, l'année où fut prise la Bastille, logea dans un pavillon charmant qui subsiste encore, au coin de la rue Caumartin ; des allégories de la musique et de la danse décorent en relief sa façade ; le bas est occupé par un marchand de raquettes, de maillots et de chaussures pour football. Contraste un peu rude! Tout près de là, s'élevait l'hôtel de la belle Madame Récamier; son emplacement est pris aujourd'hui par l'Olympia.

Cette partie de la rue Caumartin qui touche au Boulevard, offre, elle aussi, le spectacle d'une animation bien parisienne. Elle est, d'ailleurs, sur l'itinéraire des voitures qui, du Louvre par la rue des Capucines, s'en vont à la gare Saint-Lazare. Une maison de thé, fréquentée par le gros des amateurs de *five o'clock*, arrête, sous son enseigne lumineuse,

nombre de fiacres à chevaux et à pétrole ; des Ceylanais à chignon et à jupes de toile blanche, évoluent avec souplesse parmi les petites tables de rotin ; un orchestre râcle du Wagner et domine le bruit discret des conversations, le cliquetis des cuillers et des tasses. Mais après minuit le tumulte de la rue se déplace, se fixe à la sortie des artistes de l'Olympia, et c'est alors un piquant tableautin des dessous de la vie parisienne. Les belles filles qui, tout à l'heure, s'agitaient sur la scène, dans une apothéose de couleurs et de lumières, réapparaissent en leur réalité : visages mal débarbouillés de leur fard et fanés étrangement, prunelles fatiguées par les feux de la rampe, cheveux recoiffés à la diable, corsages agrafés vaille que vaille, jupes flasques. Telles se présentent, au sortir du music-hall, papillons redevenus larves, la plupart des « p'tites femmes » dont les spectateurs illusionnés lorgnent les jambes. Employées bien sages que le travail ne retient plus, elles se dispersent, deux par deux, à pied, modestement ; un compagnon parfois les suit ; quelques-unes d'entre elles, sur qui le destin hasardeux a des vues particulières, sautent dans les « taxi-autos » que d'enthousiastes gigolos ont amené pour elles, mais qu'exceptionnelle est cette aubaine !

Elle l'est moins pour les figurantes du promenoir que pour celles de la scène. A l'heure où celles-ci s'apprêtent à goûter un repos bien gagné, celles-là, sorties de la salle avec le flot des spectateurs, piétinent sur le trottoir du boulevard

des Capucines en quête d'un cavalier. C'est la minute psychologique de leur soirée. Les unes, emportées bientôt vers Montmartre par un groupe d'amateurs jeunes ou vieux, disparaissent avec leurs vastes chapeaux mouvants, leurs manteaux savamment drapés, sous la capote des « sapins » de nuit ; les autres hésitent encore, pirouettent sur leurs hauts talons, se rassemblent, se séparent, forment, dans la clarté blême de l'électricité, des attroupements polychromes ; puis, une à une, elles descendent à la taverne installée dans le sous-sol de l'établissement, rendez-vous d'une clientèle suggestive et panachée ; et elles n'en remontent que deux ou trois heures plus tard, quand l'abus des libations a rendu d'une application plus facile la loi de l'offre et de la demande.

Le culte du passé ne doit pas nous égarer au point d'admirer ce qui subsiste, entre l'Olympia et la rue Scribe, de la rue Basse-du-Rempart. Des immeubles, dont trois lustres d'existence n'ont pas réussi à parer d'imprévu la physionomie, enfoncent soudain l'alignement de leurs voisins, se tassent au bas d'une déclivité mal pavée, corrigée par une rampe en pente douce. Il est à souhaiter que cet affreux *buen-retiro* n'enlaidisse plus longtemps encore le Boulevard.

Rue Scribe, un grand café : le *Grand Café* où se réunissent, à l'apéritif, des journalistes et des gens de lettres ; un grand cercle, le plus grand cercle : le *Jockey-Club* ; un grand hôtel, le plus grand hôtel : le *Grand-Hôtel*. Nous revenons à l'un des centres de rayonnement du cosmopoli-

tisme parisien. Les spécimens d'humanité les plus divers s'agglomèrent ici, grâce aux aimantations complices de

Place de l'Opéra

l'immense caravansérail triangulaire dont les mille fenêtres s'ouvrent sur le boulevard des Capucines, la place de l'Opéra

et la rue Scribe, des magasins de cigares havanais et de confections anglaises, du bureau de poste et du vaste *café-restaurant de la Paix*, qui occupent son rez-de-chaussée. Bavards et rieurs, bruyants, insolents comme des vainqueurs en pays conquis, soulignant de vêtements clairs et de cravates rutilantes leur teint cuit au soleil des tropiques, Brésiliens, Argentins et autres Sud-Américains accentuent par leur gesticulation large et leurs poses abandonnées sur les petites chaises bleu-ciel de la terrasse, le flegme, l'immobilité observatrice et éveillée des Yankees, leurs prochains maîtres.

Ainsi s'établit, complété par les galeries somptueuses de quelques fondeurs d'art aux étalages desquels les gens s'arrêtent volontiers, et par un bouillon aux baies immenses, incendiées le soir de clartés blanches, l'ensemble de cette première partie des Boulevards. Son caractère particulier est dans le galbe irréprochable des boutiques, dans la distinction des promeneurs; ils sont moins nombreux, moins mêlés qu'au delà de l'Opéra, et leur foule, qui ne dégénère jamais en cohue, se meut, alerte et cossue, avec aisance, avec souplesse, avec fluidité, sans engorgements, bousculades ni ruées.

Huit heures sonnent à la Trinité. L'air est d'une fraîcheur caressante; des nuages, en petits flocons, voltigent sur la transparence du ciel; une belle journée de juin commence. Sous le triple et profond portail de l'église, le

square arrondit sa pelouse que cernent des bancs à claire-voie et des fauteuils de fer courbé, rangés avec soin contre les massifs d'arbustes, le long de l'allée circulaire, au gravier propre. Pacifique, les mains derrière le dos, le vieux gardien, dont la médaille militaire fait une tache jaune sur l'uniforme vert, déambule lentement et prend, une fois de plus, possession du domaine qu'il gouverne depuis des années, sans sévérité et sans faiblesse, au nom de la Ville de Paris. Il rêve ; il est loin ; il est au Tonkin ; à travers les rizières, il poursuit des Pavillons noirs...

Le carillon de la Trinité s'est tu ; le vieux gardien relève la tête et tire sa montre de nickel, la confronte avec le cadran de l'église et avec l'horloge pneumatique dont il se défie. Dans cinq minutes, sa fille passera là, de l'autre côté du balustre, en compagnie de deux amies avec qui, tous les matins, elle descend la rue Pigalle. Il est temps de la guetter. Voilà huit ans que chaque jour à pareille heure, du même poste d'observation, l'ancien soldat jette à sa fille un coup d'œil d'admiration, de tendresse, et d'inquiétude. C'est qu'elle est bien jolie, sa Jeanne ! C'est que les galants sont habiles ! Elle, sa mère et lui gîtent là-haut, rue de Caulaincourt, dans une belle maison toute neuve dont la vieille tient la loge. La petite travaille rue de la Paix... Rue de la Paix, pensez-donc ! Elle a d'abord été petite-main rue du Quatre-Septembre ; elle a continué son apprentissage rue des Petits-Champs ; à présent, elle est rue de la Paix !

Mais la voici, c'est elle, entre Marthe, surnommée Tonton, et Ernestine, surnommée Titine. Jeanne est facile à reconnaître : elle est la plus gentille. Un canotier de paille, orné d'un gros *chou* écarlate et piqué d'une plume *couteau*, écrase sur son front le bourrelet doré de ses cheveux ; une voilette (les deux autres n'en ont pas !) maintient contre ses tempes des frisons espiègles. Sur ses épaules, un boa de plumes grises palpite. L'étoffe du corsage est commune, mais la coupe en est gracieuse et dessine coquettement la taille ; les jambes, un peu longues, agitent la jupe sombre. Marthe, toute frêle, toute menue, suit en trottinant, silencieuse, mais une flamme brûle le velours marron de ses yeux : Marthe est de celles dont on dit qu'elles finiront mal, parce qu'elles « pensent trop ». Ernestine, elle, ne pense à rien. Elle est rondelette de partout, les joues roses, les cheveux châtains, roulés sur la nuque d'une façon compliquée et serrés par un gros nœud de ruban qui a l'air d'un énorme papillon.

« Bonjour, p'pa ! » a jeté Jeanne en souriant, et le vieux, qui a répondu d'un clignement d'œil, les suit du regard toutes les trois qui traversent la place et se dirigent vers la chaussée d'Antin. A cette heure, la circulation des voitures n'est pas dangereuse ; les petites s'en vont d'un pas décidé, en prenant bien soin, pourtant, d'éviter les flaques d'eau que les balayeuses matinales ont oubliées. Elles disparaissent ; le vieux gardien reprend, tranquillisé, sa ronde interrompue.

De la place de la Trinité à la rue Lafayette, c'est un

La Rue Auber

double cortège, qu'une hâte unanime active, d'ouvrières et d'employés précipités pêle-mêle dans le même sens. Les hommes, commis de nouveautés, commis aux écritures, comptables, portent le « melon » ou le chapeau de paille, la jaquette noire ou le veston, usés, râpés, mais propres ; ils soignent leur raie, retroussent leur moustache, et, volontiers, poussent le coude aux trottins rieurs qu'ils dépassent. Les femmes, jeunes pour la plupart (après trente ans, une femme, à Paris, ne trouve plus à gagner sa vie ailleurs que dans la rue), les femmes, à l'exemple de Jeanne, de Marthe et d'Ernestine, ont une tenue élégante et pauvre. Les « toquets », les « marquis », sont de la dernière mode, et beaucoup tiennent au petit doigt le réticule indispensable aux mondaines, où, au lieu de poudre, de parfums et de houpettes, elles serrent, elles, un croissant d'un sou avec une tablette de chocolat. On distingue, à leurs vêtements noirs, à je ne sais quoi d'uniforme dans la silhouette, à je ne sais quelle obligatoire absence de fantaisie, les demoiselles de magasin ; les ouvrières, couturières, lingères, modistes, déploient plus d'originalité, arborent des corsages clairs, des bottines de couleur. Et tout cela marche, marche, et parfois, court, car l'heure presse. Un garçon de boutique, occupé à relever une devanture et dont la longue perche barre soudain le trottoir, répond, par une plaisanterie, aux lazzis bourrus qu'il reçoit, et le flot des piétons déborde sur la chaussée. Et puis, c'est devant la porte d'un bouillon à bon marché, une

voiture, arrivée des Halles, dont le chargement de viandes, de légumes et de poissons ne laisse plus qu'un étroit passage par où l'on doit, un à un, se faufiler; des pieds glissent sur les feuilles de salade ; des rires féminins fusent, des invectives masculines éclatent, et les hommes de cuisine s'esclaffent bruyamment, les bras nus et la serviette autour du cou.

Jeanne, Ernestine et Marthe filent maintenant à toutes jambes sur le trottoir plus spacieux de la rue Halévy. Mais leur groupe s'est accru d'une unité et cette unité porte culotte et elle a pris auprès de Jeanne la place de Marthe qui se tient, discrète, un peu en arrière. Il est grand, il est brun; sa main gantée étreint la béquille argentée d'une canne brillante ; il est étudiant en droit. Jeanne, un vague sourire répandu sur son fin visage de Parisienne, l'écoute qui bâtit des projets... pour la semaine prochaine: elle demandera un jour de congé, comme pour aller à un baptême, ou à une noce, et l'on fera une partie, avec un camarade et sa maîtresse, dans la forêt

de Saint-Germain. Elle dit oui, elle veut bien, mais sa rêverie de vierge dont l'expérience théorique de la vie est déjà faite, voit plus loin ; elle imagine l'avenir avec plaisir et frayeur. Combien en a-t-elle connu, parmi ses amies, dont les malheurs ont commencé ainsi ? Eux, partis, au bout d'un an ou deux, repris par leur famille, réassujettis à la règle provinciale et bourgeoise ; elles, irrémédiablement déviées, possédées par le goût du plaisir, du luxe et de la paresse, enceintes, quelquefois, ou estropiées. Il est vrai que d'autres ont « réussi », et elle voudrait bien, elle, réussir. Ah ! s'échapper au joug de l'atelier, devenir une dame, une « cliente », et avoir une bonne et, du matin au soir, ne rien faire que donner des ordres... S'il l'aime autant qu'il le dit — et pourquoi ne serait-il pas sincère ? — il pourrait bien l'épouser, après tout !

Espacées, comme un cordon de sentinelles, tout autour du monument colossal, les femmes de bronze lèvent à bout de bras leurs lanternes, et elles semblent garder ironiquement l'accès de l'Opéra contre tant de Jeanne qui deux fois par jour passent devant lui, qui n'y sont jamais entrées et n'y entreront peut-être jamais. Au-dessus de la place, au-dessus de la rue de la Paix et de l'avenue de l'Opéra dont les lignes se rétrécissent en lointaine perspective, le ciel tend son satin bleu et sa dentelle éparse de nuées ; la verdure des platanes obstrue à droite et à gauche le boulevard des Capucines, d'où des fiacres rares, de lents omnibus débouchent au

petit trot. Hors du Métropolitain, dont le trou, inattendu et béant, paraît marquer l'axe de Paris, bondit sans intermittence le peuple, toujours le même, des ouvrières et des employés qu'un élan de dispersion symétrique projette vers les sept issues du vaste carrefour. Les agents, le bâton blanc à l'étui, flânent. Des hommes, perchés sur des échelles, frottent les glaces des devantures. La toilette journalière de la ville s'achève. La chaussée encore grasse sèche lentement au soleil déjà haut. Qu'il ferait bon jouir jusqu'au bout de de cette matinée enchanteresse! Allons, Jeanne, et vous, ses amies, résignez-vous à attendre des jours meilleurs. A mi-chemin de la colonne de bronze, dont l'apparition, quotidiennement, vous désenchante, se montrent les balcons fleuris de votre geôle. Toutes vos compagnes vous rejoignent et vous devancent, s'attroupent un instant au seuil des portes cochères qu'encadrent des plaques de marbre gravées du nom de leurs patrons, sous les vestibules profonds où leurs voix jeunes une dernière fois résonnent. Un baiser, vite! et c'est fini. Il tourne le dos, il s'en va ; sa belle canne trace dans l'air des moulinets. Il a promis de revenir, ce soir, à la sortie.

Une sorte de silence tombe sur la rue de la Paix ; les trottoirs, tout à coup, semblent vides. Le balai d'un concierge s'agite encore là-bas ; un garçon en tablier bleu s'attarde à l'astiquage des panneaux de stuc d'une bijouterie. Des mains expertes, écartant le velours cramoisi qui forme le fond des

étalages, garnissent délicatement les écrins. Et le soleil, flambant par-dessus les frontons de la place Vendôme, verse sa gloire ruisselante sur le tronc grisâtre de la colonne, éclabousse les lettres métalliques des enseignes, redore la crosse d'un Saint-Nicolas de bois sculpté, exposé, entre une chasuble carlovingienne et une déesse de Clodion, derrière la glace d'un antiquaire...

Est-ce qu'un inexprimable frémissement de l'atmosphère, une imprécise palpitation répandue en vous et autour de vous ne vous avertit pas qu'ici et jusqu'à ce coude du Boulevard qui s'aperçoit tout là-bas, vous touchez, au centre même de sa vie, l'organisme de la Ville ? Un mot connu : « C'est ici que bat le cœur de Paris », a consacré cette sensation qui ne ment pas, qui ne ment pas encore, en dépit de l'évolution suivie par l'existence parisienne. Il est bien vrai que cette existence, depuis le développement pris par les

quartiers de l'ouest, les progrès accomplis dans la locomotion urbaine et la vogue de Montmartre, s'est largement étalée. Des tentatives théâtrales ont, ces dernières années, réussi aux Batignolles. Mais n'en concluons pas trop vite à un déclin, même infime, du Boulevard. Je disais, au début de ce chapitre, que les Boulevards, c'étaient la rue Royale, celui de la Madeleine et les suivants, avec leurs rues adjacentes, jusqu'aux parages de l'Ambigu-Comique ; il est temps de dire que le Boulevard, le Boulevard au singulier, est resté tout uniment le boulevard des Italiens.

Les derniers boulevardiers sont morts ou à la retraite. Ne les regrettons pas trop, ne nous attendrissons pas outre mesure. Leurs amis ont prononcé des oraisons funèbres où tout le bien qu'on en pouvait penser était fraternellement amplifié. Les boulevardiers appartiennent désormais à l'Histoire, à la petite Histoire, à l'Anecdote. Domaine où nous ne pénétrerons pas. Le Boulevard a survécu aux boulevardiers. Tel qu'il est demeuré, tel qu'il vit sous nos yeux aujourd'hui, il offre, quoi que regrettent de grincheux *laudatores temporis acti*, un spectacle à nul autre pareil.

Le percement de la place de l'Opéra a coupé en deux le boulevard des Capucines ; il prend fin à la chaussée d'Antin et à la rue Louis-le-Grand. C'est peut-être ici la contrée de Paris que le baron Haussmann a le plus profondément modifiée. A vrai dire, il en a fait deux quartiers que l'avenue de l'Opéra sépare, et, si le théâtre du Vaudeville appartient

édilitairement au boulevard des Capucines, de fait il est de l'apanage des Italiens.

Les Italiens ! Ce mot ne sonne-t-il pas comme l'écho d'une époque charmante, mais abolie ? Boulevard d'Antin, boulevard de la Comédie-Italienne, boulevard de Gand, petit Coblentz, qu'êtes-vous devenus ? Et vous, dandys, lions et pschutteux ? Et vous, Café de Paris, Maison d'Or, Café Foy, Café du Helder, Grossetête et Grétry ? Et toi, Tortoni ?...

Non, encore une fois, ne nous attendrissons pas... Le temps nous manque et la place. Vous cherchez en vain un coin paisible ou rêver à loisir. Le tumulte du présent vous environne et vous exalte.

Un *stand* d'automobiles, une école de dactylographie où des jeunes filles, attiffées à la manière des élèves du Conservatoire (la machine à écrire a fait beaucoup de tort au piano), tapotent sans souci des curieux qui les contemplent à l'ouvrage ; un magasin de lingerie, majestueux comme un temple et dont des grooms, mignards et gantés de blanc comme des enfants de chœur, gardent les portes ; puis le Café Américain et son escalier somptueux ; puis le théâtre du Vaudeville, dont la rotonde de style Napoléon III s'harmonise avec le clocher de la Trinité, apparu au fond de la chaussée d'Antin.

Le restaurant Paillard, aux baies voilées par de lourdes draperies intérieures, fait l'autre coin de cette chaussée

d'Antin qui s'appelait jadis chemin de la Grande-Pinte, à cause du cabaret de la Grande-Pinte ou Tambour Royal qui en était proche, ensuite rue Mirabeau-le-Patriote, parce que Mirabeau y est mort. L'hôtel de Montmorency s'élevait alors sur l'emplacement actuel du Vaudeville, et le bâtiment, où s'est installée la maison Paillard, servait de casernement à la musique des Gardes françaises, embryon originel du Conservatoire. En face, un marchand de cravates tire de ses soieries habilement déployées de véritables feux d'artifice ; le Café Napolitain, l'un des derniers rendez-vous du journalisme et de la littérature, montre ses lambris blancs, sa moquette cramoisie, tout son aménagement à l'ancienne façon française qu'a détrônée, dans nos brasseries, le genre teuton.

A présent, revenons sur nos pas, franchissons ce passage périlleux par où les véhicules s'engouffrent, de la chaussée d'Antin et du Boulevard, dans l'étroite rue Louis-le-Grand. Nous sommes en présence de la plus élégante relique que le Boulevard ait conservée de sa jeunesse.

On en connaît l'histoire. Vers 1707, un certain financier, De la Cour Deschiens, se fit construire un château et planter un jardin, qui devinrent, cinq ans après, l'Hôtel de Toulouse

qui devint lui-même l'Hôtel d'Antin. A l'issue de la campagne du Hanovre, le Maréchal de Richelieu édifiait, au bout du parc, un délicieux pavillon. Le château et le jardin disparurent; le pavillon est resté et c'est le Pavillon de Hanovre. Il était loué, sous le Directoire et sous le premier Empire, à des entrepreneurs de réjouissances ; on y buvait, on y dansait, on y jouait de la musique. Depuis lors, il fut envahi par différentes sortes de commerce. Il abrite, aujourd'hui, un orfèvre, une société de concerts, que sais-je encore ! Je vois, appendu à l'un des balcons, un objet bizarre qui est peut-être un piano, qui, à coup sûr, sert d'enseigne. Nous vivons en un pays de liberté, où aucun règlement de police n'interdit aux habitants d'accrocher des pianos à leurs fenêtres !

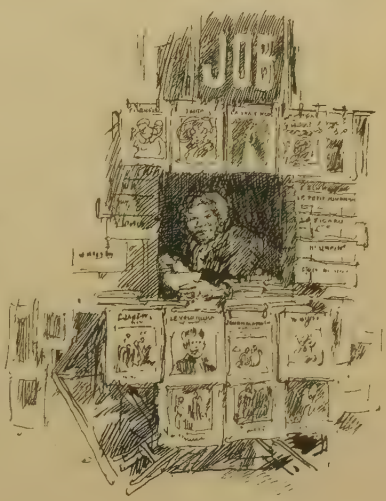
Mais nous avons passé, sans le remarquer, devant le théâtre des Nouveautés. Retournons-nous, nous pouvons encore, à travers les mailles mouvantes de la foule, apercevoir son modeste vestibule où les spectateurs pénètrent de plain-pied. Ce fut primitivement la salle Martinet et des peintres y exposaient leurs toiles. Enfin Chamfleury vint, qui y créa les *Fantaisies Parisiennes;* les *Nouveautés* leur succédèrent. Nous eûmes *Champignol malgré lui* et la *Dame de chez Maxim's !* C'est bien ici le Boulevard !

Le Boulevard est charmant le matin, à l'heure où Jeanne et ses compagnes, quand elles sont en avance, font, d'un pas allongé, leur petit tour de promenade. Je vous affirme que l'air est d'une pureté rustique ; les feuilles des platanes, reposées, se trémoussent, et leurs ombres qui bougent tigrent de mauve le trottoir gris, que l'eau, répandue pour le lavage des devantures, vernit de place en place. Les employés du Crédit Lyonnais fument une dernière cigarette en lisant leur journal ; on commente les nouvelles, des poignées de mains s'échangent. Un vendeur de chaussures, accroupi devant l'étalage de son magasin, correspond par gestes avec son collègue qui, à l'intérieur, dispose, sur le feutre uni de la montre, bottines et souliers aux formes séductrices. Des livreurs rincent dans le ruisseau les pneus de leurs tri-cars. La marchande de journaux, au creux de sa guérite de verre, trempe un petit pain dans un bol de café noir, et, la bouche pleine, sans se déranger, remercie les clients habitués à choisir eux-mêmes dans le monceau de papier d'où s'exhale une odeur d'encre. Et les oisifs ne manquent pas ; cet instant de la journée, sur le boulevard, a ses fidèles. Ce beau vieillard à la barbe fleurie, flanqué de deux messieurs à l'allure déférente, suivi d'une escorte discrète d'individus qui, s'ils n'étaient des policiers, pourraient être des débardeurs endimanchés, ce beau vieillard à la barbe fleurie n'est autre que le premier magistrat de la République ; son nom se chuchote ; des chapeaux, çà et là, se soulèvent ; des

Le Pavillon de Hanovre

passants, qui l'ont reconnu trop tard, se retournent pour contempler son dos qui s'éloigne. Quelques-uns, dont la sympathie politique est plus vive, s'attachent à ses pas. Le voici qui suspend sa marche; une estampe qu'un commis de librairie vient de hisser à l'étalage, retient son regard, et, le nez relevé sous son feutre, il rit, il rit de tout son cœur de la charge qu'a faite de lui un caricaturiste bon enfant; ces messieurs de la Présidence et de la Préfecture en profitent pour souffler.

A l'Odéon, au cœur de la vieille rive gauche léthargique, j'ai pris l' « autobus » rapide. Un « cabot » aux joues bleues, qui sortait d'une répétition, s'est assis à côté de moi, et durant tout le trajet, il a marmotté à voix basse les phrases de son prochain rôle. J'avais à ma gauche une dame âgée qu'accompagnait un monsieur à moustaches blanches, officier de la Légion d'honneur; ils causaient de leur



bru, de leurs petits enfants et du Conseil d'État. Une femme élégante me faisait vis-à-vis. Mon pied — car il faisait froid — a rencontré le sien sur la chaufferette, contact de hasard et qui fut bref. Des gens bien avisés déplorent la décadence de la conversation, cet art si purement français ; ils ont raison. Il y a quelques années, il était encore possible de tenter un entretien avec une belle inconnue coudoyée en voiture publique ; les bras, les genoux, les pieds se chargeaient au besoin des questions et des réponses. On avait le temps ; les braves coursiers de la Compagnie générale des Omnibus ne se pressaient pas ; mille impressions pouvaient s'échanger à loisir. Le moteur à alcool a transformé tout cela. La rapidité du parcours, les cahots, la trépidation de la machine concourent à faire du voyage en « autobus » un déplacement sans charme où l'on ne songe plus à utiliser les voisinages. Autre inconvénient pour les maniaques de l'observation : le calme béat que le bercement des ressorts répandait jadis sur les visages et qui se prêtait si bien à la divination du caractère et de l'existence propre à chaque voyageur, est remplacé aujourd'hui par une expression unanime d'ahurissement et de terreur sous laquelle disparaissent les particularités morales et professionnelles. Inutile de rechercher, d'après des indices patiemment assemblés, où va cette femme, d'où elle vient, si elle est mariée ou non, si son mari l'est ou ne l'est point ; cette femme n'est pas une épouse, ni une vierge, ni une courtisane, ni la maîtresse de

qui que ce soit ; vous n'avez à fonder sur elle aucun espoir ; elle n'est rien de plus qu'une femme qui a peur et qui voudrait bien s'en aller.

Jusqu'au Théâtre-Français, la vitesse de l'énorme machine fut exemplaire. La traversée du Carrousel fournit à notre wattman l'occasion de battre tous les records précédemment établis. Mais après le passage des guichets et la station obligatoire aux pieds de la nauséeuse statue du pauvre Musset, la supériorité de la locomotion mécanique sur l'animale fut beaucoup moins évidente. Des artères importantes de la capitale, la rue de Richelieu est la plus étroite et elle est peut-être la plus passagère. La suivre à pied est une distraction. Des fabricants d'équipements militaires et coloniaux, des librairies allemandes, des marchands d'estampes, de cartes postales et de coffres-forts, et ce délicieux square Louvois, dont les verdures font un si heureux contraste avec l'immensité grise de la Bibliothèque nationale, mettent de la diversité dans cette partie de la rue, la plus longue, qui s'étend du Théâtre-Français à la rue du Quatre-Septembre. De l'autre côté de celle-ci, la rue de Richelieu semble presque exclusivement réservée au commerce des chapeaux : quelques tailleurs, une société de phonographes, une autre de cinématographes, l'hôtel du *Journal*, dont de lourds camions, chargés de papier, encombrent les abords, et puis des chapelleries, rien que des chapelleries ! Notre « autobus » stoppa précisément devant l'une d'elles, dont l'enseigne, composée

de deux chiffres lumineux flanqués de points d'exclamation, m'évoqua quelque hospitalière demeure. Enervée, sans doute, par la lenteur frémissante où se complaisait depuis un quart d'heure notre voiture, la dame élégante se leva, s'accrocha d'un doigt à l'une des tringles du plafond, gagna la plate-forme d'où notre conducteur, le képi sur l'oreille, répondait par des injures aux quolibets de deux gamins attelés à une charrette à bras, et sauta sur la chaussée. Je la suivis. Honni soit qui mal y pense ! J'étais arrivé, puisque je n'allais nulle part.

Ah ! que l'Odéon paraît lointain ! Une file de véhicules d'où émergent, de distance en distance, les toitures festonnées des « autobus », attend, rangée contre le trottoir de droite, que le bâton blanc de l'agent, au coup de sifflet du brigadier, lui ouvre la voie. Les moteurs tapent en sourdine ; les chevaux soufflent et profitent du répit ; les cochers, siège à siège, échangent des aphorismes ; aux portières des fiacres et des « taxis », aux balustrades des impériales, des têtes se penchent ; un chauffeur haletant secoue la manivelle de son mécanisme bloqué. A peine a-t-il repris place au volant que le coup de sifflet retentit et la caravane, desserrant un à un ses anneaux, s'ébranle. Arrêté par un rassemblement de

quarante personnes devant des caricatures politiques exposées à la devanture d'un tailleur, j'ai perdu de vue mon excompagne de voyage, mais en me retournant, j'aperçois dans cet « autobus » qui vire à angle droit le monsieur décoré et la vieille dame dont je possède quelques secrets de famille. Voilà des gens dont je sais que la belle-fille a pris hier un bain de pieds à la moutarde et que je ne reverrai jamais plus ! Ironie et mélancolie des rencontres !

Il est six heures. Nous sommes en février. La nuit tombe. Le ciel n'a ni couleur ni lumière ; il est pareil à un verre fumé dont l'opacité irait croissant. Où aller ! Le bitume m'offre sa piste propice à la marche. Des cafés bien clos, des flons-flons me parviennent. Aux terrasses rougeoient les braseros. Traversons, je me déciderai ensuite. Je passe sous les naseaux fumants des percherons de « Madeleine-Bastille », et je m'arrête à nouveau, hésitant toujours, à l'angle de la rue Drouot. Je sais bien que tout près d'ici, dans une maison chérie des gourmets, je trouverai quelques charcuteries d'élite grâce auxquelles ma soirée ne sera pas perdue ;

je sais bien que, malgré le gel, la bière que débite cette taverne me réjouira le gosier; je sais bien qu'un fauteuil confortable m'attend dans cette salle d'auditions phonographiques; je sais bien comme est sympathique l'atmosphère de cette librairie où quelques-uns de mes amis se rassemblent à cette heure-ci pour commenter philosophiquement les nouvelles littéraires et politiques de la journée... Soit, hésitons encore, mais relevons notre col et faisons quelques pas, car le vent pique en diable.

Pour bien savourer le Boulevard, il faut d'abord n'écouter et ne regarder rien, mais laisser tous sens percevoir à la fois.

Une rumeur vous remplit alors les oreilles, qui n'est comparable à nulle autre rumeur; des lumières et des ombres et des nuances et des mouvements frappent votre rétine, dont l'ensemble n'existe nulle part, et des parfums affectent votre odorat, qui sont exclusivement les

parfums de ce lieu-ci. Cela communique une ivresse légère, une joie toute particulière de vivre en bonne santé, bien vêtu, avec un peu d'argent dans la poche ; on ne doute ni de la facilité des femmes, ni de leur vertu, ni de l'avenir qu'on espère, ni que la vieillesse et la mort ne soient des fables, ni que l'existence ne vaille vraiment la peine d'être vécue. Une fois acquis cet état de béatitude, une fois ce prisme placé contre votre œil, fixez un regard minutieux sur les gens et sur les choses ; contemplez, écoutez, aspirez Paris...

L'odeur du Boulevard, c'est celle du tabac, de la femme, du cheval et du pétrole ; le bruit du Boulevard, c'est les cris des vendeurs de journaux, le battement mat des sabots sur le pavé de bois, le souffle catarrheux des automobiles, les sifflets des sergents de ville, le bruissement multiple des pas, les appels arithmétiques des conducteurs d'omnibus ; le mouvement du Boulevard, c'est la coulée brutale des voitures, la frénésie des roues, le gigotement des pattes, le vol des jupes, la course des camelots en espadrilles, les gestes qui déploient des journaux, frottent des allumettes, serrent des mains, saluent ; la couleur du Boulevard, ce sont les chapeaux blancs des cochers, les colonnes Morris bariolées d'affiches, les papiers qui tapissent les kiosques, les étalages des chemisiers avec leurs plastrons immaculés et leurs foulards dont les reflets bougent, ceux des bottiers avec leurs vernis métalliques, ceux des tailleurs avec leurs complets rigides dessinant des silhouettes humaines, et les coquettes

boutiques, claires et dorées, des marchands de bonbons, et celles, un peu frigides, un peu *salles de bain*, des bars automatiques, et les céramiques, aux tons crus, des brasseries, les stores jaunâtres aux lettres rouges, les librairies aux éventaires *habit d'arlequin* ; la lumière du Boulevard, c'est cette réverbération sourde du ciel, ces annonces électriques qui s'inscrivent et s'effacent tour à tour sur le noir des façades, ces enseignes lumineuses de restaurants, de journaux, de théâtres, ces rampes d'ampoules encadrant les vitrines, ces cinématographes, aux scènes souvent inintelligibles, sur les panneaux desquels éclate tout à coup le nom d'un quinquina ou le titre d'un vaudeville...

A petits pas, j'ai suivi le courant flâneur de la foule et soudain un poing s'est abattu sur mon épaule. J'escomptais cette surprise. Si peu pourvu que l'on soit de relations, si retiré du monde qu'on vive, il est presque impossible de se promener inaperçu entre la rue Drouot et le Vaudeville. J'allai donc savoir que faire. Le cher ami ! Il se déclara enchanté de la rencontre. « Figurez-vous, X... m'attend rue Laffitte où il expose ses croûtes. Le pauvre ! aucun talent, mais une habileté, une audace, une obstination ! Il ira loin. Aussi lui ferai-je son article. A propos, la pièce de Z... est reçue, mais Y... exige de lui qu'il prenne un pseudonyme et s'adjoigne un collaborateur connu. Naturellement, il accepte... Avez-vous lu *Le Temps* ? Savez-vous que D... s'est brûlé la cervelle ce matin : une vilaine histoire... Comment ?

vous n'êtes pas au courant ! Laissez-moi vous raconter... » Nous nous engageons dans la rue Laffitte... Mais !.. je ne me trompe pas, c'est bien elle, c'est bien la dame élégante de l' « autobus » ! Un tel hasard m'arrache un sourire ; elle y répond. « Cher ami, dis-je, excusez-moi, les toiles de X... sont fort intéressantes, mais... » Il hausse les épaules : « Laissez cela. Je la connais. Elle fréquentait l'atelier de R... Tout le monde l'a eue. » Je suis sûr qu'il ment, et pourtant mon ardeur tombe et il m'entraîne...

Un hurlement fracassé en mille abois distincts, une masse noire qui grouille comme une vermine, des colonnes sales plongeant leurs bases dans cette clameur et cette houle, c'est la Bourse à deux heures de l'après-midi.

Temple, mais temple sans beauté et sans grandeur, parce que le silence n'y est pas. On lui bâtit récemment

deux ailes, une sorte de transept. Il n'en est devenu ni plus, ni moins laid. Par quel implacable et juste phénomène toute préoccupation esthétique nous abandonne-t-elle ici? Je pense, moi, à une cage au centre de laquelle serait un gros morceau de lard qu'on ne verrait pas; à travers les barreaux de pierre, les rats se ruent, se battent, grincent, crient...

Les limousines et les coupés des agents de change s'alignent roue à roue devant la grille. En face, s'ouvre la rue de la Bourse. Tout autour, la place dresse ses maisons plates, froides, antipathiques, habitées par des agences de publicité et d'information, des banques, des marchands de soieries. Derrière la Bourse, un rang d'immeubles neufs et la trouée de la rue Réaumur, imposante, certes, en sa laideur américaine. Quartier où le bruit et l'activité ont une violence presque sauvage. On n'y muse pas. Un affreux tramway pourchasse sans trêve les piétons; des apprentis gouailleurs vous heurtent; des caisses à échantillons, portées sur les crochets des hommes de peine, vous enfoncent leurs angles dans les flancs; il faut défendre, du coude et du poing, votre droit d'exister, si vous ne voulez pas

être bousculé, meurtri, réduit à rien. C'est la lutte pour la vitesse.

Le musée Carnavalet possède une cloche, ornée de fleurs de lys et du millésime 1667. Longtemps, elle sonna l'ouverture et la fermeture de la Bourse. Mais elle avait d'abord, pendant cent cinquante ans, annoncé l'office aux religieuses du couvent des Filles-Saint-Thomas-d'Aquin. Ce couvent fut supprimé en 1790. On le démolit, et dix ans après, sur son emplacement, les travaux de construction de la Bourse actuelle commençaient pour ne s'achever qu'au milieu du règne de Charles X. Il est à présumer que l'hôtel de messieurs les agents de change vivra plus longtemps que le couvent des Filles-Saint-Thomas.

Est-ce en souvenir de ces braves religieuses que l'intérieur de la Bourse rappelle exactement la colonnade en rectangle d'une cour de cloître que protégerait une véranda, avec des moulures et des grisailles de style Empire ? Décoration revêche et rébarbative au plus haut point, appropriée du reste à sa destination qui n'est qu'utilitaire. Les allégories industrielles et commerciales de Pujol et de Masquier ne distrairont jamais de ses calculs le plus amateur d'art d'entre les boursiers. Et il y a maints amateurs d'art parmi les boursiers !

L'étroit espace qui s'étend de la grille extérieure au perron sert de promenoir. Des con-

ciliabules s'y tiennent. Un vieillard, dont le chapeau vermoulu, le linge invisible, la bouche amère, laissent à penser que la spéculation lui a été funeste, vend des titres à deux sous, empilés sur un pliant, à proximité d'une vespasienne. En haut des marches, qu'encombre un mouvement continu de montée et de descente, se tient la bourse des valeurs non admises à la cote officielle, attroupement vociférateur, émeute, curée, mais curée disciplinée, émeute quotidienne, attroupement et vociférations que le garde républicain de service, impassible sous son shako, les pouces accrochés au ceinturon, ne fait ni circuler ni se taire. Des hommes, juchés, tête nue, sur des chaises, sabrent l'air de leurs bras avec de formidables coups de gueule qui heurtent la voûte du péristyle, retombent, s'étalent en une vibration inhumaine, apocalyptique ; cela gêne, cela inquiète, cela effraie ; on se croit égaré dans une récréation d'aliénés, hurlant pour hurler, gesticulant pour gesticuler, courant, bondissant pour calmer leurs nerfs malades. N'essayez pas de saisir au vol les syllabes que projettent leurs bouches ; elles n'ont de sens que pour les oreilles initiées ; elles sont d'une langue rituelle incompréhensible aux profanes.

Mais entrons dans le sanctuaire.

Un jour blafard, répandu par le vitrail, éclaire la cohue de haut en bas, frappe d'aplomb la soie des chapeaux, creuse les orbites, glisse sur les joues comme une poudre à la fois terreuse et métallique, donne aux visages une expression de

morbidesse galvanisée. C'est la même mimique qu'au dehors. Des hommes accoudés à des balustrades circulaires ou assis sur des strapontins légèrement exhaussés, agitent leurs mâchoires, brandissent leurs doigts, griffonnent sur des calepins dont les feuilles arrachées sont recueillies çà et là dans de minuscules paniers fixés à de longues baguettes et maniés par des garçons aux képis et jaquettes noirs brodés d'argent. Les commis d'agents de change apparaissent, notent les cours sur leurs fiches, se précipitent vers le télégraphe, disparaissent. Il y a des rires ; il y a des bourrades ; un jeune boursicotier à la cravate ineffable a saisi aux épaules un vieillard décoré qui pourrait être son grand-père, et il le secoue avec la familiarité d'un camarade de collège ou de régiment. On vous pousse, on vous écrase les pieds sans façon ; des couvre-chefs basculent. Sans-gêne et fraternité de combat.

Au centre du vaisseau, voici la corbeille des agents de change. Un parquet oblique la surélève ; une rampe de velours rouge l'entoure. Les maîtres de la finance sont là chez eux. A vrai dire, rien ne les uniformise, ni la race, ni l'âge, ni le costume, ni l'attitude ; les uns sont de bons bourgeois d'aspect contemplatif, déambulant en cercle, les mains derrière le dos ; les autres, immobiles, l'œil et l'oreille aux aguets, montrent, derrière le lorgnon d'or, un regard concentré ; certains s'interpellent en riant ; certains chiffrent au crayon sur des carnets ; certains s'animent et haussent le

ton de l'enchère ; l'un feuillette un registre ; l'autre cause avec un client. Et sur le cône de ciment blanchi, qui forme le fond de la corbeille et qu'un candélabre électrique surmonte, les bouts de papier s'éparpillent, déchirés, inutiles, ordres accomplis, ventes ou achats, pertes subies, gains réalisés, fortunes, faillites, joies et misères...

Une cloche ébranle la clameur compacte des voix. La bataille est suspendue jusqu'à demain ; le jeu est fini ; la récréation des fous est terminée. Le temple va se vider peu à peu. Il est trois heures. Sur la place, les limousines et les coupés se dispersent. Le perron du monument ruisselle d'une foule apaisée.

En sortant de la Bourse, on peut regagner le Boulevard par la rue Vivienne qui n'offre rien de remarquable, ou par la rue Montmartre. Celle-ci, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, est une inépuisable mine de notations piquantes. Mais elle ne ressortit réellement au Boulevard qu'à partir de la

rue Réaumur, en deça de laquelle les Halles attestent avec vigueur leur voisinage.

Ce quartier est celui de la lingerie et des tissus, ainsi qu'en

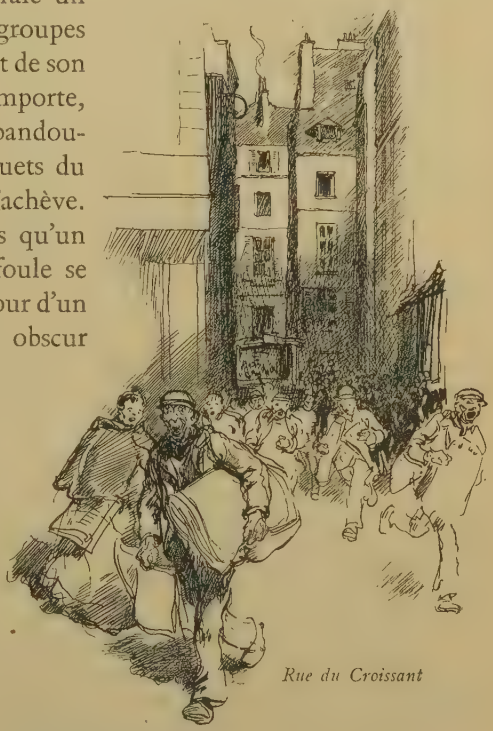
témoignent les enseignes de la rue des Jeûneurs, de la rue d'Uzès, de la rue Saint-Fiacre, de la rue du Sentier (on dit communément *le Sentier* pour désigner le quadrilatère resserré entre le Boulevard et les rues Montmartre, Réaumur et Poissonnière). Il est aussi celui des journaux. Certains immeubles de la rue Montmartre donnent asile aux opinions politiques les plus contradictoires; le socialisme révolutionnaire loge à l'entresol; le républicanisme gouvernemental au premier étage et l'opposition réactionnaire au deuxième. Des inscriptions et des flèches indicatrices empêchent de confondre entre eux les différents partis politiques que l'Europe nous envie, et épargnent aux rédacteurs qui apportent leur copie de regrettables erreurs.

La plupart des imprimeries de la presse quotidienne se sont agglomérées dans l'étroite et noirâtre rue du Croissant, qui est, l'après-midi, le lieu de ralliement de l'intéressante et multiforme corporation des crieurs de journaux. Il ne serait pas impossible — un bon disciple de Balzac s'en chargerait, s'en est chargé, peut-être — d'écrire une psychologie de l'épicier, du journaliste, du marchand

de parapluies, du lutteur forain, mais je mets au défi quiconque d'établir des traits moraux communs à la généralité des camelots. Le camelot est, de toutes les unités sociales, la plus rebelle au classement. Le camelot n'a pas d'âge, n'a pas de sexe, n'a pas de nationalité : il est un type d'humanité ondoyant et divers essentiellement; ne dites même pas que le camelot est camelot, car ce matin il déchargeait aux Halles une voiture de légumes, ce soir il ouvrira les portières devant un théâtre, cette nuit il sera enrôlé pour un « coup à faire » par un capitaine à rouflaquettes, à moins qu'il ne travaille au contraire pour la « rousse ». Le camelot est un être libre prêt à toutes les soumissions.

Assis sur le rebord du trottoir, ou appuyés à la muraille, ou dégustant un demi-setier sur le zinc du « bistro », ils attendent sans impatience « l'heure de la *Patrie* ». En brodequins, en chaussons, en bottines vernies, coiffés de « bâches », de melons, de canotiers défoncés, ou, plus hygiéniquement, tête nue, drapés dans des redingotes, boudinés dans des jaquettes, désinvoltes en des vestons aux épaulettes américaines, ou le torse emmailloté d'une ceinture de flanelle sous une cotte d'étoffe légère, un inextinguible « mégot » collé à la lèvre inférieure, sous la pluie, sous le soleil, sous le vent, les camelots de la rue du Croissant échangent avec violence ou avec paresse, du bout des dents ou du fond de la gorge, des propos naïfs ou désabusés. La rumeur de leurs paroles monte entre les façades lézardées,

poussiéreuses, balafrées d'écriteaux, derrière lesquelles ronflent les rotatives. Un bicycliste, assis à la renverse presque au ras de sa roue, se fraie un chemin à travers les groupes qu'écarte le beuglement de son énorme trompe ; il emporte, dans une serviette en bandoulière, les premiers paquets du journal dont le tirage s'achève. Et tout à coup, sans qu'un signal ait retenti, la foule se rapproche, se tasse autour d'un porche sous le cintre obscur duquel il se passe quelque chose, et bientôt les camelots — vieillards, jeunes hommes, femmes et enfants — se dispersent, emportant à pleins bras les « dernières nouvelles », les « derniers détails », le « résultat complet des courses », pâture vespérale de Paris.



Rue du Croissant

Sur l'autre versant du Boulevard, là où la rue Montmartre,

pour obéir à des raisons contemporaines de Louis XIII, devient le *faubourg* Montmartre, quelques quotidiens de Paris et des départements ont aussi leur siège, mais ce n'est plus, à vrai dire, le quartier des journaux; ce n'est plus le quartier du commerce en gros, ce n'est plus spécialement le quartier de quoi que ce soit. Le faubourg Montmartre est la plus vivante des rues parisiennes. Il n'en est pas la plus élégante. Son caractère propre lui vient de son universalité. Cependant, à le considérer en détail, on s'aperçoit que les bars et les bouillons à bon marché y sont plus nombreux que partout ailleurs et que l'animation y atteint son maximum d'intensité à l'heure du déjeuner, entre midi et deux heures.

Venus, par les rues de Provence et Grange-Batelière, des banques et des compagnies d'assurances rassemblées aux alentours de la rue Lafayette; venus, par la rue Cadet et la rue Bergère, des maisons d'exportation sises rue de Trévise et dans le faubourg Poissonnière, les employés, hommes et femmes, scribes, comptables, dactylographes, se hâtent vers leur restaurant habituel. Ils n'ont pas une minute à perdre; les plus favorisés d'entre eux disposent d'une centaine de minutes; la plupart n'ont qu'une heure de liberté. Sous leur poussée continue, la porte-tourniquet du bouillon, qu'à ses étalages de viandes et de marée on pourrait prendre pour une boucherie ou une poissonnerie, vire avec un violent déplacement d'air que reçoivent dans le dos les clients des tables

les plus proches. Et tout de suite une odeur innommable vous empoigne aux narines. Les relents de graisse y dominent, mêlés à ceux du mouton cru, du gros vin et du fromage. Cette première impression une fois surmontée, il faut affronter l'aspect des reliefs laissés par le convive qui vous a précédé, à la place que vous avez choisie ; le marbre nu, saupoudré de poivre, de sucre et de mies de pain, timbré de cercles humides et rougeâtres, vous dit aussi s'il mangea de la blanquette ou du *marengo*, des pruneaux ou du camembert. Un torchon gras, mais rapide, jette sur le sol, où vos pieds les écrasent, cet ensemble de pièces à conviction, et la main luisante du garçon, au revers de smoking numéroté, vous tend la carte, imprimée à la pâte et enjolivée, elle aussi, des différentes sauces du menu. Il s'agit à présent d'avoir encore faim...

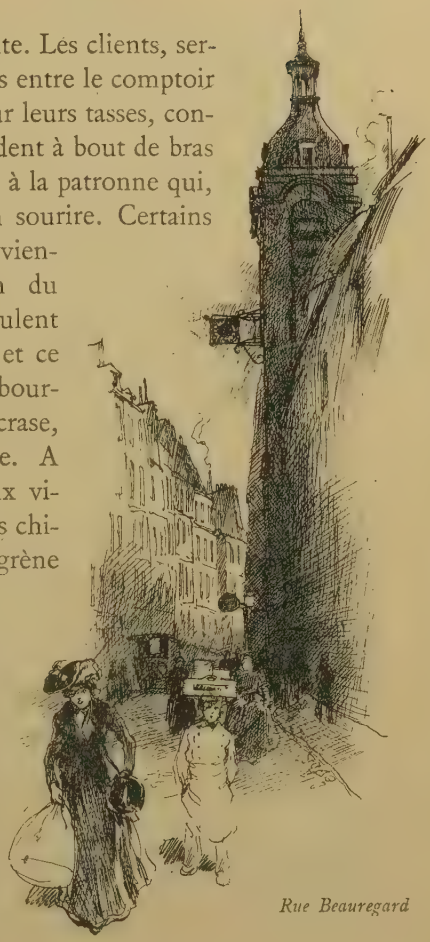
Un café de dix centimes couronne harmonieusement un repas d'un franc vingt-cinq. On le déguste dans les bars. Rien ne ressemble mieux à un bar que le bar voisin. Un revêtement de céramique ou de glaces, un comptoir en fer-à-cheval, et, si la grandeur du local le comporte, quelques petites tables de bois verni ; dans le fond, deux ou trois chaudières de cuivre, des rayons pour les bouteilles, des étagères pour la verrerie, une piscine pour le lavage ; entre les deux branches du fer-à-cheval, le patron et la patronne maniant à l'envi la verseuse, et le garçon changeant les tasses, garnissant de sucre celles qu'on va remplir, enlevant celles qu'on

vient de vider, donnant au zinc, de temps à autre, un coup de « foulard ». En hiver, le carrelage est recouvert de paille : chauffage économique ; la neige et la boue, apportées du dehors par les chaussures des consommateurs, en font vite une litière marécageuse, mais qu'importe ? L'atmosphère de la salle, chauffée par la vapeur du café et des respirations, est plus

Place du Caire

que suffisamment étouffante. Les clients, serrés les uns contre les autres entre le comptoir et la muraille, soufflent sur leurs tasses, consultent leurs montres, tendent à bout de bras leur pièce de dix centimes à la patronne qui, pour chacun d'eux, a un sourire. Certains fanatiques du zanzibar, parviennent à utiliser un coin du « zinc » où leurs dés roulent dans le liquide répandu, et ce sont des cris, des rires, des bourrades, des pieds qu'on écrase, des tasses qu'on renverse. A travers la buée collée aux vitres, la rue agite ses ombres chinoises. Un carillon voisin égrène sa sonnerie cristalline.

Ces bars du faubourg Montmartre, fréquentés, le jour, par une clientèle simple mais honnête, sont, la nuit, des repaires dangereux. Il ne faut pas se dissimuler ce que ce quartier de Paris, après minuit, a d'interlope. Dès



Rue Beauregard

que s'est effectuée la sortie des théâtres, une fois passés les derniers omnibus, le haut du trottoir est occupé par d'inquiétants jouvenceaux aux pantalons collants, aux bottines effilées, aux cous nus, aux feutres inclinés sur des yeux qui brillent cruellement. Ces messieurs emploient à boire, à jouer, à se promener sous les étoiles, les loisirs que leur laisse le travail de leurs « femmes ». Celles-ci, d'ailleurs, ne sont pas loin. Elles dégustent aux terrasses des marchands de vin proches du boulevard, à moins qu'elles ne soient à l'affût dans l'ombre accumulée sur les trottoirs par les stores des brasseries. Leurs joues d'un mauve cadavérique, leurs lèvres « brique », leurs paupières de charbon et de suie présagent mieux le crime que la volupté, et leur existence est un problème pour qui n'admet pas les plaisirs de l'amour sans les garanties de la prudence.

Mais toutes les filles du faubourg Montmartre ne sont pas réduites, par les nécessités de l'âge et de la laideur, à battre le trottoir. Les moins défraîchies d'entre elles trouvent dans les tavernes un décor où leurs charmes se renforcent des illusions de la musique et des lumières. Le plus important de ces établissements est une véritable salle de spectacle, avec deux étages de galeries en demi-cercle, un orchestre sur une estrade et des séances quotidiennes de projections cinématographiques. On y accède par un étroit vestibule, dont la voûte, très haute, resplendit. Dès le seuil, une vague de gaîté épaisse vous soulève ou vous repousse ; essayer de

garder son sang-froid est s'exposer à une inutile torture ; subir l'ambiance ou s'en aller, telle est l'alternative qui s'impose. Mais on n'hésite pas, on reste, on déchoit sans remords. Des sourires vous accueillent ; des bras s'emparent des vôtres ; une bouquetière complice vous attaque de front, et, pendant que vous ouvrez imprudemment un porte-monnaie dont le contenu est jaugé sur le champ, le gérant vous découvre une place « où vous serez très bien ». Vous le suivez ; une demoiselle à qui vos fleurs, par hasard, sont échues, vous suit, suivie elle-même par une accorte marchande de confiseries et de mandarines. L'allée, au milieu des tables, n'est pas large ; des garçons vous bousculent en courant ; des croupes vous barrent le passage, que vous êtes obligé d'écarter un peu rudement. Enfin, vous êtes arrivé. Asseyez-vous. Enlevez votre pardessus. Pas une patère n'est libre ! Qu'à cela ne tienne : la préposée au vestiaire est là qui veille pour faire main basse sur vos vêtements. A présent, ébaudissez-vous, il le faut.

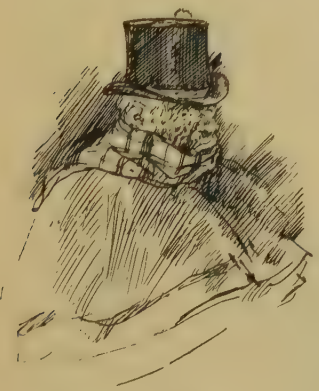
La bouche empâtée de bière et de sirop, vous sortez de là quand deux heures sonnent. L'extinction de l'électricité, la fermeture de quelques cafés jettent déjà sur le boulevard de grandes nappes d'obscurité. La chaussée, presque déserte, paraît énorme. La rumeur s'est tue, remplacée par des cris épars. Des patrouilles d'agents cyclistes circulent silencieuses. Un cocher qui habite votre quartier, vous remporte, plein d'indulgence.

Nous devons des excuses au boulevard Montmartre que notre excursion dans le quartier de la Bourse nous a fait oublier. Quelques mots peuvent suffire, d'ailleurs, à réparer cette omission. Car je m'en voudrais d'insister sur le théâtre des Variétés qui, depuis un siècle, n'a pas cessé de compter parmi les plus parisiens des théâtres. Sa petite façade à la mode grecque du premier Empire fait partie intégrante de la physionomie du boulevard, grâce à *La Belle Hélène,* à *La Grande-Duchesse de Gérolstein,* à *Niniche,* à *La Femme à Papa,* à *La Fille de Madame Angot,* grâce surtout à Schneider, à Dupuis, à Judic. L'atmosphère de tout un passé, encore récent, de gaîté bien parisienne, semble envelopper ce fronton mesquin, cette colonnade étriquée. Le jour où la pioche des démolisseurs jettera bas le théâtre des Variétés, un coup douloureux et sans doute mortel sera porté au boulevard.

A propos du passage Jouffroy, il serait peut-être bon de déplorer discrètement la décadence de ces lieux charmants que furent, jadis, les passages. Rien n'est plus triste que l'état de solitude et de délabrement où nous les voyons tombés. Si le passage des Princes eut autrefois quelque chose de princier, rien ne lui en est resté. Quant à celui que construisit et baptisa Jouffroy, sous Louis-Philippe, il est devenu le refuge de bouquinistes, de marchands de meubles d'occasion, de toute une bimbeloterie aussi laide qu'inutile. Quand il pleut, cette galerie, qui, traversant la rue Grange-Batelière, joint le boulevard au faubourg Montmartre, est envahie par une

Boulevard Bonne-Nouvelle

cohue aux parapluies dégouttants, et c'est alors le clapotis infect de plusieurs milliers de semelles sur les dalles où l'eau stagne.



On surnomme *carrefour des écrasés* le point de jonction du boulevard Montmartre et du boulevard Poissonnière. Jusqu'à quel point cette sinistre appellation est-elle justifiée ? Je ne saurais le dire. L'audace des cochers et la maladresse des piétons, ou, si vous aimez mieux, la maladresse des cochers et l'audace des piétons, font-elles plus de victimes ici qu'en tout autre lieu de Paris ? Une statistique de la Préfecture de Police pourrait nous renseigner à ce sujet. Je remets à plus tard de faire cette recherche.

A la hauteur du Théâtre du Gymnase — que de souvenirs encore ! — entre le boulevard et la rue de Cléry, moisit un vieux quartier que le commerce de gros, exception faite de quelques maisons de mode, paraît avoir, je ne sais pour quelles raisons, respecté. C'est ici l'ancienne *butte aux gravois*, formée des ordures de toutes

sortes que les Parisiens déchargeaient le long des remparts de Charles V. Déjà, sous Henri II, cet endroit était l'objet d'une défaveur manifeste, puisqu'une petite chapelle, construite, pour attirer du monde, sous le vocable de Saint-Louis et de Sainte-Barbe, n'attira personne et fut détruite par les troupes de Henri IV. On la rebâtit et ce fut Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Ce fut aussi Notre-Dame de Recouvrance. Elle est carrée, elle est noire; un clocher horrible surmonte un de ses angles. Tout le quartier qui l'entoure a je ne sais quoi de *maudit* qui est poignant. Ce ne sont que bâtisses lépreuses, hôtels abominables que l'on serait tenté de croire édifiés avec les *gravois* du temps de Charles V. Trois rues à

peu près parallèles découpent ce quartier en minces languettes qui vont s'amincissant jusqu'au boulevard : c'est la rue de Cléry, c'est la rue Beauregard, c'est la rue de la Lune que ses marchands de brioches ont rendue populaire.

De l'autre côté du boulevard, s'étend le quartier des commissionnaires, intermédiaires du commerce d'exportation, agents du négoce étranger sur la place de Paris. La rue d'Hauteville, droite comme un I, et au bout de laquelle l'église Saint-Vincent de Paul, avec ses deux tours carrées et son vaste perron, apparaît toute menue, comme vue par le petit bout d'une lorgnette, est l'artère la plus importante et la plus caractéristique de ce centre du trafic international, mais elle n'offre à l'amateur de pittoresque rien qui soit digne d'être noté. Ses maisons sont uniformément grises et alignées comme des soldats prussiens à la parade. Des charcuteries, des brasseries autrichiennes et allemandes se sont ouvertes aux alentours, où se réunit le soir, pour boire et chanter, une nombreuse colonie teutonne. Sous des voûtes gothiques aux arceaux bas, des *grès* sont vidés avec entrain, des choucroutes, des saucisses de Strasbourg et de Francfort sont englouties avec rapidité, et l'on porte des toasts, on pousse des « hoch ! » en l'honneur de la grande et souveraine Allemagne !

Faubourg Saint-Denis. Rôtisseries, charcuteries, boucheries, épiceries, boulangeries, tout ce qui se mange et tout ce qui se boit, une orgie de victuailles animales et végétales. Les habitants de ce quartier seraient-ils particulièrement gloutons? C'est à n'y rien comprendre. Et des bars, des bars...

A l'époque où elle était encore une route, cette rue conduisait, vivants, les rois de France de Saint-Denis à Paris, et, morts, de Paris à Saint-Denis; elle avait un caractère symbolique, elle était, en quelque sorte, une voie sacrée. Pourquoi n'est-elle pas devenue, avec l'arc de triomphe qui remplace, à son entrée, l'ancienne porte d'Étienne-Marcel, un lieu de pèlerinage à l'usage des royalistes? Cette porte Saint-Denis, toute en façade, plate comme un portant de décor, commémore la campagne de Hollande; elle est, en soi, une belle chose. Mais sa majesté ne rayonne pas, comme celle de l'Arc de l'Étoile; sa beauté n'embellit rien; sa grandeur est sans prestige. A peine parvient-elle à dominer, de quelques mètres, les maisons dont les rangs pressés l'entourent. Et il semble qu'elle ne doive d'être encore debout qu'à une commisération des circonstances, comme une antique tradition, inutile, respectable et un peu gênante.

Le passage Brady, qui ne diffère des autres passages que par son aspect encore plus *pacotille,* relie le faubourg Saint-Denis au boulevard de Strasbourg. Que dire du boulevard de Strasbourg? Que dire de celui de Sébastopol? Je ne

désire rien tant que d'avoir les sympathies de ceux qui les aiment, mais je n'en saurais faire mon séjour de prédilection. Je préfère avouer qu'ils ne me plaisent pas. Leur prin-

Boulevard Saint-Martin

cipal mérite est, à mes yeux, de mener, sans détour et le plus rapidement qu'il soit possible, de la gare de l'Est au Châtelet.

Et maintenant adressons, s'il n'est pas trop tard, notre adieu aux élégances proprement boulevardières. Nous atteignons la porte Saint-Martin, le théâtre du même nom et celui de la Renaissance. Nous sommes au terme du voyage. Voici un quart de lieue, déjà, depuis que le luxe des étalages, la coquetterie des promeneurs ont fait place à un laisser-aller de médiocre aloi. Il est temps de nous arrêter.

Le carreau des Halles

LES HALLES

Zola a appelé les Halles *le Ventre de Paris*. L'image est plus expressive que véridique. Mais je n'aurai garde de chicaner le grand romancier naturaliste sur l'exactitude, toujours discutable, d'une métaphore. D'un mot audacieux, il a exprimé le vrai caractère de tout un quartier.

Oui, les Halles sont le ventre de Paris. Elles en sont aussi le centre. Entendez le centre géographique. Deux lignes droites, dont l'une irait de Belleville à Grenelle, et l'autre des Ternes à Bercy, se couperaient entre le Palais-Royal et la rue du Pont-Neuf. A certains, ce centre géographique ne suffit pas. Ils veulent aussi fixer à Paris un centre moral qu'ils situent, suivant leurs préférences, place du Théâtre-Français, place de l'Opéra, boulevard des Italiens ou place de la Concorde. Il en est même qui proposent la Butte-Montmartre; d'autres, la Montagne Sainte-Geneviève; d'autres, la colline de l'Étoile. Sans conteste, ces différents points sont, dans Paris, des centres particuliers d'activité. Nous verrons comme quoi et dans quelle mesure la Butte sacrée et le Quartier Latin peuvent être considérés, l'une comme le siège de la vie gaie, l'autre comme celui de la vie intellectuelle, à Paris. Mais il est évident que la vie matérielle, la vie gastronomique rayonne des Halles.

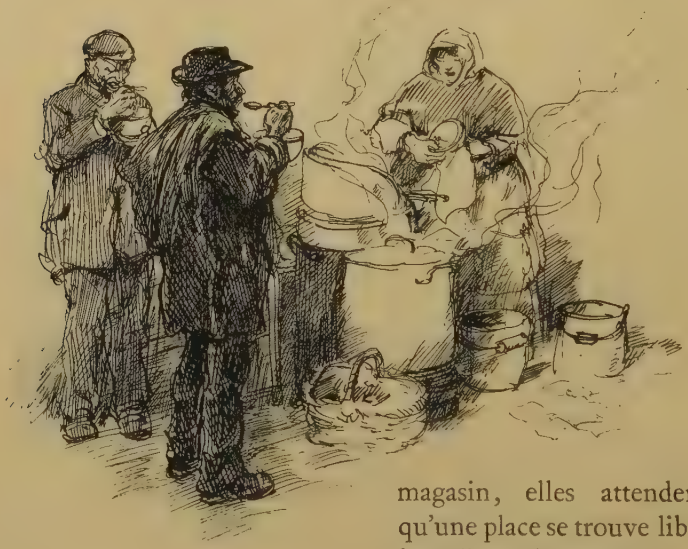
Après tout, la place du Théâtre-Français n'en est pas si distante et, si l'on admet que Paris ait là son cerveau et son cœur, on doit reconnaître que ces deux organes nobles touchent de fort près ses intestins... Trêve de comparaisons anatomiques! Puisque nous sommes dans le voisinage de la Comédie-Française, restons-y quelques instants et, avant d'explorer les réalités crues et colorées des Halles, goûtons la séduction apprêtée, mais vive, qui se dégage d'ici.

Un après-midi de jeudi. La troupe des comédiens ordi-

naires du peuple français joue *L'Avare* et *Le Malade imaginaire*. De vieux messieurs, des dames mûres, des jeunes filles et des potaches en uniforme ont passé les ponts pour venir entendre du Molière. Ce public spécial des matinées classiques envahit le péristyle où veille un garde-républicain, casque en tête, ganté de blanc, la main gauche au fourreau du sabre. Des coupés, des autos, stationnent à la porte de l'administration, où des acteurs glabres s'engouffrent, affairés, importants. Toute cette animation a un petit air de fête innocent et discret.

Sous les platanes qui, à cet endroit, font de la rue Saint-Honoré une sorte d'oasis de verdure et de bitume, des hommes et des femmes tournent sur eux-mêmes, font quelques pas, reviennent, s'arrêtent et soudain bondissent pour reparaître bientôt, déconfits. Leurs doigts, nerveux, tourmentent des bouts de carton de diverses couleurs. Une cabane de bois marron, tenant à la fois du chalet suisse et du chalet de nécessité, semble avoir été leur lieu de ralliement. Ils y rentrent, ils en ressortent. Des hommes à casquettes galonnées, à la suite desquels ils se précipitent de temps à autre, paraissent diriger leurs évolutions. A l'inté-

rieur du bureau, sur les banquettes de cuir noir, le dos appuyé à des affiches malpropres, quelques dames rêvent, l'œil fixe, le poing crispé sur le pommeau de l'ombrelle, des boîtes sur les genoux, le poignet passé dans l'anse du réticule. Fatiguées par plusieurs heures de déambulation à travers le labyrinthe d'un grand



magasin, elles attendent qu'une place se trouve libre dans l'omnibus qui les ramènera chez elles. Les minutes passent les omnibus aussi, et tous portent la fatidique inscription : *Complet*. Les hommes

finissent par s'armer de courage et s'en aller à pied. Les femmes trépignent et, parfois, perdent à un tel point la tête, qu'elles en oublient la notion du bien et du mal en faveur du quidam qui sait opportunément leur offrir un fiacre.

Ce bureau d'omnibus du Théâtre-Français voit naître ainsi maintes aventures dont les péripéties se poursuivent en des lieux moins fréquentés, sous les colonnades du Palais-Royal, par exemple, devenu, depuis que la mode l'a abandonné, un endroit propice aux rendez-vous extra-conjugaux.

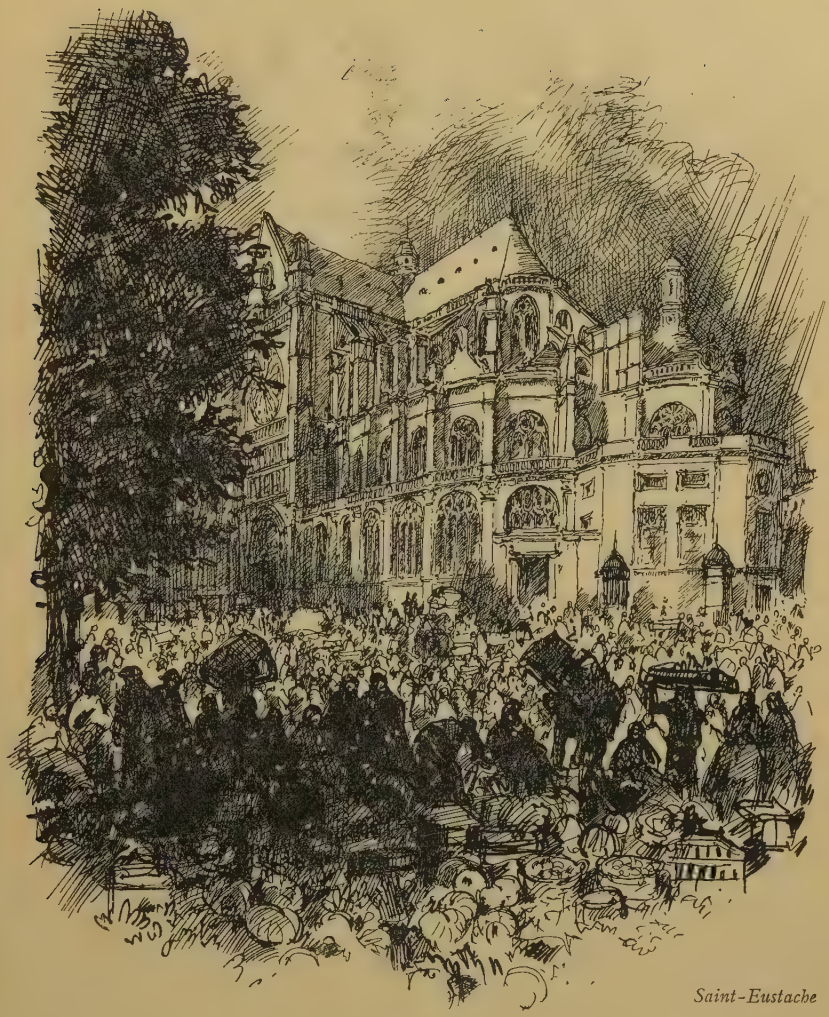
« Si Paris n'a pas encore son Grand-Canal, il a déjà presque sa place Saint-Marc. Cette place Saint-Marc, de Paris, entourée, comme la vénitienne, de ses procuraties, c'est notre jardin du Palais-Royal, avec les galeries couvertes qui l'encadrent. La ressemblance est réelle par l'étendue et par la forme. La place et le jardin ont à peu près les mêmes dimensions. Tous deux, ils sont environnés de boutiques. A Paris comme à Venise, des pigeons se posent et roucoulent sur les corniches. Mais que nos procuraties parisiennes sont donc désertes et mélancoliques, comparées à celles de Venise, si vivantes et si fréquentées! » (Henri de Régnier).

On s'est beaucoup apitoyé sur le sort malheureux du Palais-Royal. On a cherché les moyens de le ressusciter. Y installer des annexes du musée du Louvre et de la Bibliothèque nationale, « rompre la clôture trop stricte qui isole ce coin de Paris et fait que la vie s'en est retirée », « le percer d'une large voie qui le mettrait en communication plus

directe avec les quartiers avoisinants et qui lui ramènerait un peu de son activité et de son mouvement d'autrefois », y transporter, en bloc, tout le commerce parisien des antiquités; que les journalistes n'ont-ils pas proposé! Rien n'a abouti, et le Palais-Royal continue d'agoniser dans je ne sais quelle atmosphère malpropre et crapuleuse qu'y entretiennent des marchands de publications et d'images pornographiques. Les bijoutiers sont partis. Quelques fabricants de décorations s'obstinent encore. D'antiques restaurants persistent à tenir leurs portes ouvertes. Mais tout est bien fini. Il ne reste plus au Palais-Royal qu'à tomber noblement en ruines, suprême ressource pour attirer les curieux et les touristes...

La porte septentrionale du Palais-Royal aboutit à un escalier par lequel on atteint le niveau de la rue des Petits-Champs. Tournant à droite et nous dirigeant vers la place des Victoires, où la statue équestre de Louis XIV caracole, en silhouette, sur le pan de ciel que découvre la rue Étienne-Marcel, c'est par là que nous gagnerons la rue Montmartre et la partie nord du quartier des Halles.

Avant la sortie des théâtres, entre onze heures et minuit, la rue Montmartre, de la rue Réaumur à la rue Rambuteau, est un désert. Les boutiques de comestibles, qui y sont les plus nombreuses, ont clos leurs volets à la tombée de la nuit. Seuls, quelques débits de vin et de tabac



Saint-Eustache

restent ouverts. Leur abord est peu engageant. Sous une lyre à gaz dont les rayons se brisent à des glaces défraîchies, la patronne somnole derrière sa caisse; le garçon rince mélancoliquement des verres et, dans un coin, quatre clients, aux professions incertaines, font une manille. Il flotte une odeur âcre d'alcool et de vieille pipe. On n'entend que le tintement de l'eau qui s'égoutte, le sifflement du gaz et les interjections des joueurs.

Les réverbères, très espacés, n'éclairent qu'à une faible hauteur les maisons dont le faîte se noie dans l'obscurité du ciel. Je ne sais quelle menace sordide tombe des embrasures noires des fenêtres. Aux angles des rues, de louches individus causent à voix basse. Les bras croisés sous sa pèlerine, un agent soulève rythmiquement ses bottes. Un camelot harassé traîne ses pieds dans le ruisseau.

Et brusquement, coup sur coup, des fiacres passent qui arrivent du Boulevard et gagnent le Pont-Neuf et la rive gauche. Une cravate blanche, un fichu de dentelle, apparus dans l'encadrement d'une portière; un chauffeur au col relevé, aux gants épais crispés sur le volant; des coussins de peluche rouge qu'éclaire, comme d'un feu de Bengale, une petite lampe fixée au plafond de la caisse; tout cela, durant dix minutes, surgit, passe, disparaît, avec cette vélocité fantomatique que la nuit prête aux choses. Après quoi, le silence retombe.

Mais ce n'est pas pour durer. Presque aussitôt, la vie des

Halles commence. Les premières voitures de maraîchers sont là.

Il en vient par la rue Montmartre et par la rue Montorgueil. Il en est venu d'autres par la rue d'Aboukir, affluent de la rue Montmartre ; un « fort », préposé au service d'ordre et faisant fonction de sergent de ville, a réglé la fusion des deux flots. La file des charrettes s'allonge. Assis sur l'entassement de leurs paniers, qu'une bâche recouvre, les maraîchers, guides en main, attendent leur tour de payer, au kiosque municipal, leur place sur le carreau. C'est à la pointe Saint-Eustache que s'élève la petite guérite de verre où ils présenteront leur déclaration d'entrée, visée à la barrière par l'octroi. Les chevaux, raidis sur leurs paturons poilus, allongent le cou ; attelés à une charge de dix à douze quintaux de choux, de carottes, de navets, de pommes de terre, ils ont franchi d'une traite les trente-cinq

kilomètres qui séparent de Paris Viarme et ses environs, ce centre de grosse culture. Ils touchent au but ; ils soufflent ; leur poil fume, on étend une couverture sur leur dos.

Les dix pavillons des Halles, partagés en deux groupes par la rue Baltard, dressent, de la rue Pierre-Lescot à la rue Vauvilliers et de la rue Rambuteau à la rue Berger, la broderie noire et géométrique de leurs parois ajourées, doublée, dirait-on, d'un satin miroitant par la blanche lumière électrique. Cette masse confuse de charpentes intérieurement éclairées surprend par son silence et sa solitude. Les voies couvertes qui séparent les différents pavillons, à minuit et demi sont encore vides ou presque. Des mendiantes accroupies dorment çà et là ; une ronde déplace, de pilier en pilier, les trois silhouettes du sergent de ville, du pompier et du fort de service ; leurs pas sonnent sur l'asphalte encore humide du dernier lavage et propre étonnamment. Cependant des grincements de scies partent du pavillon de la boucherie où travaillent déjà les forts découpeurs. Spectacle étrange : ils sont là dix ou quinze, habillés de longues blouses aux plis crayeux éclaboussés de rouge ; une casquette de toile, enfoncée sur leur crâne, complète leur allure de pierrots macabres et moustachus. Leurs manches retroussées découvrent leurs poignets sanglants. Pas un mot ; rien que des gestes, et quels gestes sous quelle lumière blafarde ! Des demi-bœufs, accrochés par centaines les uns contre les autres et dont la chair crue, entr'ouverte, a, par sa couleur pâle, marbrée de bleu,

quelque chose d'horriblement humain, sont successivement soulevés par deux poings écarlates et projetés sur un établi qui gémit sous le choc; aussitôt la scie attaque les jointures: les muscles se rompent; les os éclatent; un liquide rubescent s'égoutte, s'étale, par terre, sous les galoches des hommes. Les demi-bœufs se métamorphosent, se multiplient, avec une rapidité miraculeuse, en cuisses, en aloyaux, en « basse ». Ces pièces détachées, portées sur la tête des forts, sont pesées dans les balances municipales par les employés de la Ville dont les casquettes galonnées, les blouses brunes s'agitent sous la protection d'un grand drapeau tricolore, incliné, immobile et comme méditatif. Et c'est un tableau qui ne ressemble à rien qu'on ait jamais vu; sorte d'Enfer administratif et silencieux, conçu par un cerveau dont la naïveté dans l'horreur égalerait le raffinement.

Aux angles des pavillons, des postes aux murs de briques sont aménagés où les forts, avec la permission de leur syndic, viennent, de temps à autre, s'étendre sur un lit de camp et dormir. Par les fenêtres grillagées, on les aperçoit toutes dans des couvertures, comme les soldats d'un corps-de-garde. L'abat-jour d'une ampoule électrique, descendue au ras d'une table, y écrase sa clarté. Le plafond et les murs de la petite pièce s'estompent dans une pénombre chaude.

Mais l'activité de la cité nocturne s'accroît de minute en minute, sensiblement.

Voici des camions venus des gares et chargés de viandes.

Ces cercueils d'osier contiennent des veaux. Un fort fait sauter le couvercle et le cadavre blanchâtre apparaît, les moignons de ses quatre pattes en l'air. Quatre bras empoignent les quatre pattes et les quatre-vingt kilos que pèsent la bête, soulevés comme une plume, vont se poser sur deux épaules qui les emportent. Cela s'accomplit d'un mouvement régulier, précis, militaire. Un à un les paniers s'ouvrent, se vident, et ne sont plus, bientôt, qu'une rangée de bières, veuves de leurs morts. Des reflets électriques paillettent d'argent le ruisseau pourpre.

Cependant, un sourd grondement ébranle et détruit violemment ce qui

Impasse Saint-Eustache

plane encore de silence au-dessus des dix pavillons. C'est le chemin de fer d'Arpajon qui débouche de la rue des Halles.

Il est traîné par une locomotive singulière et peu effrayante, analogue à celles des tramways qui vont du Louvre à Boulogne, répandant, d'ailleurs, une fumée considérable que le vent chasse obliquement vers la rue Rambuteau. Derrière cette machine bruyante et débonnaire, est enfilé un chapelet de six wagons, funèbres comme tous les wagons de marchandises. Ils se sont immobilisés à l'angle de la rue Berger, à la hauteur du pavillon 8. Mais ce n'est qu'une halte provisoire; le point terminus est plus loin, à la pointe Saint-Eustache, au lieu dit « canton des Vertus ». Le train se remet en marche. De dessous les hautes voûtes ténébreuses, des ombres accourent, dont les semelles lourdes battent le pavé, et le convoi est bientôt entouré par tous les forts disponibles, prêts au déchargement.

Rien d'uniforme dans le vêtement ne les signale. Quelques-uns portent le légendaire chapeau à bords gigantesques, ou la casquette de toile des bouchers. A cause du froid de la nuit, la plupart ont des pèlerines à capuchons et, battant leurs genoux, un tablier de cuir. Ils sont taciturnes, disciplinés, actifs. Un des leurs les commande qui ne gagne pas un centime de plus que le moindre d'entre eux. Tous les soirs, la recette du jour, mise en commun, est divisée en parts égales. Cette corporation des forts, « ouvriers commissionnés de la ville de Paris », agréés, après examen de vigueur

physique et de moralité, par un inspecteur de la préfecture de police, offre un exemple admirable de solidarité sociale. Parmi eux qui sont cordiaux, qui sont soumis, qui apportent au travail une ardeur unanime et, pour ainsi dire, fraternelle, on est tenté de se croire très loin, dans le temps et dans l'espace, de notre société moderne égoïste et querelleuse, on est tenté de se croire reporté à quelque légendaire âge d'or, ou vieilli, tout à coup de plusieurs siècles, et vivant la vie de l'idéale cité collectiviste ! Malheureusement, ce tableau enchanteur est gâté par le passage — oh ! très discret, très effacé — de jeunes apaches dont la présence ici ne s'explique guère. La pègre des Halles n'est pas, à proprement parler, une invention de la littérature et du journalisme documentaires. Elle a eu son heure de domination réelle et de prospérité. Mais son déclin est venu ; nous le constatons sans amertume. C'est à peine si deux ou trois bars de physionomie louche subsistent. Encore leur canaillerie ne laisse-t-elle pas d'être, d'une certaine manière, factice, théâtrale, et d'emprunter le meilleur de son pittoresque à des lanternes romantiques, à d'archaïques enseignes, à des vitres opaques qu'aucun mystère ne nécessite, et surtout au caractère tragique des

rues où ils sont installés, de la rue Pirouette, par exemple, si bizarrement percée à travers de vieilles bâtisses aux avancées moyenageuses. Encore une fois, l'existence des Halles n'a rien de commun avec celle de ces établissements. Les travailleurs n'ont garde de s'y fourvoyer. De crapuleux fainéants et des snobs ingénus, telle est toute leur clientèle. Nous n'en reparlerons plus.

Les portes à glissières des wagons se sont écartées et, tout de suite, le débarquement des marchandises du train d'Arpajon, dit aussi train de Montlhéry, s'effectue. Les denrées qu'il apporte de la banlieue méridionale sont principalement des légumes que l'on décharge sur le trottoir de la rue Baltard. C'est ce trottoir, en bordure du pavillon n° 7, que l'on a surnommé « canton des Vertus ». Il y a, aux Halles, plusieurs « cantons »; il y a celui des fruits, le long de la rue Rambuteau, et, le long de la rue Berger, celui des « Montesson » qui fournit des carottes à tout Paris.

Un agent de police est venu se poster à la queue du train et, tant que durera le déchargement, il interdira aux voitures la moitié de la largeur de la rue, entre le convoi et le trottoir des « Vertus ». Ce laps de temps varie beaucoup

selon les saisons, car si le train d'Arpajon ne comprend, en hiver, que six à dix wagons, il en compte, en été, trente, quarante et davantage qui, par groupes de six, de minuit à trois heures du matin, roulent avec un sourd vacarme, des hauteurs de Montrouge, à travers tout le Quartier Latin jusqu'aux Halles.

Le soin qu'apportent les forts à l'arrangement des légumes sur le carreau est merveilleux. Il semble que l'on assiste à des jeux de scène mille fois répétés et que les acteurs exécutent machinalement, avec une précision d'automates. Pas une hésitation, pas un flottement, pas un accroc dans la manœuvre et toujours le même silence de trappistes.

La marchandise est encore renfermée dans des bannes d'osier. Seuls les potirons rebondis et les poireaux aux barbes blanches apparaissent à découvert. On en forme de véritables petits ouvrages de circonvallation d'une symétrie parfaite, invraisemblable. Avec les claies dressées de distance en distance pour délimiter, légalement, la propriété des mandataires, tout le carreau semble une contrée du royaume de Lilliput mise, soudain, en état de défense, par un coup de baguette magique.

Dès que le train d'Arpajon, vidé de son contenu, leur cède la place, l'envahissement de la rue Baltard par les voitures des maraîchers s'accomplit instantanément. Elles attendaient en interminable file, dans les rues Montmartre et Montorgueil. Beaucoup s'étaient répandues dans la rue Ram-

buteau qui est le canton des « Montreuil », des fraises, des pêches, de tous les fruits et de toutes les primeurs, et dans la rue de Turbigo et sur le boulevard de Sébastopol. Car, à la belle saison, ce n'est pas de dix pavillons que devraient se composer les Halles, mais de quarante. Le développement de Paris a dépassé de beaucoup les prévisions de l'architecte Baltard qui, pourtant, en 1856 déjà, admettait la nécessité de douze pavillons. Les deux pavillons supplémentaires avaient leur place sur le plan primitif. S'ils n'ont pas été construits, leurs numéros 1 et 2 ne leur en ont pas moins été réservés. A tel point que si vous demandez à un fonctionnaire des Halles quel est le nombre des pavillons, il vous répondra sans rire qu'il y en a douze, mais que les deux premiers n'existent pas...

Sur les voies couvertes qui avoisinent l'angle de la rue Berger et de la rue Pierre-Lescot, s'étend le royaume des fleurs. A première vue, on n'en jurerait pas. Ce ne sont, comme partout, que caisses, paniers et corbeilles, hermétiquement clos et, alentour, une solitude presque complète. Il est assez difficile d'imaginer qu'une si abondante, si belle et si coûteuse marchandise gise là, comme abandonnée. Les forts, il est vrai, font bonne garde. Ne sont-ils pas, jusqu'à quatre heures du matin, solidairement responsables de tout ce qu'ils ont déchargé ? Des planches sur des tréteaux sont disposées pour servir tout à l'heure d'étalages. Un chariot soudain survient dont les percherons font résonner les

La rue Pirouette

voûtes du bruit de leurs sabots et sur lequel s'échafaude une cargaison de petites caisses d'osier. Ce sont encore des fleurs qui arrivent de Nice. Bon an, mal an, la vente des fleurs naturelles atteint, aux Halles, douze à quinze millions de francs.

Une sonnerie de cloche, un branle naïf, vieillot, monastique. En vérité, où sommes-nous ici ? Sont-ce les matines que l'on annonce ? Est-ce, pour la cité collectiviste, le signal du travail en commun ? Sommes-nous en l'an 909, ou en l'an 2909, ou plus simplement, plus tristement aussi, en 1909 ?

Par les vitres de la toiture, une réverbération pâle tombe du ciel sur nous. Doucement, la nuit se replie. Des taches de clarté grise s'agrandissent sur le sol.

La vente est commencée. Les toiles qui protégeaient les légumes sont enlevées ; les paniers s'ouvrent, et, comme par miracle, la coloration générale du tableau se modifie. A la teinte grisâtre de tout à l'heure succèdent des gammes infinies de nuances assemblées et multipliées en une immense symphonie de tous les verts, de tous les rouges, de tous les jaunes, de tous les violets imaginables. Mais le vert y est la note dominante : vert sombre du cresson, vert clair des laitues, vert acide des romaines, vert neutre des choux.

Et les fleurs, elles aussi, sont sorties de leurs boîtes d'osier. Leur fraîcheur est un prodige. Si l'on ne savait qu'elles viennent de franchir huit cents kilomètres, enfermées dans ces coffrets, on jurerait qu'elles ont été cueillies il n'y a qu'un instant, par les mêmes mains qui maintenant les dé-

tachent tige par tige du tas multicolore, secouent leurs aigrettes engourdies, dirait-on, par une longue immobilité, les réunissent en énormes gerbes plongées aussitôt dans l'eau. Quelle fanfare printanière, sous ces voûtes noirâtres où flottent, dans une pénombre continuelle, d'humides et fades exhalaisons!

Quelle allégresse pour l'œil et quelle envie folle on se sent tout à coup de plonger là dedans les bras et le visage, comme en un baiser d'ivresse et d'oubli!

A présent, tous les étroits sentiers qui cheminaient entre des remblais de navets, de carottes, de choux-fleurs, de poireaux, sont envahis par les « pavillonneuses ». Ce terme désigne les femmes titulaires de places dans les pavillons de la vente au détail. Leur nombre tend à diminuer, car, d'année en année, le commerce de gros, monopole des mandataires, devient plus encombrant, et la place réservée au « détail » dans les pavillons décroît en proportion. On dit « vente au détail », mais il ne faudrait pas prendre ce mot trop au pied de la lettre et croire que la clientèle des pavillonneuses se compose de consommateurs particuliers. Intermédiaires elles-mêmes, c'est encore entre les mains d'autres intermédiaires qu'elles écoulent leur marchandise; elles vendent aux restaurateurs, aux crémiers, aux fruitiers ce que, dès quatre heures du matin, elles ont acheté aux maraîchers, sur le carreau.

Les pavillonneuses sont d'un abord sympathique. Leur séduction est naturelle, sans aucun artifice. On ne songe pas à leur faire la cour, mais on leur taperait volontiers, en camarade, sur le ventre que la plupart d'entre elles portent très gros et recouvert d'un tablier de cotonnade bleue, muni de poches profondes, avec une sacoche de cuir accrochée en travers. Leur mine est réjouie; une santé robuste fleurit leur teint: elles ont le verbe haut et tutoient, sans minauder, le sexe fort.

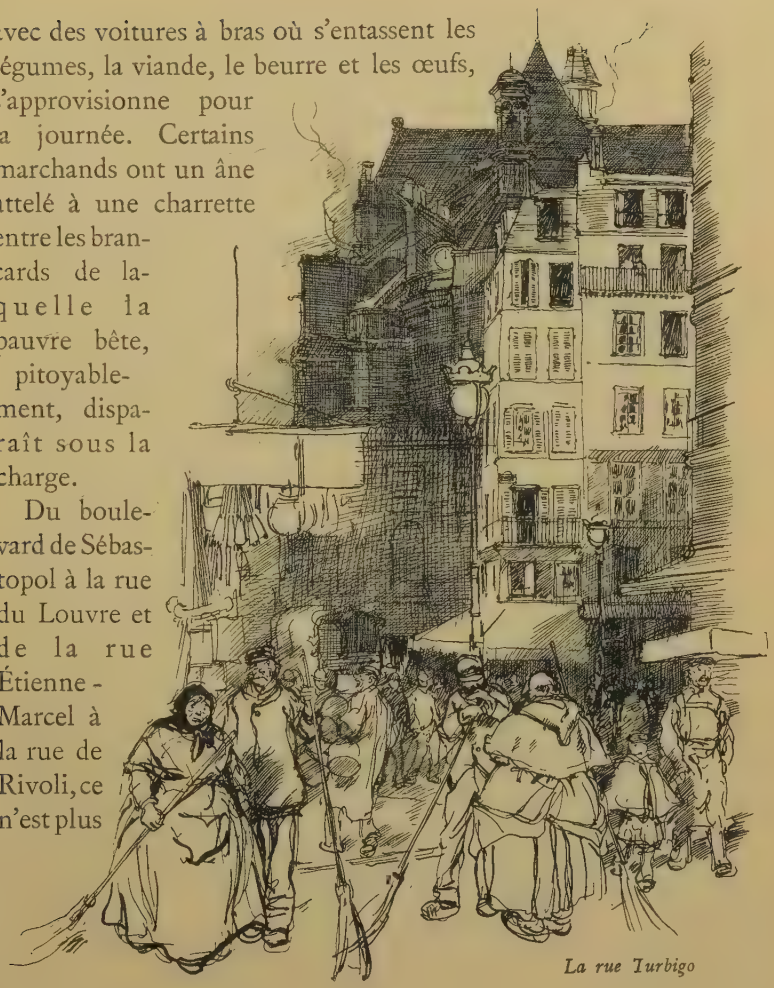
La criée des champignons a lieu sur le trottoir de la rue Rambuteau, exactement en face de l'abside de Saint-Eus-

tache. Des claies indiquent que c'est ici un fief de mandataire. De petits paniers à anse, d'une uniformité rigoureuse, forment des carrés très symétriques sur l'asphalte et le pavé et jusqu'entre les rails du tramway de Malakoff. Au coup de cloche de quatre heures, les lampes s'allument, les comptables s'installent en leur guérite et les vendeurs, debout derrière des tables volantes, entament leur mélopée. Dans le panier, dont ils haussent progressivement le prix, tout en vantant, en termes rituels et invariables, le contenu, les pavillonneuses, sans mot dire, avec des clins d'œil ou de simples mouvements de la main pour surenchérir, plongent des doigts experts qui manient et jugent, à sa valeur, la pulpe des champignons. Tout près de là, dans la rue Baltard, face au « canton des Vertus », s'élève la baraque du « poids public », que distingue un drapeau tricolore ; ici, des employés municipaux pèsent les denrées, officiellement et gratis.

Le ciel s'est complètement éclairci. Il est à présent d'un joli vert aquatique et transparent. Il semble en même temps, que, soudain, la température fraîchisse. Des hommes engoncés dans des capuchons, battent la semelle ; les femmes ont ramené sur leurs oreilles leurs capelines de tricot. Montant vers l'immensité découverte du firmament où s'éteignent les dernières étoiles, le brouhaha des voix grandit à mesure que la foule devient plus épaisse. Elle accourt de tous les quartiers de Paris. Tout le petit commerce des comestibles,

avec des voitures à bras où s'entassent les légumes, la viande, le beurre et les œufs, s'approvisionne pour la journée. Certains marchands ont un âne attelé à une charrette entre les brancards de laquelle la pauvre bête, pitoyablement, disparaît sous la charge.

Du boulevard de Sébastopol à la rue du Louvre et de la rue Étienne-Marcel à la rue de Rivoli, ce n'est plus



La rue Turbigo

qu'un grouillement compact d'hommes, d'animaux et de véhicules. La rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue de Turbigo, au nord ; à l'est, la rue Rambuteau et le square des Innocents ; au sud, la rue des Halles, celle du Pont-Neuf, la rue des Prouvaires et la rue de Vauvilliers ; la rue du Louvre et les abords de la Bourse du Commerce, à l'ouest, sont obstrués absolument. Leur arrière tourné vers le trottoir, des centaines et des centaines de voitures, simples carrioles à deux roues pour la plupart, sont pressées, moyeux contre moyeux, brancards contre brancards, et leurs bâches de toile, décolorées par les pluies, semblent, vues de haut, les tentes d'un vaste camp rectiligne. Les chevaux, enveloppés jusqu'aux pattes de couvertures aux tons pisseux, paraissent sommeiller en ces bizarres caparaçons. Le pavé est devenu glissant. A certains endroits, il disparaît sous la paille foulée, les feuilles de salades et de choux, tous les détritus possibles. De longues traînées de sang, coulées des tripailles, rèbrent d'écarlate les ordures répandues. Une moiteur écœurante s'élève du sol. Et l'on marche sur tout cela dans une sorte de vertige, avec la sensation de parcourir le charnier d'un soir de bataille.

Cette impression reste évidemment étrangère aux habitués des Halles. Le son des voix, la cordialité des gestes, la franchise des rires, révèlent une bonne humeur générale, une gaîté presque insouciante et, si j'ose dire, enfantine. Cependant, la question d'argent pèse ici sur les paroles et sur les actes d'une façon impérieuse, permanente. Mais, de tradition, les affaires se traitent aux Halles avec une rondeur campagnarde, et il n'y a pas de bon et solide marché là où n'est pas intervenue la personnalité influente et sympathique du marchand de vins. Aussi, les comptoirs de zinc sont-ils innombrables en ce quartier. Fermés de bonne heure, ils s'ouvrent avant l'aurore et, jusqu'au milieu de la matinée, ne se désemplissent pas. La politique y joue un rôle qui n'est pas mince. Chaque « bistro » a sa nuance ou, plutôt, celle de ses clients que l'affinité des opinions rassemble et sur les passions de qui il mesure philosophiquement les siennes.

Le carreau atteint son maximum de tumulte et de confusion quand la circulation parisienne se remet à exiger son libre passage du Pont-Neuf à la rue

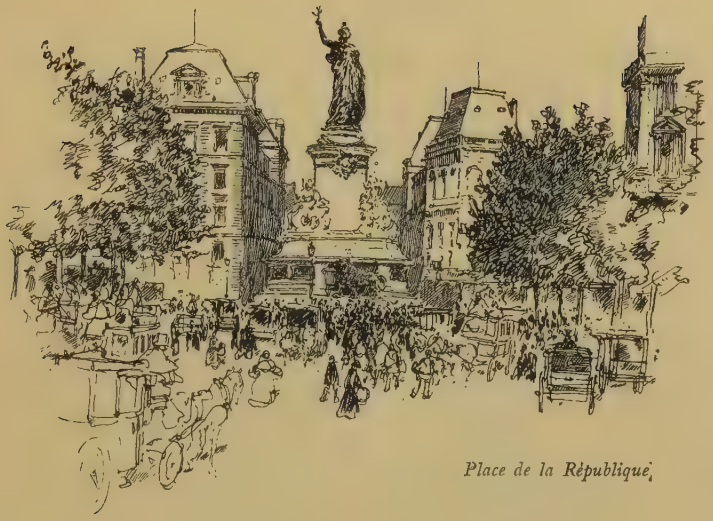
Montmartre. C'est le moment, d'ailleurs, où les Halles attirent le plus de monde. Les restaurateurs, les fruitiers, les crémiers, n'ont pas encore terminé leurs achats, et déjà les ménagères, les bonnes des quartiers voisins entreprennent leurs emplettes, panier au bras et, bravement, marchandent fruits, légumes et volailles. Entre elles et les vendeuses au détail, qui ont remplacé sur le carreau les maraîchers, la discussion tourne fréquemment en dispute, et le dernier mot ne reste jamais à la cliente, à qui manque toujours la richesse du vocabulaire. Parmi la cohue, les porteurs, dont les hottes dressent au-dessus des têtes remuantes, criantes, riantes, leur structure de rotin, s'avancent à pas comptés, la tête basse, le dos plié sous le faix, leur médaille de cuivre pendue au cou. Cette médaille, beaucoup moins décorative que celle des forts, qui est octogonale, avec, en relief, le vaisseau symbolique de la ville de Paris, cette médaille des porteurs porte simplement un numéro, lequel numéro sert à retrouver la trace de celui à qui est venue la tentation de s'approprier le bien d'autrui et qui y a succombé. L'esprit est prompt, et la chair est faible. La chair des porteurs des Halles est très faible. Mais tout un service anthropométrique est organisé, qui veille sur leur réputation d'honnêtes gens.

A huit heures, alors que les employés, habitant la rive gauche, gagnent leurs bureaux et leurs ateliers du centre de Paris, le carreau des Halles n'est pas encore déblayé. Au

coin des rues, les marchandes de soupe, de saucissons au vinaigre, de pommes de terre frites, de café noir, n'ont pas servi leurs dernières pratiques. Les tramways d'Ivry et de Malakoff n'ont pas retrouvé l'accès de la rue Baltard. Tout le pavé est encore tapissé de débris visqueux sur lesquels le pied glisse, et les demoiselles de magasin doivent retrousser bien haut leurs jupes noires, ne poser leurs talons qu'avec prudence, garantir soigneusement leurs corsages contre les taches de graisse et de sang, et veiller à n'être pas renversées par les balais et les râteaux, à n'être pas éclaboussées par les tuyaux d'arrosage, qui commencent un peu partout leur corvée journalière. Les charrettes s'en vont au pas. Des poumons rosâtres, des entrailles bariolées se balancent aux brancards. Sur les trottoirs de la rue du Pont-Neuf, qui est le « canton du Midi », des groupes de tonneaux, pleins de pommes de terre d'Afrique, obligent à de longs détours, et les entrepôts des commissionnaires, débordant d'oranges amoncelées, laissent s'écouler leur richesse jusqu'au ruisseau.

Cependant, autour des Halles, à mesure que se retire, peu à peu, le flot des victuailles, la vie diurne de Paris reprend. Les merciers du boulevard de Sébastopol, les bijoutiers et les changeurs de la rue de Rivoli ouvrent leurs boutiques. Les magasins de nouveautés, dont les oriflammes palpitent allègrement dans l'air bleu, relèvent leurs fermetures

grinçantes. Une haleine fraîche, jeune, conquérante, soufflée par la Seine matinale, chasse au-dessus des toits les senteurs alimentaires. Et l'on éprouve, au sortir des Halles, l'illusion de secouer un rêve étrange, confus, incohérent, fait des plus macabres et des plus enchanteresses apparitions, visions d'Enfer et de Paradis terrestres...



Place de la Rèpublique

LE TEMPLE

Nous ignorons la valeur marchande de l'Arc-de-Triomphe, du Louvre, de la colonne Vendôme. Nous n'ignorons pas celle de la Tour Saint-Jacques. La Tour Saint-Jacques valait, en 1836, deux cent cinquante mille francs. Étant donnée la plus-value actuelle des terrains, il sera facile aux sociétés futures de transports par aéroplanes, désireuses d'y installer une station, de faire à la ville de Paris une offre convenable de vente ou de location. Car la Tour Saint-Jacques appartient à la ville de Paris qui, sur la proposition de François Arago, la racheta à un fabri-

cant de plombs de chasse. A cette époque, vous le savez, on fabriquait le plomb de chasse en laissant tomber, d'un endroit élevé, des gouttes de métal fondu dans des baquets d'eau. La Tour Saint-Jacques se trouvait tout indiquée pour ce genre d'industrie.

L'église Saint-Jacques-la-Boucherie, à qui elle servait de clocher, était un lieu d'asile à l'usage des assassins. Le square Saint-Jacques, qui a remplacé l'église, démolie en 1790, continue la tradition. Il est très mal famé. Et il n'est pas beau. Mais cette galerie de pierre d'où la tour prend, vers le ciel, son immobile essor, gagne un charme sauvage à être entourée de massifs verdoyants. Rien de plus émouvant que de vieilles pierres parmi de jeunes feuillages.

Nous avons parcouru la rue de Rivoli cosmopolite, du Louvre à la Concorde. C'est une rue de Rivoli toute différente qui s'offre à nous, maintenant. Ce sont d'autres gens, d'autres magasins. Ce quartier est excessivement actif et commerçant, et il est très parisien. Mais il

est très peuple. La clientèle qui s'y fournit de vêtements, de chapeaux, de corsets, de porcelaines, de bijoux, habite les faubourgs, d'où l'amènent le Métropolitain et les tramways de Montrouge et de Bicêtre. Elle se répand jusqu'au haut du boulevard de Sébastopol, et le croisement de ce boulevard et de la rue de Rivoli, au pied de la Tour Saint-Jacques, est l'un des endroits de la ville les plus houleux. Je vous affirme que, le dimanche... Mais les dimanches parisiens ont leurs amateurs et je ne les veux point froisser encore une fois.

La rue Saint-Martin, rue vénérable par son âge et par son histoire, puisqu'elle fut, à son origine, une voie romaine, vit son entrée élargie sous le second Empire, en même temps qu'était percée la rue de Rivoli. Mais les démolisseurs, effrayés sans doute par la longueur du double ruban de maisons qu'il leur restait à tailler avant d'atteindre le Boulevard, déposèrent leurs pioches devant l'église Saint-Merri et s'en furent. La partie moderne de la rue fait paraître plus étroite et ressembler à une obscure ravine la partie ancienne. Des spécialités de comestibles, sucres cassés, cafés, fruits secs, miels et cires, occupent celles des boutiques dont n'ont pas voulu les marchands de vin. Une tranquillité relative et d'autant plus appréciable qu'est plus proche le brouhaha de la rue de Rivoli, règne ici et l'on peut, sans trop grand risque d'être écrasé, contempler à loisir le porche de l'église Saint-Merri où Chapelain, auteur de la *Pucelle,* dort son dernier sommeil.

Rien à dire de la rue du Cloître-Saint-Merri, rien que ceci : une centaine de républicains y furent tués, en juin 1830 par les troupes de Charles X. Ce souvenir ne vaut-il pas une plaque de marbre avec une inscription en style lapidaire ?

Mais voici la rue Taillepain.

Ce n'est pas de la rue du Cloître-Saint-Merri qu'il faut l'admirer. Gagnez l'autre extrémité et retournez-vous. Cet enchevêtrement de madriers noirâtres contre lesquels s'accotent des bâtisses moisies, et au travers de ces zigzags les ogives de Saint-Merri tendant leur dentelle poussiéreuse, est-ce d'un ensemble assez médiéval, et comme facilement on s'extériorise pour se placer à l'époque où se cuisait ici le pain des chanoines du chapitre de Saint-Merri ? Avant d'être Taillepain, cette rue fut Brisepain, Mâchepain, Tranchepain, Planchepain et, plus anciennement encore, Baillehoë, mot d'une étymologie peut-être scabreuse, en tout cas obscure ; nombre de filles publiques y trafiquaient alors. Les chanoines chassèrent les filles publiques. Aujourd'hui les chanoines ont disparu à leur tour, mais la rue Taillepain, grâce au ciel ! est restée.

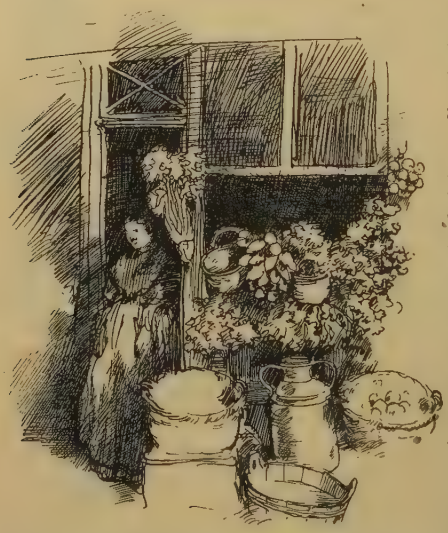
Mais quels cris, tout à coup ?... Ne craignez point. C'est une récréation qui commence dans la cour de cette école communale, si neuve ! L'antithèse est violente de ces murs-ci dont les pluies n'ont pas encore terni les briques fraîches et derrière quoi braille une jeunesse qui voyagera, bientôt,

MARCHE
DES ENFANTS ROUGES
PAIN
70
BIERE
KARCHER
20 & 15
A EMPORTER
20 25
BIERE DOUB
ABSINTHE
15c

en ballon dirigeable, l'antithèse est violente de ces murs-ci et de ces murs-là, qui chancellent, lézardés, décrépits, appuyés sur des béquilles, ouvrant, comme des prunelles aveugles, des lucarnes voilées de poussières !

Taillepain, Brisepain, Brisemiche ! Les rues Taillepain et Brisemiche doivent évidemment leur appellation à la même boulangerie des chanoines de Saint-Merri. Cependant, alors que la première voyait ses habitants la déserter peu à peu au point de la laisser dans l'état de complet abandon où elle est à présent, la seconde gardait et garde encore un reste de vie. Mais quelle vie ! Un haillon infect, enseigne d'un fripier, se balance au bout d'une perche, sur la tête des passants. Quand il pleut, cette loque ruisselante prend l'apparence sinistre d'un pendu, et d'instinct, on hâte le pas, on rentre le cou dans les épaules, on ferme les yeux, sous on ne sait quelle menace surnaturelle et macabre... Des revendeurs accrochent à leurs volets, par rangs superposés, des chaussures dont le cirage aqueux s'égoutte ignoblement. Par les fenêtres des rez-de-chaussée, d'indéfinissables choses se devinent au fond d'antres ténébreux :

des entassements de ferrailles, des monceaux de chiffons que la clarté cireuse d'une mauvaise lampe anime d'un bouillonnement vermiculaire. Les lanternes des hôtels garnis, fixées vaille que vaille à des potences rouillées, se touchent, d'un mur à l'autre ; elles annoncent de stupéfiants tarifs : « Ici on loge à la nuit, depuis 40, 50, 60, 70 centimes, jusqu'à 1 franc la chambre. » Et je me souviens soudain, en rêvant au mystère épouvantable de ces chambres à huit sous, que Bibi-la-Purée gîtait dans l'une d'elles. N'était-il pas nécessaire, fatal, psychologiquement inévitable, que celui qui portait ce nom symbolique et pitoyable de Bibi-la-Purée logeât rue Brisemiche ?



Paris, ville hospitalière et courtoise, a mis quelque coquetterie à baptiser un certain nombre de ses rues du nom d'un certain nombre de ses sœurs les villes de l'Europe. Cette politesse édilitaire a donné naissance au quartier de

l'*Europe,* où toutes les capitales sont évoquées par des plaques bleues à lettres blanches. Et non seulement toutes les capitales, mais aussi toutes les villes ayant joué un rôle dans l'histoire politique ou dans l'histoire des arts. C'est ainsi que nous avons la rue de Florence, la rue de Naples. Au même titre que Naples et Florence, Venise méritait bien de n'être pas oubliée. Or vous chercheriez inutilement la rue de Venise dans le quartier de l'Europe. C'est que la rue de Venise, avant que fût bâti le quartier de l'Europe, existait déjà. Elle va de la rue Quincampoix à la rue Beaubourg. Elle est sale effroyablement, la rue de Venise! Tout le commerce des Halles y pousse ses ordures. Du fumier engorge les ruisseaux. Des resserres enténébrées, sans portes ni fenêtres, et où l'on entre par une fissure de la muraille, tiennent lieu de boutiques, et dans les cours, qui sont des puits, des voitures à bras sont remisées en désordre, dressant avec tristesse, en des gestes éplorés, leurs brancards qui s'entrecroisent. Mais il est une heure de la journée où la rue de Venise, sans tenir toutes les promesses de son nom, dégage pourtant un charme inattendu : c'est au moment où les fleuristes des rues y viennent garnir leurs charrettes. Qu'un rayon de soleil tombe, par inadvertance, dans ce boyau fangeux, et le violet des violettes, le jaune des mimosas, le rose des roses, le rouge des tulipes éclatent en détonations chromatiques dont les échos se répètent sur toute la longueur de la rue, contre les murs, contre le bitume de la chaussée, jusqu'au fond des

cavernes creusées dans l'épaisseur croulante des maisons.

La rue de Venise aboutit à la rue Quincampoix. Le banquier Law, le bossu qui louait sa bosse ont rendu illustre cette rue. Ici, comme rue Brisemiche, comme rue de Venise, comme rue des Étuves-Saint-Martin, on couche, à la nuit, dans des chambres pour quarante centimes, et pour quatre sous dans des chambrées. Une corde est passée sous la tête des dormeurs; à l'aube, l'hôtelier tire violemment la corde, et tous les clients, avertis en même temps, doivent déguerpir aussitôt. Celui qui a inventé ce simple et commode réveille-matin, n'était pas loin d'avoir du génie.

Guidés par notre seule fantaisie, nous suivrons la rue Rambuteau jusqu'à ce monument grisâtre qui en ferme, là-bas, la perspective. Nous nous amuserons, chemin faisant, du spectacle bruyant et varié qu'offrent, tout le long du trottoir, les marchandes de quatre saisons, avec leurs petites voitures où s'amoncellent mandarines, oranges, pommes et artichauts, et la balance aux plateaux de cuivre, et les sacs de papier liés en éventail. Des glapissements jaillissent des bouches aux lèvres violacées, gercées par les intempéries; des malices pétillent dans les yeux que la graisse luisante des joues rapetisse; des rires secouent les gorges flasques qui retombent, par-dessus les ceintures, sur des ventres sphériques. Une médaille pend, avec des ciseaux,

au bout d'un cordon crasseux, barrant le tablier de cotonnade que dépasse, en bas, la pointe crottée des sabots.

Église Saint-Nicolas-des-Champs

Nous avons traversé, sans y prendre garde, la rue du Temple, mais nous y reviendrons tout à l'heure. Nous sommes en ce moment devant le palais des Archives.

On y pénètre par un portique corinthien d'assez imposante allure, et l'on a aussitôt devant soi une vaste cour, flanquée, de droite et de gauche, par une colonnade du même style, et partagée en quatre pelouses, au milieu desquelles des arbustes verts s'arrondissent. Au fond, règne un corps de bâtiment, percé de hautes fenêtres, dont l'harmonie des lignes, vraiment royale, impressionne et subjugue. C'est l'ancien hôtel de Guise, racheté et restauré par François de Rohan, prince de Soubise. Louis XIV aimait beaucoup sa femme. Les embellissements de l'hôtel de Guise ne laissèrent personne en douter.

Rue Saint-Martin

L'hôtel d'Olivier de Clisson, compagnon d'armes de du Guesclin et connétable de France, dresse encore, sur la

rue des Archives, deux tourelles en poivrière défendant une porte ogivale. C'est la partie la plus ancienne du palais des Archives. Deux écussons dorés sont peints au-dessus de la porte, dont le cintre est décoré d'une simple planchette de sapin pourri portant ces mots à demi effacés par l'eau du ciel : *Liberté, Égalité, Fraternité.* L'idée de cette inscription, à cette place, est excellente. On ne saurait rendre un plus élégant hommage aux conquêtes de la Démocratie.

Au delà de cette porte, un mur, d'aspect fabuleux, s'élève et se prolonge sur la rue des Quatre-Fils. A quoi comparer cet angle de pierre qui surplombe de sa masse haute et large les toits environnants, sinon à un colossal bastion dressé là pour protéger le trésor de nos Archives nationales contre l'assaut possible des révolutions futures? Les yeux levés vers la corniche supérieure, on a l'impression formelle d'être au fond d'un fossé de citadelle, et les deux tours féodales de l'hôtel de Clisson qui, toutes proches, découpent sur le ciel leurs silhouettes pointues, contribuent à préciser davantage cette empoignante sensation d'archaïsme barbare et belliqueux.

L'intersection de la rue des Archives et de la rue des Haudriettes — laquelle, avec la rue des Quatre-Fils, portait jadis le nom de rue de l'Échelle-du-Temple, à cause d'un pilori voisin où l'on exposait les criminels — est ornée d'une fontaine, placée là en 1638, réédifiée en 1760, et dont le bas-relief figure une délicieuse naïade, œuvre du sculpteur

Mignot. Jetons-lui un regard... ou deux, si le cœur nous en dit, et, pour rejoindre la rue du Temple, engageons-nous, sans plus tarder, dans la rue des Haudriettes, où s'est concentré le commerce de l'argent, de l'or et du platine, en cendres et en lingots. C'est dans la rue des Haudriettes que viennent acheter leurs matières premières les fabricants de bijouterie du quartier.

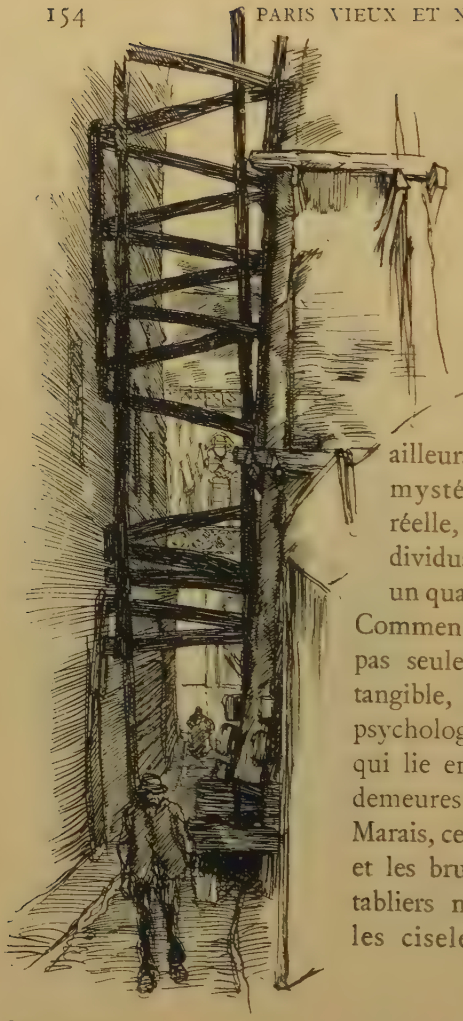
De la rue de Rivoli à l'alignement de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à la place de la République, la rue du Temple serpente, comme une lézarde sur un vieux mur, à travers l'ancien Paris.

Son nom, par sa sonorité surannée, évoque à la fois le Moyen-Age et la Révolution, le fameux ordre des Templiers que supprima Philippe-le-Bel, et la famille royale que supprima la Convention. Mais cette appellation n'a plus qu'une valeur de souvenir. Au bout de la rue du Temple, de l'endroit où s'élevait la tour bâtie par Jacques de Vouvre, prieur des chevaliers de Malte, et où Louis XVI fut enfermé du 13 août 1792 au 21 janvier 1793, jour de sa mort, on aperçoit aujourd'hui une épaisse statue de Marianne brandissant un rameau d'olivier, en signe de concorde et d'oubli. Derrière elle, le profil militaire de la caserne du Château-d'Eau nous avertit que le rameau d'olivier n'est qu'une promesse et que le règne de la paix n'est pas encore venu. Nous nous en attristons avec sagesse et sans excès.

Le quartier du Temple est habité surtout par des petits fabricants de bijouterie, des marchands de métaux, de produits chimiques, de cartonnages, de papiers en gros, de cordes et de ficelles, de tabletterie, d'accessoires pour forains, d'enseignes et de décorations, papiers de fantaisie, articles de fête, guirlandes, tambourins, bigophones et éventails, de tubes en cuivre et en maillechort.

Rue de Venise

Ces divers commerces, tous assez spéciaux, donnent à la population qu'ils occupent un caractère particulier lui aussi. Les employés, hommes et femmes, les ouvriers et les ouvrières du Temple, ne ressemblent pas aux travailleurs du Sentier et de l'Opéra.



Rue Taillepain

Leur allure est moins bourgeoise ; ils sont plus prolétaires et, peut-être aussi, plus Parisiens de Paris ; ils offrent, à l'observation, plus de pittoresque et d'imprévu. N'ai-je pas déjà noté ailleurs qu'une corrélation mystérieuse, mais très réelle, s'établit entre les individus et leur milieu, entre un quartier et ses habitants? Comment nier l'analogie, non pas seulement extérieure et tangible, mais morale aussi, psychologique, oserai-je dire, qui lie entre eux, les vieilles demeures du Temple et du Marais, ces parisiennes de race, et les brunisseuses aux longs tabliers noirs, les doreurs et les ciseleurs, aux grandes

blouses, dont le métier s'apprend de père en fils, comme se transmet une charge dans une famille bourgeoise, les découpeurs et découpeuses, des mains de qui sort l'article de Paris en papier ou en carton, les tailleurs de verre pour instruments d'optique et de précision? Le vieil artisan et l'apprenti studieux qui tendent, de plus en plus, à devenir des personnages légendaires, existent encore dans les ateliers du Temple. Ce n'est pas une distraction négligeable, pour celui que la curiosité de l'œil et de l'esprit a conduit en ce quartier, de contempler leur va-et-vient, aux heures où il se répand dans la rue.

De midi à une heure, c'est un mouvement dispersé, un désordre convulsif. Du magasin au restaurant, au tramway ou au métropolitain, on court, tandis que d'autres en reviennent déjà à pas alourdis. Mais tout le monde ne déjeune pas à la maison où chez le traiteur. Beaucoup apportent le matin, dans un sac, dans un cabas, de la viande, une chopine et du pain, auxquelles s'adjoignent les traditionnelles pommes de terre frites achetées toutes chaudes aux marchands de la rue. Des marchands de pommes de terre frites, il y en a, d'un bout à l'autre de la rue du Temple, installés avec leurs fourneaux et leurs chaudrons, en des niches ouvertes au vent et à la pluie et si exiguës qu'à peine ils peuvent s'y asseoir. A midi, heure du grand coup de feu, la presse des clients assiège la marmite; chacun tient à la main son assiette vide que l'entrepreneur de friture va remplir

d'un seul geste de sa passoire; les premiers servis, garantissant à deux mains leur pitance qui fume sous un lambeau de papier, s'esquivent à toutes jambes en se frayant, à coups d'épaules, un passage. Des relents de graisse fondue vaguent, de porte en porte. Des fruitières, des crémières, abritées derrière de grossiers paravents, utilisent les plus larges corridors. Sous l'auvent des mercières et des « mastroquets », les journaux du matin, dépliés, les périodiques à images arrêtent, attroupent les travailleurs dont le repas est terminé et qui fument une cigarette, après le café pris au bar. Le passant hâtif, fourvoyé, pour son malheur, entre la rue Rambuteau et la rue Michel-le-Comte, rebondit du trottoir à la chaussée et de la chaussée au trottoir, suivant qu'il se heurte à un lecteur trop absorbé par la politique pour céder la place, ou que le fracas volumineux de l'omnibus du quai de Valmy le met en garde contre l'inconvénient, plus grave, d'être écrasé. Et par-dessus tout ce tintamarre à l'ébranlement duquel on s'étonne que ces vieux murs aient pu résister, par-dessus le grondement des roues, le grincement des freins, le battement des sabots, le meuglement des trompes, le glousSement des grelots, le ronflement des moteurs, s'envole tout à coup, parti d'une voie adjacente, l'aigre lamentation d'un violon.

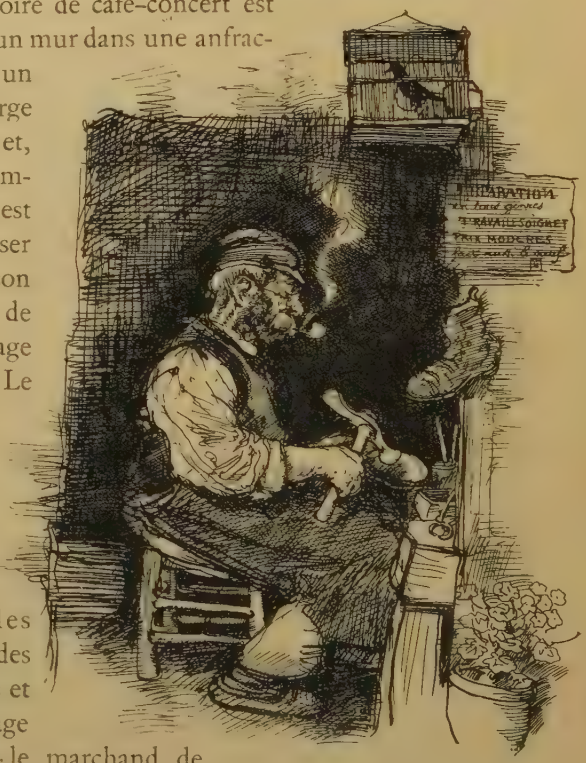
Oh! la chanson des rues!

Ils sont là une centaine, immobiles, les pieds collés au pavé gras, le cou tendu vers les paroles du soliste, ou le front

Rue Brisemiche

baissé sur le papier où les couplets sont imprimés et qu'ils ont acheté dix centimes. Dix centimes de poésie! Dix centimes d'idéal! L'air se déploie, navrant. Le chanteur roule des yeux vagues sous le rebord crasseux de son chapeau mou; sa bouche miaule et montre, en s'ouvrant, des dents gâtées; sa cravate, nouée « à l'artiste », pend sur un gilet de velours râpé, et son pied, scandant la musique, fait bailler en mesure sa bottine. Son compagnon, le coude haut, l'oreille gauche penchée, étreint d'une joue mal rasée l'instrument grinçant; à son petit doigt relevé brille un éclat de verre; il promène sur l'auditoire un regard méprisant et désabusé. Le mouvement de son bras ne s'arrête pas, et tandis que l'autre, entre chaque couplet, fait le tour du cercle, annonçant le titre de la valse lente et qu'« on la vend deux sous », il reprend la ritournelle, toujours la même, sans se lasser, résigné, semble-t-il à râcler ainsi jusqu'à la fin des temps. Quand la chanson est finie, le rassemblement se dissout avec lenteur. Il y en a qui restent pour l'écouter une seconde fois et pouvoir fredonner, tout à l'heure à l'atelier, l'air nouveau que les camarades voudront aussitôt apprendre. Dès qu'il a raffermi son organe et vendu quelques exemplaires, le chanteur recommence. Il recommencera ainsi jusqu'au soir, il recommencera demain, il recommencera tant qu'au cœur de l'ouvrière liseuse de feuilletons et du petit employé rêveur, fleurira l'illusion sentimentale, il recommencera éternellement...

Mais toutes les chansons populaires n'exaltent point les grands mouvements du cœur. Dans la rue des Gravilliers, tout un répertoire de café-concert est exposé contre un mur dans une anfractuosité duquel un «gnaf», concierge à ses heures et, entre temps, commissionnaire, est parvenu à caser son tabouret, son établi, ses pois de senteur et la cage de son merle. Le brûle-gueule à la bouche, le nez rouge et la casquette sur l'oreille, il cloue des semelles, fait les courses, donne des renseignements et surveille l'étalage de son voisin le marchand de chansons, quand celui-ci éprouve le besoin d'aller dire deux



mots au mastroquet du coin. Parmi les romances pendues à ce mur, j'ai relevé certains titres tels que *Roupie d'sansonnet, Ça s'rait rien chouette d'être député! Saint Pierre et le Poivrot,* qui semblent indiquer que le vieil esprit français n'a pas, en ce genre littéraire, abdiqué tous ses droits!

Le soir, à sept heures, la rue du Temple prend une autre physionomie et c'est alors qu'elle est vraiment belle.

Je me souviens d'un crépuscule de mars... Ah! les ciels de mars sur Paris!... Je me souviens d'un crépuscule de mars dans la rue du Temple. Il soufflait un vent rageur qui laminait à grandes poussées des nuages lilas, si bas qu'on les eût dit près de se déchiqueter aux arêtes des toits et aux pointes des cheminées. Entre leurs contours mobiles et diaphanes, l'immensité du firmament, peut-être bleue, peut-être grise, peut-être verte, peut-être rose, indescriptible en la douceur de cette nuance agonisante où se mêlent le jour et la nuit, la lumière et la brume, paraissait glisser en sens contraire, comme un gigantesque écran de soie. Sur toute cette clarté et toute cette ombre en mouvement, les maisons, foncées par une pluie récente, se découpaient avec une intensité d'eau-forte. Des lueurs s'allumaient aux étages, dans les trous rectangulaires des fenêtres, et sur la file des magasins, tous éclairés déjà, les passants passaient en ombres chinoises. C'était l'heure de la sortie des ateliers. Leur mouvement était vif et continu. Ils ne parlaient pas. La hâte qu'ils avaient de regagner le foyer familial se lisait sur leurs

visages animés, sur leurs lèvres closes. Ils allaient vers l'Hôtel-de-Ville et ils allaient vers la place de la République. Je les suivis dans cette direction. Le trottoir était difficile à tenir. On occupait tranquillement la chaussée. Et les rues perpendiculaires que nous coupions semblaient vides, noires, sans issue. Pourtant, dans la rue Portefoin, la boutique d'un marchand de vins, où deux abat-jour verdâtres répandaient une lumière d'aquarium, retenait quelques oisifs qui, à travers les brise-bise, contemplaient des joueurs de billard. Je me joignis à eux; ils se serrèrent pour me faire place, mais la médiocrité du sport me chassa bien vite et je me replongeai dans le courant de la rue du Temple. Presque aussitôt, les lumières de la rue Réaumur éclatèrent, les verdures du square du Temple, baignées d'électricité, apparurent... Au milieu de la cohue des piétons et des véhicules, suspendu, eût-on dit, par une perche au fil du trolley, un truc chargé de trois wagonnets pleins de terre brune, circulait avec de furieux coups de timbre et des sifflements...

Il y a, dans les leçons de l'histoire, une ironie supérieure et profonde. On la doit accepter gaîment et, surtout, ne s'en point offenser. Que l'hôtel du Temple, avant d'abriter Louis XVI et sa famille, ait hospitalisé Jean-Jacques Rousseau; qu'après avoir servi de prison d'État, il ait été tour à tour magasin à fourrages, caserne, ministère des Cultes, quartier-général des Alliés, couvent des Bénédictines du

Saint-Sauveur, état-major de la garde nationale, enfin, établissement de bains ; qu'après avoir été rasé jusqu'aux fondations, il ait été remplacé par un square, et que, dans ce square, où une statue devait fatalement être érigée, on ait cru bon de glorifier, de préférence à tout autre grand homme, le chansonnier Béranger, cette suite de transformations doit être considérée, non pas en son apparente incohérence, mais en ses causes profondes, en son origine première, qui est la versatilité foncière de l'humaine espèce. Il ne faut pas s'étonner davantage que le père du *Roi d'Yvetot* soit représenté ici dans l'attitude méditative d'un philosophe que préoccupe l'énigme universelle. Ce serait mal connaître les règles de l'art officiel et public que de les croire soumises à celles du bon sens et de la vérité.

Derrière la statue du chansonnier, une petite cascade dévide son ruban cristallin.

A gauche du square, des immeubles tout neufs accumulent leurs étages dont le minium, çà et là, ensanglante encore les balcons.

Ces constructions récentes, et même inachevées, ont réduit à fort peu de chose l'ancien marché du Temple. De ce marché, dont la réputation de *bon marché* n'était pas surfaite, il ne reste plus qu'un pavillon. Sur les degrés extérieurs, des marchandes accroupies vous adressent, avec des sourires, des offres tentatrices : « J'ai un beau pardessus, un beau frac, » du même ton que d'autres femmes, souvent

moins jolies, vous disent qu'« il y a du feu. » Des couronnes mortuaires, des matelas, des couvertures, des tapis, des chaussures, de la coutellerie, de la chapellerie, des lampes, des chandeliers, des outils pour tout usage, sont étalés à l'intérieur, sur le « carreau ». On enjambe une garniture de cheminée pour éviter de mettre le pied dans une potiche ; entre une colline de jupons et une colline de pantoufles, on suit un étroit sentier jalonné de vieilles décorations, de vieilles épaulettes, de vieux hausse-cols... La promiscuité de tant d'objets disparates, dont la plupart sont vulgaires, dont quelques-uns sont comiques ou glorieux, vous inspire une insurmontable tristesse, un écœurement vague, auquel on cède en s'enfuyant d'un pas rapide...

Vis-à-vis du marché des Enfants-Rouges, la rue de Bretagne est en voie d'élargissement. Cela permet de contempler, avec un certain recul, l'entrée de cette impasse qu'un écriteau cintré surmonte. Il est à remarquer qu'obéissant à je ne sais quel nécessité d'adaptation, l'ensemble des boutiques proches du marché des Enfants-Rouges est rouge : murs rouges, enseignes rouges, stores rouges. Le contraste est violent de toute cette peinture sanguinolente et de la falaise crayeuse, balafrée par la suie des cheminées, que les démolitions, en face, ont mise à nu.

La rue Vieille-du-Temple nous ramène au sud. Un amoureux du vieux Paris n'y saurait passer sans un petit frisson de joie.

Nous nous arrêterons d'abord devant l'hôtel de Rohan, dit aussi hôtel de Strasbourg, ancienne Imprimerie Nationale. Un Gutenberg de bronze occupe le centre de la cour d'honneur, qu'une laide véranda déshonore. Mais le rose des briques, sous un soleil matinal un peu voilé, est un délice. Ici vécurent, d'un bout à l'autre du XVIII^e^ siècle, les trois cardinaux de Rohan, dont le dernier, Louis-Edmond-René, fut compromis — vous vous en souvenez — dans l'affaire du Collier de la Reine.

L'angle de la rue des Francs-Bourgeois se signale par une charmante tourelle gothique aux fenêtres grillagées, sous laquelle s'est établi l'inévitable mar-

chand de vins. De l'autre côté de la rue, faisant pendant, s'étale l'inévitable panneau d'affichage.

Enfin, après le marché des Blancs-Manteaux, au 47 de la rue Vieille-du-Temple, est l'hôtel de Bizeuil, « construit en 1638, par P. Cottard, sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Rieux, qui était voisin de la poterne-barbette, où fut assassiné le duc d'Orléans ».

Nous voici revenus à la rue de Rivoli. Elle va changer de nom. Elle sera désormais la rue Saint-Antoine. Par elle nous pénétrerons en plein Marais.

Hôtel de la Vieuville

LE MARAIS

DERRIÈRE l'église Saint-Gervais et sur ses flancs, dominées par sa haute tour carrée qu'une horloge marque d'un cercle blanchâtre, d'antiques constructions s'entassent et semblent monter les unes sur les autres. C'est un coin de Paris lugubre. On l'aborde, de la Seine, par la rue des Barres. Du quai à l'église, la rue des Barres s'élève lentement, avec des contorsions. Cette brèche, ouverte comme

par éclatement, entre deux pignons qui penchent et dont l'un présente un renflement inquiétant, prêt, dirait-on, à s'affaisser, vermoulu, c'est la rue Grenier-sur-l'Eau. Si l'on s'engage dans cette rue, à peine digne du nom de ruelle, par celle du Pont-Louis-Philippe, on aperçoit les ogives grillées et les gargouilles de Saint-Gervais dans un véritable décor de tremblement de terre. L'effet est saisissant. Quant à l'autre partie de la rue Grenier-sur-l'Eau, celle qui rejoint la rue Geoffroy-Lasnier, elle est en train de disparaître, je veux dire qu'elle s'élargit : l'impression de cataclysme est la même. Mais les ruines sont à ciel ouvert; le soleil ruisselle sur les écorchures des murailles ; une piaillante marmaille se vautre parmi les gravats.

L'entrée postérieure de l'église Saint-Gervais est encadrée par deux piliers doriques, dont les pierres noircies imitent à merveille la peluche. Le temps a accompli là un véritable chef-d'œuvre de patine. Il l'a d'ailleurs répété, à profusion, sur tous les édifices de ce quartier, où le poids des siècles paraît plus lourd qu'en d'autres régions, non moins anciennes de la Ville, qu'au delà de la rue Saint-Antoine, par exemple, aux environs de la place des Vosges, où la présence d'un passé moribond n'exclut pas une visible allégresse des choses. De Saint-Gervais à la caserne des Célestins, dans cette portion de Paris que limite au nord la rue Saint-Antoine, au sud, le quai de l'Hôtel-de-Ville, nous retrouvons l'empreinte de cette obscure malédiction, dont

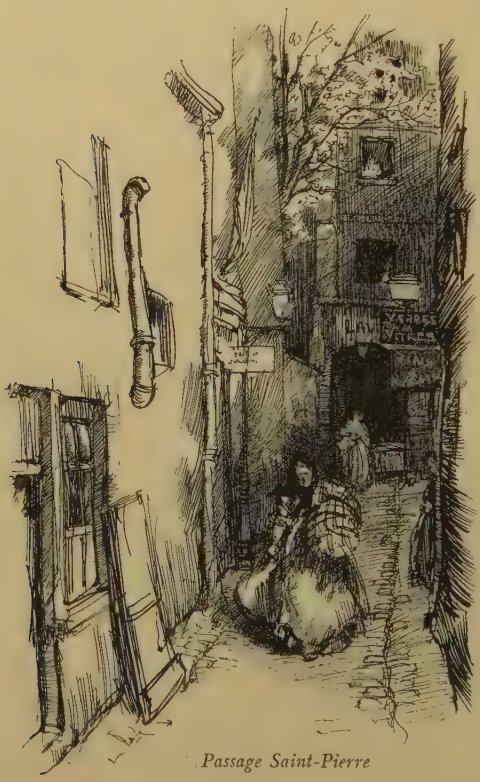
Rue Saint-Paul

nous avons déjà vu les traces sur la « butte aux gravois », autour de l'église Bonne-Nouvelle. C'est à croire que, pour certains quartiers, comme pour certaines villes, comme pour certaines familles, comme pour certains individus, l'obstination de la tristesse, du malheur et de la malchance n'est pas un vain mot.

La rue Geoffroy-Lasnier nous conduira à la rue François-Miron, où s'élève l'admirable hôtel de Beauvais. Dans l'encadrement énorme du porche, la cour circulaire apparaît avec ses colonnes et le jour un peu jaune qui les baigne, comme l'intérieur d'un temple délaissé. « Le magnifique balcon en fer, sur lequel Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre, Mazarin, Turenne, etc., assistèrent à l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse, le 26 août 1660, a disparu pour faire place à un petit balcon étriqué, de dimensions exiguës, qui, assure-t-on, n'a que le mérite de se trouver exactement à la même place que l'ancien. » (Pessard). Que d'autres balcons, que d'autres constructions modernes, n'ont, comme le balcon de l'hôtel de Beauvais, que le mérite de remplacer ce qui les a précédés !

La rue de Jouy, où s'élève encore l'hôtel d'Aumont, occupé par une pharmacie, s'est appelée, plus pittoresquement, rue de la Fausse-Poterne-Saint-Paul. Mais ce ne fut guère qu'un surnom. Le nom de l'abbé de Jouy lui était déjà attribué au XIII^e^ siècle. Richelieu, le ministre de

Louis XIII, est né, assure-t-on, rue de Jouy, à l'hôtel d'Aumont, bien que son acte de naissance, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Eustache, fixe le domicile de ses parents rue du Bouloy. Richelieu ne fut baptisé qu'à l'âge de huit mois. Depuis sa naissance, son père, Alexis du Plessis, et sa mère, Marguerite Guyot de Charmeaux, avaient eu le temps de déménager. On déménage, de nos jours, à Paris, plus vite que cela.



Passage Saint-Pierre

L'impasse Guépine mérite une mention. Elle est noire

comme un tuyau de cheminée. On y loge à la nuit et l'on y loue des voitures à bras. La location des voitures à bras est, n'en doutez pas, une des industries les plus florissantes du Marais. Comment donc croire aux progrès de l'automobile, alors qu'en plein cœur de Paris la traction humaine est encore la seule connue!

A la rue des Nonnains-d'Hyères aboutit la rue de Jouy. « Cette rue des Nonnains-d'Hyères, nous dit encore M. Gustave Pessard, est une des plus anciennes de Paris. Elle date de 1182 et doit son nom aux *nonnains* ou religieux de l'abbaye d'Yères, près de Villeneuve-Saint-Georges, qui y possédaient

Rue Villebardouin

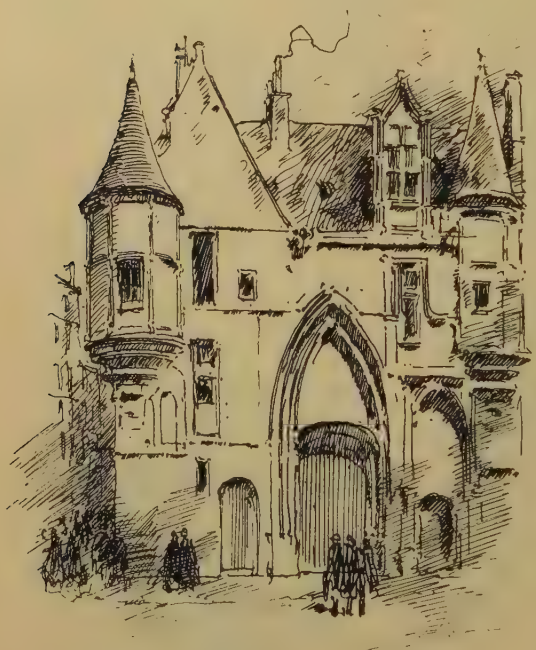
déjà au 10 de cette rue une maison appelée *Maison de la Pie*. En 1300, on écrivait : *rue à Nonnains d'Ière*, puis *à Nonaindières ;* la vérité est qu'il faudrait dire : *Nonnains d'Yères*, et non d'*Hyères*, puisque l'un est applicable à la petite rivière qui arrose Villeneuve-Saint-Georges, et non à l'autre, qui dépend du département des Bouches-du-Rhône. » Soit, mais alors pourquoi continuer à écrire *Hyères?* Qu'en pensent les partisans de la logique et les réformateurs de l'orthographe?

La perspective de la rue des Nonnains... d'hier se prolonge loin, très loin, vers l'île Saint-Louis et la Rive Gauche. Dans une fissure du quai d'Anjou, les pentes de la Montagne-Sainte-Geneviève se montrent, noyées par cette vapeur bleue dont se parent si joliment les paysages parisiens.

Que de brocanteurs et que de voitures à bras, encore, dans la rue du Figuier! Il semble que la misère redouble à mesure que nous avançons à travers ce quartier désolé. Et, aussi, quelle étrange population! « Drôles de gens que ces gens-là! » Leur air est sale et craintif. Ils rasent les murs, vêtus d'extraordinaires houppelandes, traînant d'extraordinaires savates, d'extraordinaires chapeaux plantés sur des chevelures extraordinairement en friche. Ils ne paraissent pas dangereux, mais ils sont inquiétants tout de même. Hâtons-nous, hâtons-nous d'autant plus que j'entrevois le profil d'une tourelle nous annonçant l'hôtel de Sens.

Rue de l'Hôtel-de-Ville

« Ce noble logis, encore admirable dans sa déchéance, reste un des plus remarquables spécimens de l'architecture du XV^e^ siècle : des évêques, des cardinaux, des altesses, dont Marguerite de Valois — la reine Margot — l'ont habité... Puis arrivent les mauvais jours : l'hôtel de Sens devient bureau des coches — on prétend même que c'est de sa cour pavée que sortit, sous le Directoire, le fameux « courrier de Lyon », immortalisé par Dennery, apitoyant des générations sur les malheurs immérités de l'infortuné Lesurques. En 1830, la Révolution envoya dans sa façade un boulet



Hôtel de Sens

qui y est demeuré incrusté, c'est l'ordinaire cadeau que font les révolutionnaires aux vieux monuments; tour à tour remise à voitures, roulage, etc., etc..., l'hôtel de Sens abritait dernièrement une confiturerie, et sa noble effigie — déchéance suprême — servait à recouvrir des pots de mirabelles et de gelées de groseille. » (G. Cain).

Est-ce aussi pour narguer cette « noble effigie » qu'on a élevé, juste en face, un affreux marché, tout verre et fer, et une école communale, toute briques et tuiles?

Rue de l'Ave-Maria! Pourquoi ce nom? Demandez-le à Louis XI. C'est lui qui l'imposa aux religieuses du Tierce-Ordre-Pénitence-et-Observance-de-Saint-François, dont le couvent, qui avait d'abord été un béguinage, se transforma, dans la suite, en caserne. Cette caserne fut démolie et son emplacement consacré au susdit marché, lequel va disparaître à son tour.

Dans la rue des Jardins-Saint-Paul, la laideur de la brocante devient effroyable. Il est difficile d'admettre qu'elle puisse aller plus loin. Le long du trottoir, sur le rebord des fenêtres, le seuil des boutiques — sont-ce bien des boutiques? — accrochés au loquet des portes, se balançant aux espagnolettes, pendus aux anfractuosités des murailles, aux gouttières, aux persiennes, les pantalons, les casseroles, les chapeaux, les pendules, les chaussures, les chandeliers, les marmites, les cornets à pistons, les fauteuils, les chaudrons, tout ce qui sert à manger, tout ce qui sert à boire, tout ce

qui sert à se vêtir, tout ce qui sert à dormir, tout ce qui sert à faire du bruit, tout ce qui occupe la vie des hommes, tout ce qu'ils emploient pour leurs besoins et leurs distractions, le soulagement de leurs souffrances et l'excitation de leurs joies, tout ce dont peuvent manquer les plus misérables et les plus fortunés, des chemises et des croix de la Légion d'honneur, sont exhibés, poudreux, souillés, défoncés, brisés, rongés, moisis, en proie à une sorte de décomposition funèbre d'où montent des odeurs. Des vendeurs à nez crochus manipulent cette indescriptible marchandise. Des caractères hébraïques, des étoiles, des triangles, sont peints sur les carreaux. La devanture d'une de ces friperies dit : *Vins et liqueurs de Sion*. De Sion, je vois bien des traces, mais de vins et de liqueurs, non pas.

Rue Charlemagne, rue Saint-Paul. Le décor se modifie un peu, s'éclaire, se nettoie. Mais, pour atteindre enfin la rue Saint-Antoine, aventurons-nous sous cette voûte de tunnel qui est l'entrée du passage Saint-Pierre. Des échoppes de marchands de bonbons. Des gamins qui se battent. Le drapeau d'une école communale. Une seconde voûte. Le drapeau d'un lavoir. Et, avant la troisième voûte, un troisième drapeau : celui d'une section d'anciens combattants de 1870-71.

Juste en face l'orifice du passage Saint-Pierre, l'imposante façade de l'hôtel Sully, joyau de la rue Saint-Antoine,

Passage Charlemagne

se présente à nos yeux ravis. Ce palais fut construit par Baptiste Ducerceau et donné par Henri IV à son ministre Sully. La cour d'honneur est un chef-d'œuvre d'harmonie riche et fière. Des bas-reliefs, où l'art de la Renaissance a exprimé toute sa joie de vivre, symbolisent les quatre saisons de l'année. A noter une « Source » dont le geste de tenir sur son épaule une urne qui s'épanche, l'inflexion du col, du buste et du genou rappellent exactement le célèbre tableau d'Ingres.

Nous sommes en plein Paris parisien. Depuis le XVI^e^ siècle, la rue Saint-Antoine s'est trouvée mêlée à toute l'existence, gaie ou tragique, de la capitale. Sous Henri III, Henri IV, Louis XIV, les fêtes du carnaval s'y déroulaient dans une étourdissante frénésie. En 1830, en 1848, la Révolution remporta rue Saint-Antoine ses victoires les plus meurtrières. C'est rue Saint-Antoine que fut tué Monseigneur Affre. En 1870, à la salle Rivoli, actuellement salle New-York, Louise Michel fit des conférences incendiaires.

D'ailleurs, avec ses vieilles maisons peintes de couleurs vives, ses rôtisseries, ses boulangeries, ses énormes étalages de chaussures et de vêtements confectionnés, les petites voitures de ses marchandes de fruits et de légumes, sa foule populaire et pressée de ménagères et d'artisans, la rue Saint-Antoine a, dans son ensemble, je ne sais quoi de frondeur, de débraillé, de bon enfant, qui est bien ce qui a le moins varié, au cours des siècles, dans le caractère parisien. La

colonne de Juillet qui s'élance, d'un jet brusque, à son extrémité, évoque les conquêtes politiques de ce brave peuple de Paris, à qui l'on en fait si facilement accroire, mais qui ne le pardonne pas, dès qu'il s'en est aperçu.

REMARQUABLE échantillon du style jésuite, construite, d'ailleurs, sur les plans d'un architecte jésuite, ci-devant chapelle d'une maison professe de Jésuites, l'église Saint-Paul-Saint-Louis donne à la rue Saint-Antoine l'estampille de sa plus belle époque. La rue de Sévigné, qui s'amorce devant son portail, nous introduit dans une autre région du Marais, commerçante, celle-là, et rappelant, en plus apaisé pourtant, l'active physionomie du Temple. Les bijoutiers, les marchands de papiers et de produits chimiques sont, là aussi, en majorité.

La rue de Sévigné, primitivement rue Culture-Sainte-Catherine et rue du Val-des-Escoliers, fut habitée pendant une vingtaine d'années — les dernières de sa vie — par Marie de Rabutin-Chantal, qui occupait l'illustre hôtel Carnavalet. « Avant cet hôtel, elle en avait changé dix fois, comme l'attestent ses lettres, et aucun n'avait pu lui plaire. Elle avait habité toutes les rues du Marais : ici, c'était le salon; là, le jardin; plus loin, le voisinage qui ne convenait pas. Son rêve, c'était un hôtel de belle apparence, assez vieux pour être noble, assez moderne pour être élégant et commode, assez grand pour que sa famille y tînt à l'aise,

assez circonscrit pour que son état de maison n'y parût pas trop mesquin, assez animé pour que la cour de Louis XIV pût y entrer dans ses carrosses et s'y mouvoir avec fracas, assez paisible pour que, dans un sanctuaire intime, donnant sur le jardin, la maîtresse se recueillît et laissât tomber de sa plume les lettres les plus élégantes, les plus spirituelles qui soient au monde. Ce rêve, l'hôtel de Carnavalet le réalisa. » (VERDOT). Qu'était Carnavalet ? C'était le nom francisé de François de Kernevenoy, premier écuyer de Henri II, gouverneur du duc d'Anjou. « Après avoir suivi pendant dix ans le futur Henri III, rempli la charge de gouverneur d'Anjou, de Bourbonnais et de Forez, Carnavalet fut gratifié par Charles IX d'un logement au Louvre, sa vie durant. C'est bien lui qui donna la main à la maréchale de Cossé, dame d'honneur d'Élisabeth d'Autriche, lors de l'entrée à Paris de cette reine, femme de Charles IX ; mais il mourut peu de temps après, et sa veuve, Françoise de la Baume, resta maîtresse de l'hôtel de Ligneries qu'elle ajouta, de son vivant, aux fiefs et propriétés de son fils, le baron Charles de Carnavalet. Un siècle de résidence valut à cette famille l'honneur de laisser à jamais son nom à la maison, qui ne lui doit pourtant pas toute sa gloire.

Rue des Barres

Les Carnavalet, il est vrai, ont commandé à Androuet du Cerceau la *Force* et la *Vigilance*, deux figures qui, à l'extérieur, décorent les trumeaux du premier étage, touchant aux pavillons, et les quatre *Éléments* qui figurent, à l'intérieur, sur la façade de l'aile gauche. Mais les *Quatre Saisons*, la *Renommée* et les ornements de la grande porte sont de Jean Goujon, valent mieux et datent de plus loin. François Mansard, appelé par d'Agaurry, riche magistrat du Dauphiné, cessionnaire des Carnavalet, ajouta une aile droite manquant à l'édifice, fit remplacer par une rampe en fer le

bois sculpté qui bordait l'escalier d'honneur et augmenter aussi de plusieurs figures et reliefs allégoriques, d'un mérite moins incontestable, le sculptural trésor de ses devanciers. L'ornementation extérieure dut des avantages plus réels à l'architecte de Louis XIV, et le jardin, un beau bassin de pierre dont le jet d'eau était alimenté par la fontaine de Birague. » (Lefeuve). A Mme de Sévigné, succédèrent, sous les toits de l'hôtel Carnavalet, le fermier-général Brunet de Rancy, puis M. de la Briffe, intendant de Caen; puis M. Belanger, secrétaire d'État; puis M. Dupré de Saint-Maur, son gendre; puis la famille de Pommereuil; puis... la Révolution, qui y plaça les

Rue Grenier-sur-l'Eau

bureaux de la direction de Librairie à laquelle Napoléon substitua l'École des Ponts et Chaussées. Ce n'était pas fini. Après avoir déposé sur les reliefs et les statues plusieurs couches de belle peinture au badigeon, les Ponts et Chaussées déménagèrent. Un internat de garçons les remplaça. Enfin le baron Haussmann eut ce geste heureux de racheter l'hôtel Carnavalet pour y abriter les collections historiques de la Ville de Paris, sur lesquelles veille aujourd'hui, avec tout le soin clairvoyant que l'on sait, M. Georges Cain. L'hôtel Carnavalet devint ainsi le Musée Carnavalet.

La Ville de Paris a choisi également, pour y mettre sa Bibliothèque historique, le n° 29 de la rue de Sévigné, ancien hôtel Le Peletier de Soucy. Un Peletier de Soucy, directeur général des fortifications, savait par cœur Tacite, exemple que nos membres actuels du comité du Génie ont peut-être tort de ne pas suivre. Mais les temps sont bien changés!

Dans cet hôtel Le Peletier demeura Marion Delorme, au beau moment de sa liaison avec Cinq-Mars. Elle s'en fut de là à la place Royale. Nous ferons comme elle.

Aux oreilles d'un amoureux du vieux Paris, le nom de la place des Vosges rend un son d'une particulière douceur. Qui de nous n'a fait le rêve d'habiter l'une de ces maisons vénérables dont le quadrilatère majestueux, gris par ses pierres, rose par ses briques, bleu par le reflet du ciel sur

ses hauts toits d'ardoise, fait songer, tant est grand le miracle de sa conservation, à une reconstitution architecturale, réalisée par un adorateur du passé, richissime et un peu fou! Eh oui, nous nous étonnons, nous sommes stupéfaits que cette merveille, au bout de trois cents ans de démolitions et de reconstructions, soit restée intacte. Nous en croyons difficilement nos yeux, et notre joie et notre surprise augmentent, lorsqu'on nous dit que deux places seulement, en France, ont conservé leur aspect historique et toutes leurs habitations primitives : la place de Charleville et la place des Vosges.

Celle-ci fut ouverte sur l'emplacement du palais des Tournelles où trois rois moururent : Charles VI, Louis XII et Henri II. Richelieu, Marion Delorme, Corneille, M^me^ de Sévigné, Molière, y ont habité, et Victor Hugo, et Rachel, et bien d'autres. Sous le nom de place Royale qui, vraiment, lui allait mieux, elle fut, dans le Paris d'autrefois, ce que les Champs-Élysées sont dans le Paris d'aujourd'hui. Elle était le rendez-vous de la société élégante, du Tout-Paris de Louis XIII et de Louis XIV. A cette époque, la grille de fer qui entoure le square n'était qu'une simple barrière de bois. Entre cette barrière et les colonnes basses et trapues qui soutiennent les bâtiments, roulaient, sur le gros pavé, les carrosses bruyants de Ninon de Lenclos, du prince de Condé, de M^me^ de Longueville, de Thou, de Cinq-Mars. Et le soir, malgré les ordonnances formelles du cardinal-ministre, les

gentilshommes, habitués de l'hôtel de Royaumont, dans la rue du Séjour-le-Roi, maintenant rue du Jour, près les Halles, se rencontraient, comme par ha-

Place Baudoyer

sard, en un coin désert, et tombaient les uns sur les autres, flam-

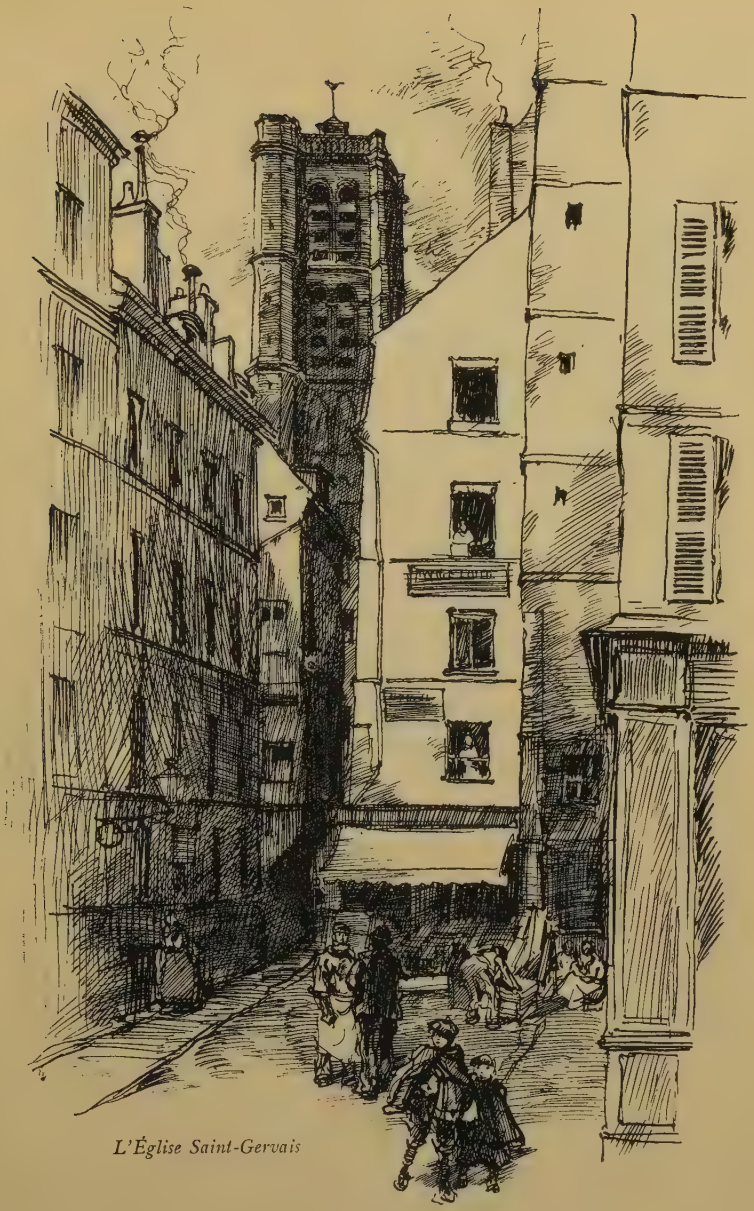
berges au vent. C'est place Royale qu'eut lieu, le 27 novembre 1659, le fameux duel double où Montmorency-Bouteville et Deschapelles se battirent contre Beuvron et Bussy d'Amboise. Bussy, percé de part en part, tomba raide mort. Les autres prirent aussitôt du large, mais la police de Richelieu les arrêta peu après et ils furent exécutés en place de Grève.

Au centre de la place des Vosges est érigée une statue de Louis XIII, remarquable par l'énorme chambrière qui supporte le ventre du cheval.

Il y aurait un rapprochement à faire entre cette place et le Palais-Royal. L'une et l'autre, à des époques différentes, ont eu leur heure d'extrême vogue, ont été, en quelque sorte, l'axe de la capitale. L'une et l'autre ont gardé de ce passé glorieux une impressionnante mélancolie. La place des Vosges a bien ce « quelque chose de royalement impassible », cette « sorte de grandeur militaire et triste » que Flaubert découvrait au palais de Fontainebleau. Flaubert disait aussi : « Les résidences royales ont en elles une mélancolie particulière qui tient sans doute à leurs dimensions trop considérables pour le nombre de leurs hôtes, au silence qu'on est surpris d'y trouver après tant de fanfares, à leur luxe immobile prouvant par sa vieillesse la fugacité des dynasties, l'éternelle misère de tout; — et cette exhalaison des siècles, engourdissante et funèbre comme un parfum de momie... » Comme on la retrouve, place des Vosges, cette exhalaison des siècles!

A présent, des commerçants se sont installés dans des boutiques, sous les arcades; les enfants de l'école municipale prennent leurs ébats dans le square et leurs cris, répercutés par l'écho des façades grises et roses, s'élèvent vers le grand ciel bleu, découpé en carré. Un jour par semaine, la musique militaire vient y souffler dans ses cuivres et secouer en cadence la torpeur des choses. Il semble alors que l'âme du passé se réveille et vibre aux accents des marches guerrières et des valses sentimentales. Mais les auditeurs de ces concerts, petits bourgeois et bonnes femmes du quartier, n'ont en eux rien qui s'harmonise avec cette évocation fringante de ce qui n'est plus. Pour goûter la place des Vosges, c'est à la brume qu'il est préférable d'y venir, quand les lumières, hésitantes dirait-on, s'allument aux fenêtres et qu'un reflet vermeil du couchant dore encore les cheminées. Tout s'estompe alors dans une imprécision délicieuse; rien d'actuel ne rompt le charme. On est très loin. La rumeur elle-même de la Ville ne gêne pas. Elle est comme un bruit sorti lui aussi du fond de l'Histoire et qui, dans un instant, va se taire pour jamais...

Comme il est difficile, justes dieux! d'y voir clair dans la généalogie des rues! Comment s'appelait, avant de porter le nom du plus fameux de ses habitants, la rue de Turenne? Vous qui le savez, dites-le-moi! J'ai cherché, j'ai si bien cherché, qu'entre une dizaine d'appellations diffé-



L'Église Saint-Gervais

rentes, je ne sais plus laquelle choisir sans me tromper : rue du Val-Sainte-Catherine, rue de l'Égout, rue du Nouvel-Égout, rue de l'Égout-Couvert, rue Saint-Louis, Grand' Rue Saint-Louis, rue Neuve-Saint-Louis, rue Boucherat, rue Saint-Louis-au-Marais, rue des Nouveaux-Égouts... Je m'y perds. Remercions le progrès d'avoir simplifié tout cela et plaignons les facteurs et les cochers de fiacre d'autrefois, victimes d'un pareil casse-tête !

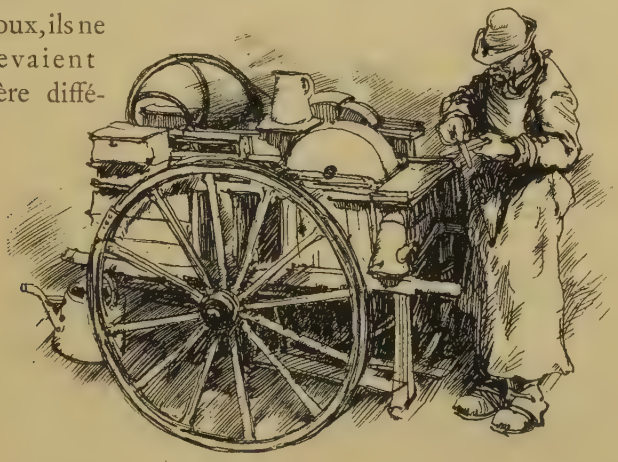
L'hôtel que La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, légua à La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, s'élevait là où s'élève, depuis 1835, l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. Vauban et La Bruyère y vécurent. Jeanne d'Albret, M^lle^ de la Vallière, Scarron, M. de Launay, dernier gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789, habitèrent dans la rue de Turenne, où s'est concentré, de nos jours, le commerce en gros des formes et fournitures pour modes. Elle est la voie centrale du Marais. Parallèle aux boulevards des Filles-du-Calvaire et Beaumarchais, elle rejoint, par l'extrémité de la rue Charlot, le boulevard du Temple et la place de la République. Elle est le trait d'union entre le secteur nord-est de la Capitale et sa moitié méridionale.

En obliquant à droite, dans la rue des Filles-du-Calvaire, on va de la rue de Turenne au boulevard des Filles du même nom. Ces Filles du Calvaire avaient traversé la Seine et venaient de la rue de Vaugirard. Le Père Joseph, conseil-

ler intime du cardinal de Richelieu, les voulait voir sur la rive droite, en un couvent spacieux qui devait être leur maison-mère. La duchesse d'Aiguillon, le premier ministre, le roi lui-même étant favorables au projet, les religieuses n'eurent pas de peine à trouver les 37.000 livres qu'il leur fallait pour acheter trois arpents de bâtiments et de jardins, « le tout tenant, d'une part, aux remparts, entre les portes du Temple et Sainct-Antoine, une haie de sureaux entre deux; d'austre part, aux esgouts et aux jardin et marais du président d'Orsay, détencteur, à cause de sa femme, Élizabeth Malloz, d'un bout au chemin qui conduict de la vieille rue du Temple aux remparts et, d'austre bout, à Jehan Bertrand. » La principale façade du monastère allait de la rue du Pont-aux-Choux à celle des Filles-du-Calvaire. Le prix de la pension, chez ces bonnes sœurs, « était de 600 livres, plus 400, si la pensionnaire amenait sa femme de chambre, et les appartements, qui s'y donnaient en location, variaient de 100 à 600 ». C'était à peu près pour rien!

Mais j'ai cité la rue du Pont-aux-Choux. D'où viennent ces choux et d'où ce pont? Le pont traversait

un égout, l'égout de la rue Saint-Louis-au-Marais. Car, à cette bienheureuse époque, les égouts étaient à ciel ouvert. Quant aux choux, ils ne devaient guère diffé-



rer de ceux que nous mangeons aujourd'hui, mais nous cultivons les nôtres à Gentilly, à Vanves et même au delà, tandis que les sujets du bon roi Henri récoltaient les leurs le long du trajet actuel de l'omnibus Ménilmontant-Gare-Montparnasse.

La rue de Commines et la rue Froissart forment l'X au milieu de ce trapèze irrégulier que remplissait le couvent des Filles-du-Calvaire et que cernent la rue de Turenne, la rue du Pont-aux-Choux, la rue et le boulevard des Filles-

du-Calvaire. Relativement à leurs voisines, elles sont récentes, puisque percées seulement sous le premier Empire, après la démolition complète du couvent, dans la chapelle duquel le citoyen Guyard, neveu de Fourcroy, avait monté un théâtre intitulé sans prétention le *Boudoir des Muses*. Et voyez comme quoi l'Histoire est un éternel recommencement! Nous avons tous pu constater, il n'y a pas longtemps, la présence d'une peuplade de Touaregs dans le jardin d'un ancien couvent du boulevard de Clichy, couvent dont la chapelle est transformée, depuis plusieurs années, en *cinéma*.

Nous voici sur la frontière du Marais. Devant nous est le Cirque d'hiver, mué, comme une vulgaire chapelle congréganiste, en *cinéma*. A notre gauche, le boulevard du Temple; à notre droite, après celui des Filles-du-Calvaire, celui de Beaumarchais. Nous sommes sortis du Paris de l'Ancien Régime; nous passons au Paris de la Révolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration.

En ce temps-là, déjà, les auteurs dramatiques n'étaient pas dans la misère. Appréciez, je vous prie, cette description de la demeure de Beaumarchais : « L'illustre auteur du *Mariage de Figaro* y eut (sur le boulevard qui porta son nom après s'être appelé Saint-Antoine jusqu'en 1831) une propriété d'un luxe seigneurial, qui ne mesurait pourtant pas plus de 4,000 mètres de superficie, entre la rue d'Aval,

la rue Amelot et la place Saint-Antoine (place de la Bastille) et dont l'avenue principale, donnant sur le Boulevard, portait cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la Liberté.

« Une large voûte souterraine menait de ce distique au centre du jardin dont il était le préambule, et la présidence de la cour appartenait à une statue de gladiateur. D'autres statues encore, notamment celle de Voltaire, faisaient partie de la décoration, ainsi que plusieurs vues de Ferney, et, comme tous les arts devaient être honorés chez le seul prince que la Révolution n'empêchait pas de s'offrir un château, il y avait une belle salle de concert. On admirait aussi des grottes, des rocailles, des bosquets, un labyrinthe et un haha, c'est-à-dire une ouverture pratiquée dans le mur, sous la protection d'un fossé, et qui surprenait la vue au détour d'une allée, en élargissant l'horizon. D'autres légendes, à l'intérieur, indiquaient la destination de plusieurs pièces. »

De Voltaire, alors âgé de onze ans, Ninon de Lenclos reçut la visite, boulevard Beaumarchais. Boulevard Beaumarchais, habita Théroigne de Méricourt.

A présent, ce coin de Paris, aux larges trottoirs bitumés, au bord desquels se pressent des boutiques vieillottes, semble trop aéré, trop élargi, en proportion de la population qui s'y meut. Ici, comme place des Vosges, comme au Palais-Royal, un passé brillant, que rien n'a remplacé, fait planer une tristesse imprécise, décevante. Et puis, les Faubourgs, tout proches, plaquent sur ce paysage d'une ampleur, en somme, harmonieuse, une note discordante et qui vibre un peu trop fort dans cet air de musique ancienne que jouent les rues du Pas-de-la-Mule, des Tournelles, des Arquebusiers...

PEUT-ÊTRE est-ce ici le lieu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur notre vieux Paris. Qu'en restera-t-il dans vingt ans ? Une rage de démolition, depuis quelques années, s'est abattue sur lui et le fléau a déjà commis des dégâts irréparables. D'anciens hôtels, reliques admirables des siècles, ont été rasés. Que d'autres sont menacés encore ! Et que faire ?

Hygiène, salubrité, aération, lumière, commodité, progrès, avenir. Quels mots opposer à ces mots ? De quelles exigences idéales se réclamer pour faire pièce à ces besoins économiques, édilitaires, démocratiques ?

Un heureux état d'esprit s'est pourtant formé, grâce à quelques occasions récentes où la presse a su tenir le langage qu'il fallait. Des sociétés se sont constituées dans le but de veiller à la conservation et à l'entretien de nos souvenirs. Des résultats ont été obtenus. Les pouvoirs publics ont, généralement, montré de la bonne volonté. Et, vraiment, notre époque ne méritera pas de recevoir, de la postérité, ce reproche d'incompréhension artistique que nous adressons si volontiers et avec si juste raison à nos pères plus bourgeois, plus « bonnets de coton », plus « épiciers », incontestablement que leurs fils. Mais, admise

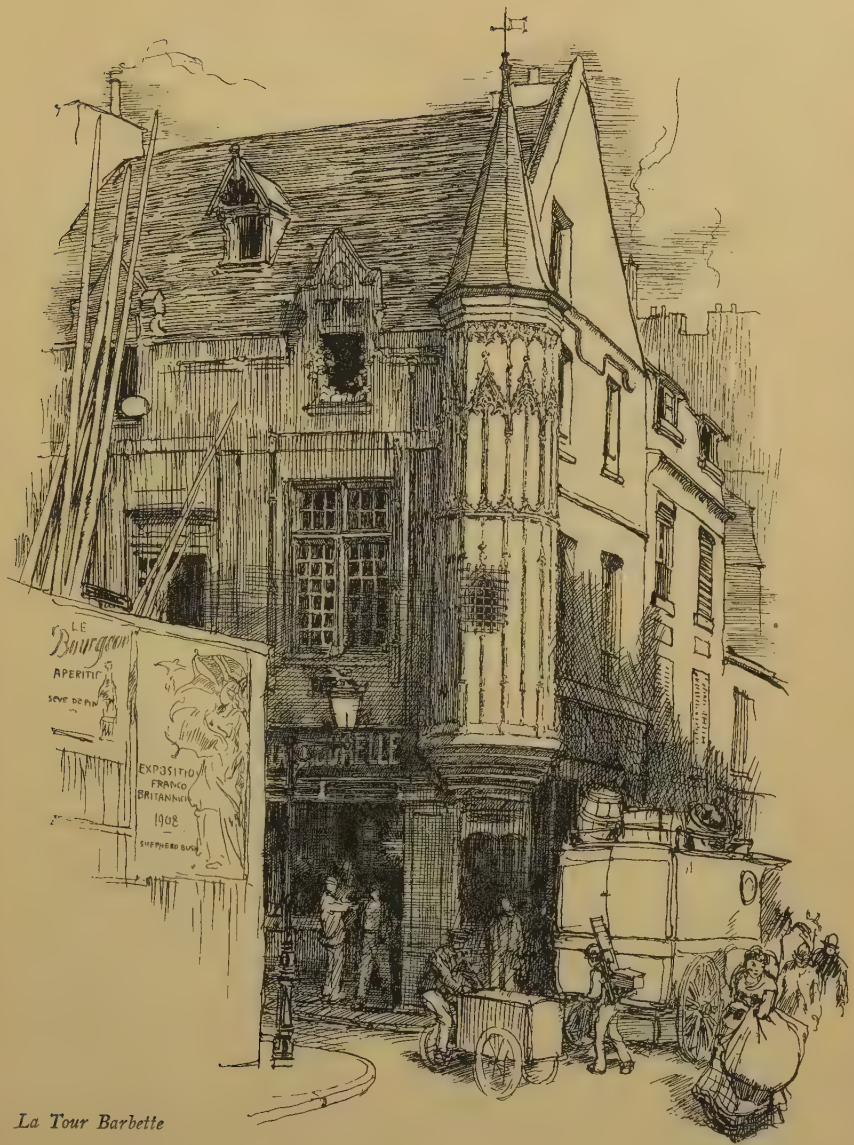
Église des Blancs-Manteaux

même l'hypothèse invraisemblable et d'ores et déjà controuvée, que notre génération n'ait manqué à aucun de ses devoirs de piété esthétique et historique, qu'adviendra-t-il, après nous, du fruit de nos efforts ? Le cran d'arrêt auquel nous aurons réussi de mettre l'inéluctable modification du décor urbain ne doit-il pas, un jour ou l'autre, céder sous une poussée d'autant plus violente qu'elle aura été plus longtemps contenue ? N'est-ce pas, en un mot, reculer pour mieux sauter ?

Un général chinois, Tcheng-Ki-Tong, a dit : « Après plusieurs années d'absence, revenez dans n'importe quelle ville du monde, vous la retrouverez telle que vous l'avez laissée, quel que soit, d'ailleurs, le nombre de ses maisons neuves. Paris seul échappe à cette loi de l'impassibilité. C'est la cité idéale du Transformisme. Darwin aurait dû naître Parisien. » Cette remarque renferme une vérité plus profonde qu'il n'y paraît tout d'abord. Elle est mieux qu'une boutade, une impression superficielle de voyageur ; elle va droit au tempérament même du Français, mais elle n'en est pas, pour nous, plus rassurante, au contraire. Elle contient une menace redoutable pour l'objet de nos affections, pour Paris vieux que Paris neuf entame un peu tous les jours. Faut-il donc désespérer, nous voiler la face, nous croiser les bras, dans l'attente du dernier jour de Paris ?

Non pas.

On peut discuter, du point de vue philosophique, sur les



La Tour Barbette

méthodes de transformations suivies par la Nature et par la Société. Procèdent-elles par évolution ou par révolution ? L'accord des sociologues et des savants ne s'est encore fait sur aucune de ces deux opinions. Mais dans le cadre étroit d'une cité, bien au-dessous des sphères de l'absolu, en pleines contingences de la réalité concrète, de l'homme réagissant sur la matière, la disciplinant, et de la matière réagissant sur l'homme, l'imprégnant à son tour de cette âme qu'il lui a insensiblement communiquée, il est permis d'être affirmatif, il est permis d'être optimiste sans crainte d'erreur trop grossière, et de se consoler en pensant que l'évolution d'une ville comme Paris ne saurait se précipiter sur une durée d'un ou deux lustres, que ses deux termes opposés et mobiles, son point de départ, de moins en moins reculé dans le passé, et son point d'aboutissement, de plus en plus éloigné dans l'avenir, enclosent un nombre à peu près constant de siècles, et qu'à moins d'imprévisibles cataclysmes, nous aurons toujours sous les yeux pour l'exercice et la satisfaction de notre sensibilité, de notre curiosité, de notre intelligence, de notre imagination, une variété suffisante d'éléments, de témoignages architecturaux.

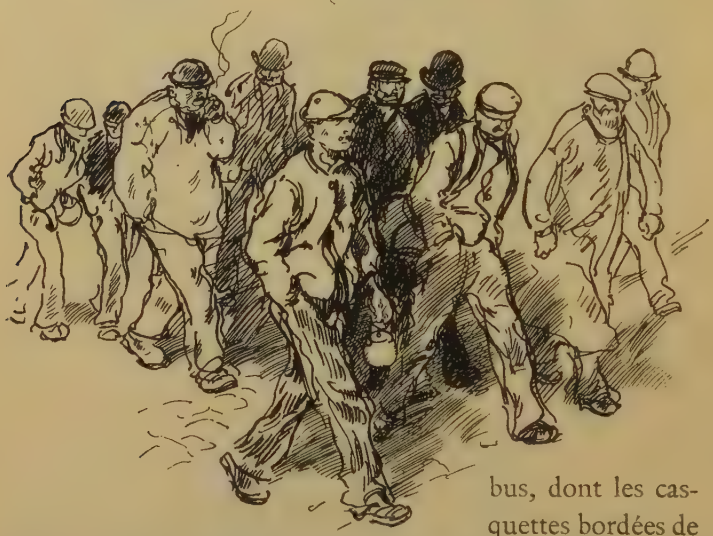
Ce qui ne revient pas à adopter l'attitude que trop de pessimisme conseille, à laisser faire sans rien dire. La coopération de tous est nécessaire à une évolution harmonieuse de la Ville. C'est de la lutte et du conflit permanent de forces contraires que naissent, jaillissent, rayonnent l'ordre

et la beauté. Que chacun remplisse son rôle avec conscience, sans en sortir; que les artisans du progrès exercent leur mission d'inévitable et brutale et parfois raisonnable destruction, que les amoureux du Passé, les écrivains, les artistes, les historiens leur opposent la force inerte ou active, sentimentale ou utilitaire ou poétiquement déraisonnable, de leurs revendications conservatrices, et Paris ne cessera jamais d'être ce qu'il a toujours été, ce qu'il est: la Ville des Villes, la Ville modèle, la Ville essentielle, la Ville intégrale...

LES FAUBOURGS

Cinq degrés de froid, à l'heure des premiers omnibus, place de la Bastille. Un vigoureux vent d'est balaie le boulevard Bourdon. A aucune époque de l'année ce boulevard n'est un lieu de promenade bien réjouissant, mais, par un matin d'hiver, il est affreux à voir. Le jour se lève, un jour sans aurore, d'une clarté blême et répandue, à

peine réfléchie par le canal Saint-Martin qui, sans une ride, pareil à une immense plaque de zinc, s'immobilise le long des docks noirâtres de la Compagnie générale de Navigation. Contre la grille du Métropolitain, un brasero, monté sur deux roues, flamboie, et des hommes du dépôt des omni-



bus, dont les casquettes bordées de cuivre jettent des lueurs fauves, approchent du feu leurs doigts gourds, salis par la crasse des harnais. Sur la rive opposée du canal, une cheminée d'usine, jaillie de terre entre deux immeubles de rapport, fume malproprement. Plus loin, une passerelle de fer traverse l'eau.

La plus abominable gare de Paris, c'est la gare du chemin de fer de Vincennes avec ses arceaux de pierre encastrés dans la brique et où des marchands de vins se logent.

La foule des travailleurs, débarquée des trains de banlieue, se disperse déjà dans la direction du boulevard Beaumarchais, du boulevard Richard-Lenoir, de la rue de la Roquette, du faubourg Saint-Antoine dont les premières maisons, petites et bariolées de teintes neutres, restent, sur la place de la Bastille, le seul vestige du passé. Entre la rue de la Roquette et le boulevard Richard-Lenoir, la voûte de la cour Damoye s'ouvre au flanc d'une haute construction à sept étages. Dans ce repaire obscur se tapit le commerce des brancards, des roues, des ressorts d'occasion, avec celui des comptoirs d'étain à l'usage des limonadiers. On est en train d'enlever les volets des magasins, et des hommes, aux casquettes enfoncées sur les oreilles, un cache-nez autour du cou, les mains rouges de froid, sortent, un à un, de leurs réduits les comptoirs dont le métal jette des reflets morts. Ils les alignent, sur deux files, le long des ruisseaux de la cour. Un jour pâle tombe là-dessus. Le vent siffle. Et, soudain, un individu jailli d'une porte nous prend le bras, l'air à la fois insolent et obséquieux; il nous fait des offres; il a des occasions superbes; quel prix désirons-nous mettre ? Il est persuadé que nous sommes venus lui acheter un comptoir d'estaminet. Notre fuite précipitée le déconcerte.

Contemplée du boulevard Richard-Lenoir, la colonne de

Juillet trace, sur l'immensité blafarde que déploie derrière elle le canal Saint-Martin, un trait épais et noir. Une réverbération vague dore les membres du Génie.

Même décor. L'après-midi du dimanche des Rameaux. C'est la Foire aux Jambons.

Un vrai temps de Pâques. Un ciel bleu. Une atmosphère renouvelée. La foule populaire des jours de fête, en vêtements neufs, les femmes en taille, fières de leurs chemisettes claires, les hommes en veston, un œillet à la boutonnière, la canne à la main, bien coiffés, bien rasés, la moustache en bataille, l'allure dégagée. On marche bras dessus, bras dessous, sur le mauvais pavé de la place de la Bastille, au milieu des rails de tramways. On s'assied aux terrasses des cafés, les jambes écartées, la physionomie heureuse. On renverse la tête, on observe dans le ciel de petits nuages qui annoncent la pluie pour demain. On boit les premières orangeades, les premières menthes à l'eau, les premiers sirops de groseille de l'année.

Les houppettes des lilas oscillent sur les voiturettes des fleuristes.

Les gens de la rive gauche arrivent par le boulevard Henri-IV. Leur femme pendue à la manche, les gardes républicains s'avancent; leurs bicornes pointent; leurs aiguillettes bougent sur leur poitrine; des ceinturons très blancs sanglent leurs torses vigoureux; leurs éperons ont un cliquetis

Place de la Bastille

étouffé. Du haut des impériales de Bastille-Porte-Rapp et de Vincennes-Louvre, les pères et les mères de famille se passent de main en main les enfants

que la peur et la joie ahurissent. Les jeunes filles descendent en serrant leurs jupes. Des grisettes montrent leurs bas à jours et leurs jupons de satin broché qui moussent et froufroutent. Des vieux, appuyés sur des cannes, sourient et paraissent les plus contents.

Sur le boulevard Richard-Lenoir, qu'occupe la Foire aux Jambons, un nuage semble s'être abattu. C'est la poussière que soulèvent les pas. Il y a là cent mille personnes, davantage peut-être, qui ne savent pas très bien pourquoi elles sont venues. Aller à la Foire aux Jambons est une des traditions du peuple parisien. Est-ce que la survivance d'une tradition s'explique jamais nettement? Pendant de longues années encore les Parisiens continueront à aller à la Foire aux Jambons pour rentrer chez eux, harassés, avec un saucisson dans leur poche.

De petites baraques se pressent les unes contre les autres. Elles portent des noms de charcuteries et de charcutiers. Des vendeuses accortes, en costumes régionaux, débitent les andouillettes, les cervelas. « Qui n'a pas son petit bout? » hurlent de gros gaillards en brandissant le couteau dont ils se servent pour couper des tranches distribuées gratis. On rit, on passe, on repasse, on s'en va.

On est allé à la Foire aux Jambons.

Et la Foire au Pain d'épice! J'y fus un matin d'avril. Temps gris et tiède. Vent brusque et soleil timide.

Le regard embrasse d'un seul coup tout le Cours de Vincennes, développé en ligne droite de la place de la Nation au chemin de fer de ceinture dont les trains défilent au bas du ciel comme des ombres sur un écran. Les petits arbres entre les rangs desquels les baraques s'entassent, entr'ouvrent leurs bourgeons. Ils sont d'une jolie teinte vert-de-gris. Des tentes, des roulottes rompent leurs lignes. Il est neuf heures. Les forains font leur toilette, en plein air, dans des seaux, dans des cuvettes de fortune. Des femmes lavent la vaisselle. Des hommes entassent des piquets, enfoncent des clous, tendent des toiles. Des enfants hirsutes jouent à la marelle.

Tous les marchands de vins du Cours ont disposé des chaises et des tables de fer sur plusieurs rangs, devant leurs débits. Ils ont même envahi le ruisseau et le bord de la chaussée latérale, à droite. A gauche, les tramways circulent avec des allures de machines de guerre.

Sur l'avenue principale, au macadam défoncé, peu de monde encore. Des automobiles passent en trombe, avec des « couacs » et des soubresauts. La poussière s'envole, tourbillonne, redescend. Un agent de police, immobile, les bras croisés, admire les affiches d'un grand cinéma dont un homme, en bras de chemise, bat, à coups de bâton, les tentures de velours rouge. La locomobile d'éclairage halète frénétiquement, s'arrête tout à coup, repart. L'orgue qu'on accorde, pousse, de dessous sa housse, des sifflements irréguliers.

Mais un autre orgue, tout proche, se met à rugir en mesure. C'est celui du Musée d'anatomie. Des badauds s'attroupent aussitôt. Les peintures extérieures sont effroyables. L'une, qui porte cette inscription morale : *L'Alcool dégrade l'homme,* figure un intérieur d'ouvrier, une mansarde où un rayon de soleil, tombé du vasistas, frappe au visage un ivrogne, la main levée sur sa femme. Les yeux de l'homme sortent de leurs orbites ; la femme, agenouillée, cache les siens avec ses mains. Derrière eux, un enfant, assis sur son lit, regarde. Un panneau voisin représente des naufragés que des pieuvres dévorent, dans une grotte encombrée de stalactites ; au fond du tableau, le navire lutte encore contre la tempête ; des crabes au premier plan, achèvent de déchiqueter un cadavre. Et voici la momie de la femme adultère, expliquée par une légende écrite en belle ronde. Et voici, dans une vitrine, « l'opération du trépan », et, dans une autre vitrine, une collection d'incroyables fœtus. Des individus, vêtus de blouses d'hôpital, vont et viennent sur l'estrade, haranguant les vingt personnes qui sont là, clouées au sol par une affreuse curiosité. Sous le soleil matinal, dans le silence presque général du champ de foire, cela est odieux.

Un chevrier passe, avec son troupeau. Puis, c'est un offi-

cier d'artillerie, à bicyclette. Un fantassin permissionnaire traîne sa « connaissance » par le petit doigt.

Les Reptiles géants. La Femme Homard. Grand Panorama national. Les dernières causes célèbres. Mais les stores sont baissés. Il faut se contenter d'admirer les affiches. L'effet que produisent ces effigies grossières est, d'ailleurs, épouvantable. Des nausées vous viennent. Et voilà l'éducation artistique du peuple!

Les marchands de pain d'épice — car nous sommes, ne l'oublions pas, à la Foire au Pain d'épice — lèvent leurs toiles de fermeture et les étalages de cochons, aux hures roses, aux soutaches de sucre bleu, aux prénoms de sucre blanc, apparaissent. « On fait les noms à la minute », disent des pancartes. Le vent chasse la poussière sur toutes ces bonnes choses. Des piles de bâtons de nougat s'écroulent. Les lampes de cuivre, aux abat-jour de porcelaine blanche, se balancent et s'entrechoquent. Des papiers s'en vont à la débandade.

Entre les deux colonnes, que surmontent les statues de saint Louis et de Philippe-Auguste, il y a un manège d'automobiles. Le store à rayures est à demi relevé et montre les carrosseries rouges et vertes des véhicules. Un groupe de mécaniciens en cottes bleues cause, rit et fume. Le tourniquet d'une loterie grince par intervalles. Le tintement des tramways ne cesse pas.

Je fais quelques pas. J'ai, devant moi, vue de dos, la République de Dalou. Elle est en équilibre sur une boule, le bras droit étendu en guise de balancier.

Tout autour du monument, des baraques forment le cercle; jeux de massacre, jeux d'anneaux, tirs, beaucoup de loteries et des marchands de pain d'épice en quantité considérable. Sur une circonférence plus large se sont rangés des manèges, des manèges, encore des manèges : chevaux vivants, chevaux de bois, ballons, aéroplanes, bateaux, cochons, vaches, lapins. Tout cela est silencieux et immobile. On balaie, on époussette, on astique, on lave. Les animaux cabrés, le corps traversé par des tiges de cuivre, dressent les oreilles, ruent, roulent de gros yeux inanimés. Face au char triomphal attelé d'un lion de bronze, un palais de

carton dresse ses colonnes, ses portiques, ses mâts où flottent des oriflammes tricolores. De l'or brille à profusion sur toute cette laideur, et des calicots blancs à lettres noires annoncent : *Maroc, Soleilland, Messine...*

Je suis revenu de la Foire au Pain d'épice par le faubourg Saint-Antoine, dans un tramway qui ne sentait pas bon, où la vapeur sortait par les fentes du plancher, et dont les roues grinçaient sur les rails à vous rendre malade.

« Mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, raconte le cardinal de Retz, après avoir vainement prié Monsieur de descendre pour faire ouvrir la porte à M. le Prince qui commençait à être très pressé, prit le parti d'y aller elle-même ; elle entra dans la Bastille où Louvière, le gouverneur, n'osa, par respect, lui refuser l'entrée, et fit tirer le canon sur les troupes du maréchal de la Ferté qui s'avançaient pour prendre de flanc celles de M. le Prince. Elle harangua ensuite la garde qui était à la porte Saint-Antoine ; cette porte s'ouvrit et Condé y entra avec son armée, plus couvert de gloire que de blessures. »

Depuis 1652, le faubourg Saint-Antoine, ou, plus brièvement, le *faubourg Antoine,* ou plus elliptiquement encore, le *Faubourg* —

comme on dit le *Quartier,* pour le Quartier Latin — n'a jamais manqué une occasion de se mêler aux mouvements révolutionnaires. Il a marché contre les Girondins, il a dé-

fendu Robespierre. En 1830, en 1848, en 1851, en 1871, les habitants du Faubourg ont prouvé que *descendre dans la rue* n'était pour eux qu'un jeu. C'est aussi dans le faubourg Saint-Antoine, au 8, qu'habitait en 1835 un épicier du nom de Pépin, qui vendait des couleurs. Un

des amis de Pépin s'appelait Fieschi. Tous deux détestaient le bon roi Louis-Philippe. Ils avaient leurs raisons, peut-être. A cette époque de haute barbarie, la dynamite n'était pas inventée. Ils ajustèrent ensemble quarante canons de fusils, inventant presque, du coup, la mitrailleuse, placèrent l'engin à l'une des fenêtres du Café Turc et tuèrent le général Mortier. Depuis lors nous en avons vu bien d'autres !

Il y a aussi l'histoire du représentant du peuple Baudin. Mais vous la connaissez. Une plaque de marbre la commémore au n° 151. Une statue de bronze la rappelle à l'angle du Faubourg et de l'avenue Ledru-Rollin. Chose extraordinaire et digne de remarque, cette statue d'homme en redingote, le tuyau-de-poêle à la main, n'est pas laide. Elle est même d'un beau mouvement. Remercions-en le sculpteur Boverie.

L'hôpital Saint-Antoine, dont on ne voit, de la rue, qu'une étroite façade de pierre neuve, dans le fond d'une manière d'impasse, fut élevé sur les terrains de l'abbaye Saint-Antoine à qui le quartier doit son nom. L'abbaye fut d'abord une maison de convalescence morale, si j'ose dire, à l'intention des filles publiques.

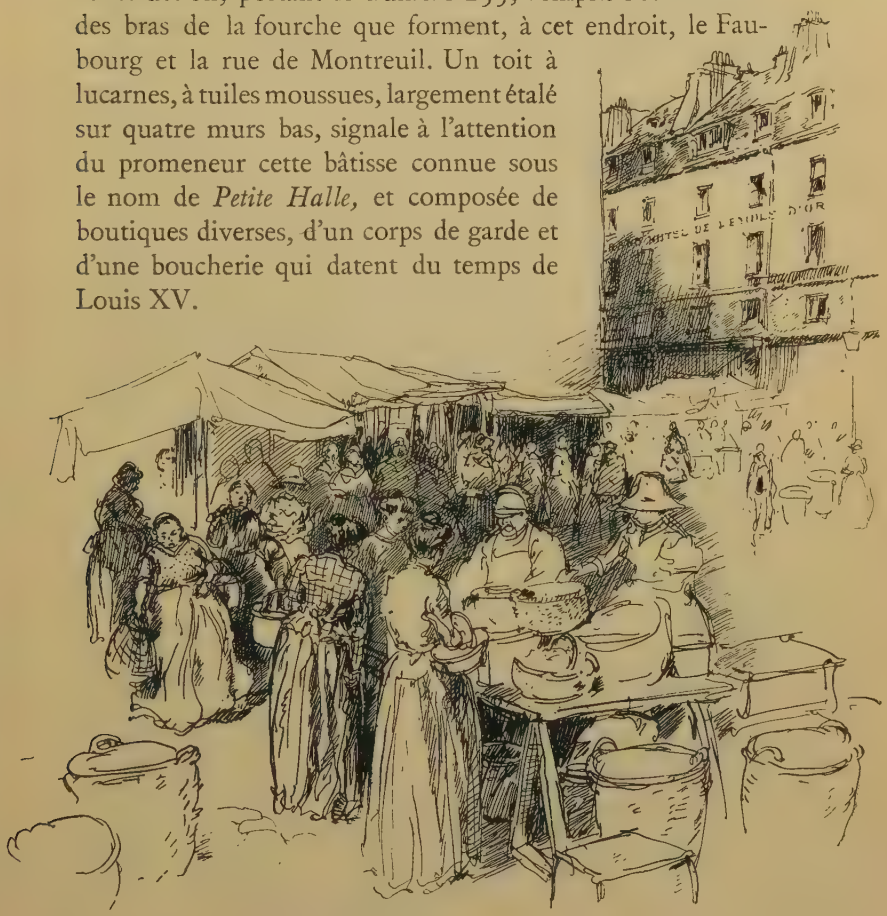
J'allais oublier de vous rappeler que c'est aussi dans le faubourg Saint-Antoine que le général Mallet organisa, en 1812, sa conspiration. Décidément, nos gouvernants doivent en prendre leur parti, ils n'auront jamais la sympathie du faubourg Saint-Antoine !

Le faubourg Saint-Antoine appartient tout entier à la fabrication et au commerce du meuble. On y trouve toutes les qualités et toutes les variétés de l'ameublement moderne, depuis l'escabeau de cuisine jusqu'au majestueux lit de milieu à baldaquin, depuis la classique salle à manger Henri II, à 495 francs, jusqu'aux charmantes reproductions du XVIII^e^ siècle anglais. Les buffets, les lits, les armoires, dont le prix s'étale en chiffres énormes, sur de larges étiquettes, s'échelonnent tout le long des maisons et retiennent les provinciaux et les jeunes ménages d'employés parisiens en mal de meubler leur intérieur. Les commis des magasins rivaux, persuasifs à l'envi, s'arrachent littéralement des mains la clientèle. La concurrence est frénétique dans le Faubourg.

Mais le Faubourg, avant d'être aux ébénistes, fut aux brasseurs, et de vieilles enseignes, telles que : *A la Borne d'or, A la Boule d'or, Au Singe vert,* disparues, pour la plupart, aujourd'hui, mais qui se lisaient encore sur maintes boutiques, au milieu du siècle dernier, ne prouvent rien quant à l'ancienneté des maisons qu'elles désignaient. On nous assure que ces images commençaient par se rapporter aux immeubles et qu'elles servaient successivement de pavillons aux commerces les plus divers. *A la Boule blanche* était un restaurant en 1690. *Au Jardinet* était un autre restaurant. *A la Grappe* était un cabaret ; *A la Rose blanche,* une brasserie ; *A l'Hortensia,* une autre brasserie.

A la hauteur de l'hôpital Saint-Antoine, une curieuse

construction, portant le numéro 233, remplit l'écartement des bras de la fourche que forment, à cet endroit, le Faubourg et la rue de Montreuil. Un toit à lucarnes, à tuiles moussues, largement étalé sur quatre murs bas, signale à l'attention du promeneur cette bâtisse connue sous le nom de *Petite Halle,* et composée de boutiques diverses, d'un corps de garde et d'une boucherie qui datent du temps de Louis XV.



Marché de la rue Beccaria

Le faubourg Saint-Martin, ancien faubourg Saint-Laurent et ancien faubourg du Nord, après avoir gravi les premières rampes des hauteurs dont les Buttes-Chaumont sont le couronnement, débouche sur le boulevard de la Villette, à la rotonde des Magasins-Généraux, qui dépendait jadis des bâtiments de l'octroi. Elle est aujourd'hui une sorte de mausolée dont la saleté aggrave ce que son architecture a de funèbre. Des piliers carrés, noirs et nus, supportent, à l'abri d'une grille rouillée, un fronton triangulaire. Une planche, peinte bleu, avec ces mots : *Défense d'entrer*, est fixée au milieu. Cela sent la solitude et l'humidité. Derrière cette construction circulaire qui abrite en réalité des bureaux, mais qui passerait facilement pour un tombeau fortifié, règne, sur toute la longueur d'une vaste cour, un corps de bâtiment pitoyable et démesuré. Là-dedans, s'entassent les denrées coloniales déposées contre warrants. A l'une des deux portes charretières ouvertes sur le boulevard, un individu à képi, à cheveux longs, à moustaches rousses, les mains dans les poches et les coudes soulevant une pèlerine que dépasse, en bas, le fourreau d'un énorme sabre-baïonnette, monte la garde. Un cor de chasse est brodé sur sa coiffure. C'est un douanier; on dirait d'un communard tourné du rouge au bleu.

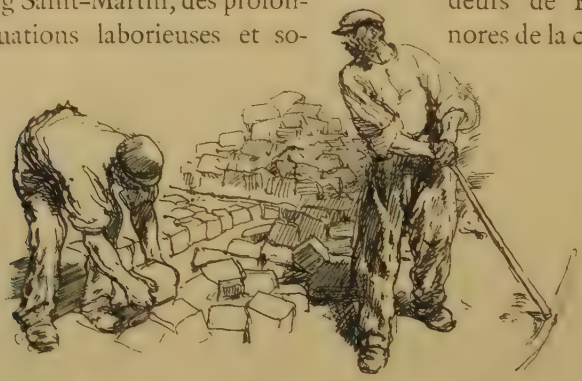
La rue de Flandre prolonge le faubourg Saint-Martin jusqu'aux fortifications. La rue d'Allemagne coupe le boulevard un peu plus loin, au-dessus du canal Saint-Martin, en

haut du quai de Valmy. L'intersection de toutes ces grandes voies de pénétration donne à ce coin de Paris une vie puissante. Montant du centre de la Ville ou descendant de Pantin et de Gennevilliers, les lourds camions, les chariots dont le pavé tremble, vont et viennent, transportant le charbon, le coke, le plâtre, le fumier, les grains et les fourrages, les bois de sciage, les tonneaux, les pierres de taille, la chaux et le ciment. Les tramways du Pré-Saint-Gervais et d'Aubervilliers ajoutent leur tapage au roulement continu de toutes ces roues. Et, dominant cette musique volcanique, le Métropolitain, dont la voie à ciel ouvert décrit sa courbe titanesque à quinze mètres de hauteur, par dessus l'entremêlement désordonné des véhicules à chevaux et à vapeur, tonne à intervalles réguliers du bruit grandissant et décroissant de ses trains électriques.

Avec ses rails luisants, ses aiguillages compliqués, ses plaques tournantes, la station terminus des tramways du Trocadéro est une vraie gare. Les conducteurs, assis côte à côte sur un banc, le cornet de cuivre dans la poche, som-

meillent de cet air de satisfaction supérieure qui distingue en France tous les porteurs de képis. Au coup de sifflet du contrôleur, les voitures motrices s'ébranlent, emportant leur baladeuse, et c'est, pendant quelques secondes, un peu plus de bruit et un peu plus de fumée dans l'air.

Sans discontinuer, les lents attelages montent, par le faubourg Saint-Martin, des profondeurs de Paris, évacuations laborieuses et sonores de la cité...



Sous un abri de toile flasque, que secoue la brise lourde soufflée par le canal, un marchand ambulant a rangé son comptoir à quatre roues, débordant de bas et de chaussettes. Accroupi sur un pliant, le dos au garde-fou, sa casquette cachant ses yeux et les coudes aux genoux, il dort dans le soleil, la poussière et le bruit. Une femme passe, femme d'ouvrier, en cheveux, chargée d'un carton qu'elle tient très bas, par la ficelle, et qui touche le sol à

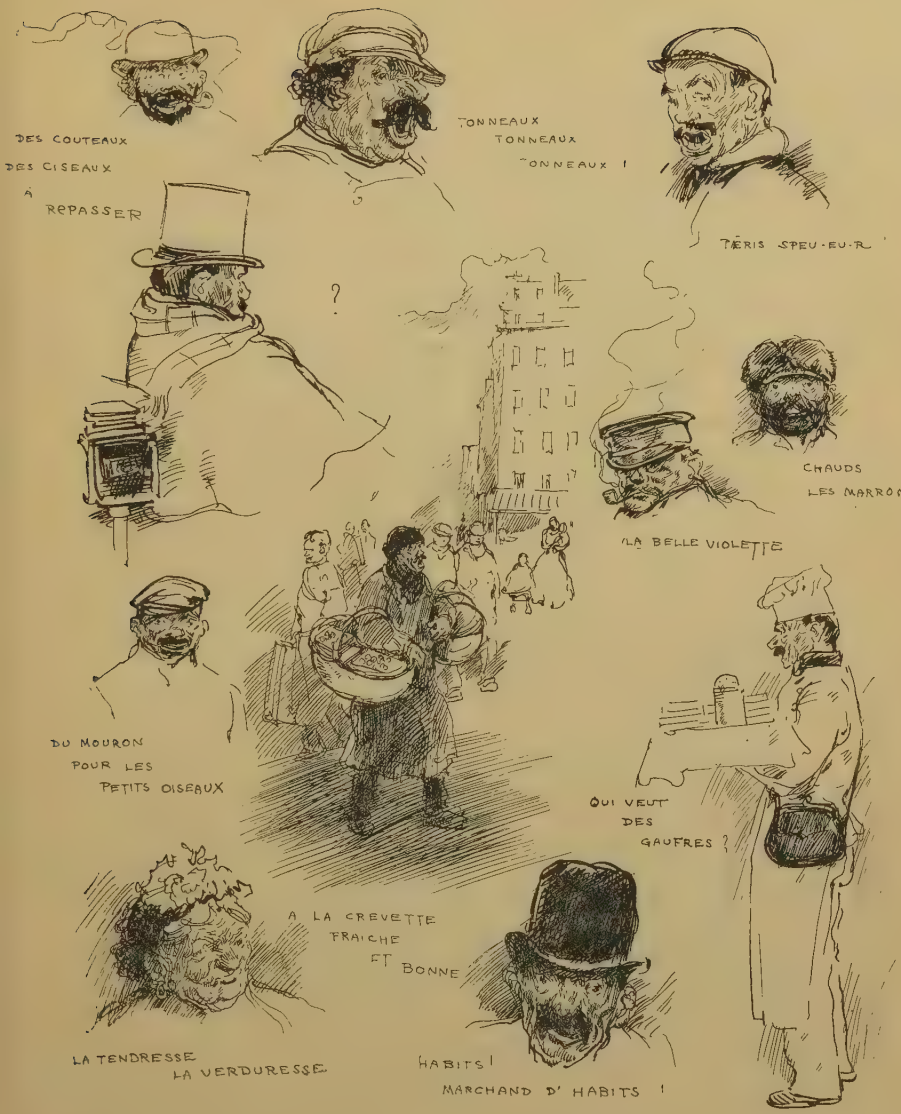
chaque pas qu'elle fait. Elle s'arrête, fouille dans le tas de bonneterie, demande les prix. L'homme, qui n'a pas bougé, répond par un grognement. Un misérable gosse en tablier, avec un chapeau marin dont l'élastique l'étrangle, s'est rapproché et, tout en suçant un bout de réglisse, a pris la main de sa mère. « Tiens! dit celle-ci : un noyé! »

Nouveau grognement du colporteur. « Viens, Émile. Allons voir! » La femme et l'enfant s'éloignent, descendent sur la berge.

Le quai est à deux étages : le plus haut, large comme une chaussée; le plus bas, au ras de l'eau, comme un trottoir, et partagé par le rail d'un pont roulant. Entre ce rail et

le soubassement, une chose est étendue sous un morceau de toile cirée noire, soulevée, en son milieu, par une boursouflure de ce qu'elle cache. Une mare d'eau s'agrandit lentement, se mêle à du plâtre répandu. Un sergent de ville flegmatique fait de l'équilibre sur le rail et, parfois, lève les yeux vers les cinquante spectateurs qui attendent, sur le quai supérieur, l'arrivée du fourgon. « C'est un homme », dit quelqu'un. « On dirait une femme enceinte », blague un gamin de douze ans, la cigarette au bec. Un chien noir survient en trottant, glisse son museau sous la toile cirée. « Va-t'en ! » crie l'agent, riant presque. L'animal, étonné, dresse la tête et circule. En se penchant, on peut entrevoir, sous un pli raide du suaire, deux souliers qui ont cet aspect spongieux et mou des objets restés longtemps dans l'eau et un bout de pantalon en velours à côtes, limoneux. Les assistants ne parlent guère. Ils tiennent tous les yeux fixés sur l'invisible cadavre que l'on devine se dégonfler peu à peu. « Allons-nous en, dit à Émile sa mère. Ce sera peut-être encore long. Le commissaire n'est jamais pressé. »

Sur la rive opposée, séparées de cette scène macabre par les vingt-cinq mètres de largeur du canal, les laveuses du bateau-lavoir frottent et tapent le linge avec bonne humeur. De cette eau où elles plongent leurs bras nus, un marinier a retiré le noyé, il y a un quart d'heure. Est-ce qu'elles y pensent encore? Cela se produit tous les jours. Eh bien, vrai, elles auraient le temps!... Leurs voix, leurs rires, por-


DES COUTEAUX
DES CISEAUX
A
REPASSER
TONNEAUX
TONNEAUX
TONNEAUX !
TÆRIS SPEU-EU-R
?
CHAUDS
LES MARRONS
LA BELLE VIOLETTE
DU MOURON
POUR LES
PETITS OISEAUX
QUI VEUT
DES
GAUFRES ?
A LA CREVETTE
FRAICHE
ET BONNE
LA TENDRESSE
LA VERDURESSE
HABITS !
MARCHAND D' HABITS !

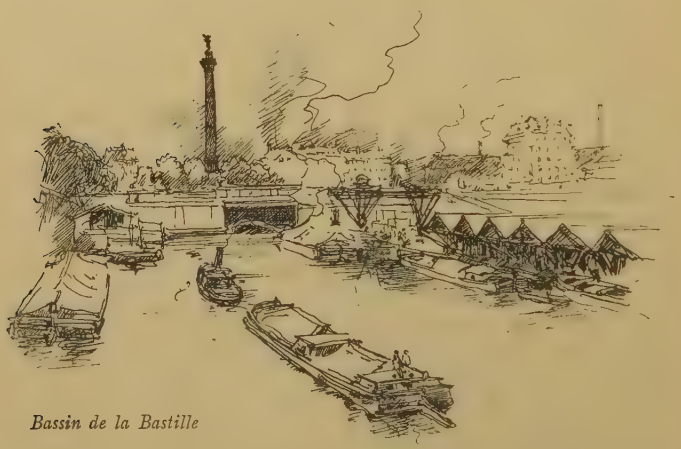
tés sur l'étendue liquide, sonnent haut et clair. Au-dessus du bateau-lavoir, c'est le bâtiment lépreux de la cantine où elles achètent leurs savons, leur boisson, leur mangeaille, et, au-dessus de la cantine, ce sont les premières maisons du quai de Valmy, dont la rangée s'interrompt un peu plus loin, découvrant un talus où se dresse l'abside d'une église, une église de village minier, aux briques barbouillées de suie.

En face, c'est le quai de Valmy. Des pierres de taille superposent, en manière de constructions préhistoriques, leurs cubes que la pluie a patinés. Des chariots dételés enfoncent leurs jantes épaisses dans la boue sèche. La poussière de charbon trace des marbrures sur la poussière de plâtre. Des péniches s'immergent jusqu'au rebord extrême de leurs coques. Et des usines de force motrice, de décolletage, de mécanique générale et d'engrenage, de grands bruits profonds et métalliques, des respirations angoissées de machines à vapeur s'échappent, répondant aux mêmes sonorités, venues du quai de Jemmapes.

Les fumées parallèles des cheminées se déroulent sur le fond lumineux des nuages que le soleil, par instants, traverse.

Un homme s'avance à reculons, le long du débarcadère, et son buste, projeté en arrière, ses jambes obliques, sont dans une position si peu conforme aux lois de la pesanteur, que l'on reste, tout d'abord, ahuri, sans comprendre. Puis, on observe qu'une corde, passée sous ses aisselles, enserre

son maillot, et que l'extrémité de cette corde est attachée, dix mètres plus loin, à un chaland dont l'étrave, peinte en blanc, ride doucement la surface du canal. Au gouvernail,



Bassin de la Bastille

une femme, en haillons, crie des monosyllabes à l'homme, qui tire toujours, les mains dans les poches, le sourire aux lèvres. « Mêmê! » appelle-t-il, en ouvrant une bouche noire. Une petite fille, vêtue seulement de sa chemise sale, sort de la maisonnette du chaland. Un sourire triste élargit sa frimousse. D'un geste, la femme au gouvernail la chasse; elle disparaît dans la cale, parmi la houille.

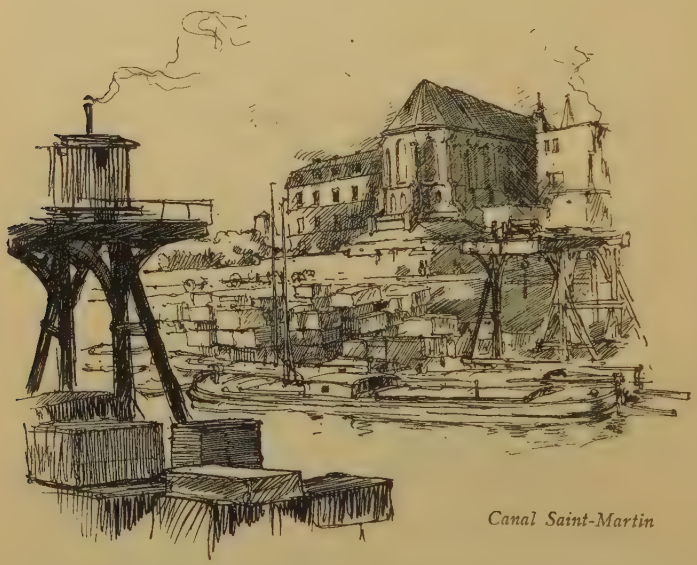
Un autre chaland, amarré, celui-là, contre le quai, et plein de plâtre en sacs, que des débardeurs enfarinés, dirait-on, des pieds à la tête, déchargent en silence. Les planches sur lesquelles ils descendent du bateau, dansent sous eux comme des languettes de caoutchouc.

Et puis, l'écluse que franchit une péniche remplie de bois. Le poste de secours aux noyés, encore un lavoir. Et des hôtels sordides, des maisons meublées, des dépôts de voitures, les dix cheminées, toutes pareilles, de la Compagnie parisienne de l'air comprimé, le pont tournant qui joint la

Canal Saint-Martin

rue de Lancry à la rue Grange-aux-Belles, une suite de passerelles en demi-hexagones, rappelant celles des paravents chinois, encore une écluse, encore un lavoir, encore un pont tournant, encore des passerelles. Des tas de sable,

des magasins de cuirs et peaux, des odeurs... Enfin, dans un square rabougri, le buste de Frédérick Lemaître et la coulée du faubourg du Temple.



Canal Saint-Martin

La Descente de la Courtille est, dans l'histoire du faubourg du Temple, ce qui est le plus digne de ne pas être oublié. Que dis-je ! La Descente de la Courtille, c'est toute l'histoire du faubourg du Temple.

En quoi consistaient précisément cette Descente et cette Courtille ?

Courtille, selon toute vraisemblance, est le féminin de *courtil*, qui désigne un petit jardin de paysan. Une courtille est une guinguette avec jardin et tonnelles. « Dans ses étapes à reculons, la Courtille bat principalement en retraite devant le droit d'entrée à payer sur le vin, et, si l'octroi finit un jour par englober jusqu'à la Brie française, la Courtille pliera infatigablement bagage pour se rabattre sur la Brie champenoise. Au Boulevard, elle commençait, lorsque la ville y finissait et, comme il y avait mariage de convenance entre la Barrière et le Boulevard, la séparation leur était moins facile qu'au commis et à la grisette, passagèrement accouplés. Une popularité croissante n'a consolé que de reste la Courtille, sur les hauteurs du faubourg, puis de Belleville; mais elle laissait en arrière une queue de cabaretiers et de pâtissiers dont le bail n'était pas fini. » (Lefeuve, 1859).

Le soir du Mardi-Gras, tous les déguisés de *Bullier*, de la *Chaumière*, de *Mabille* et de la *Closerie des Lilas* montaient, par le faubourg du Temple, à la Courtille de Belleville, et ils en redescendaient le lendemain matin, Chicard, Balochard et Mylord l'Arsouille en tête, pour aller aux Halles manger des huîtres et sabler le champagne. C'était la Descente de la Courtille. Mais où sont les courtilles d'antan ?

Six heures du matin. Le frisson frais du réveil court sur la ville. En dix minutes, toute la vie du faubourg se

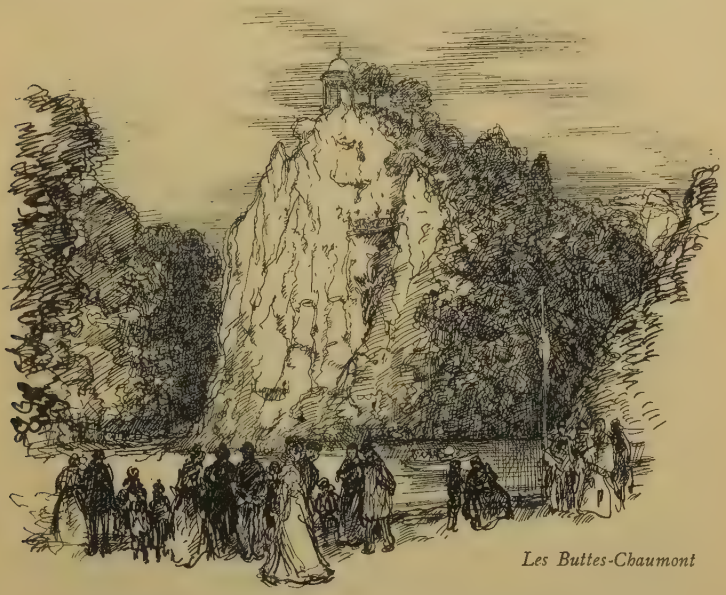
déclanche. Les boulangeries et les bars sont ouverts depuis le petit jour. C'est au tour des crémiers, des fruitiers, des bouchers d'ôter leurs fermetures. Des femmes sortent, les cheveux en broussaille, les yeux encore gonflés de sommeil, des camisoles de cotonnade ou de pilou mal agrafées sur leurs gorges fatiguées. Le volant défraîchi d'un vieux jupon tombe sur leurs talons qui claquent dans des savates. Elles portent à la main le pot de fer-blanc où elles rapporteront quatre sous de lait aux pauvres « mômes » qui, là-haut, dans le logement empuanti par les exhalaisons humaines de toute une nuit, attendent leur pitance. L'homme, pendant ce temps, s'habille pour aller à l'atelier ou au chantier : large pantalon de velours, petite veste de toile, brodequins, casquette ou chapeau mou. Il jette sur son épaule sa pioche ou la bretelle de sa boîte à outils et il descend l'escalier qui, du haut au bas, résonne sous les semelles ferrées.

Des bonjours s'échangent. Par les portes entr'ouvertes des logements, des colères d'hommes, des criailleries de femmes, des glapissements d'enfants se répandent et emplissent la maison. Des matelas, des oreillers, des draps, posés sur les barres des fenêtres prennent l'air.

Dans le bar, il y a déjà affluence autour du comptoir. On déguste le petit vin blanc du matin, le café noir ou crème, le vieux marc qui donne du cœur au ventre pour toute la journée. Certains, assis dans un coin, trempent un croissant d'un sou. On ne parle guère. La patronne n'est pas là. Le

patron fait ses comptes de la veille tout en surveillant le service du garçon.

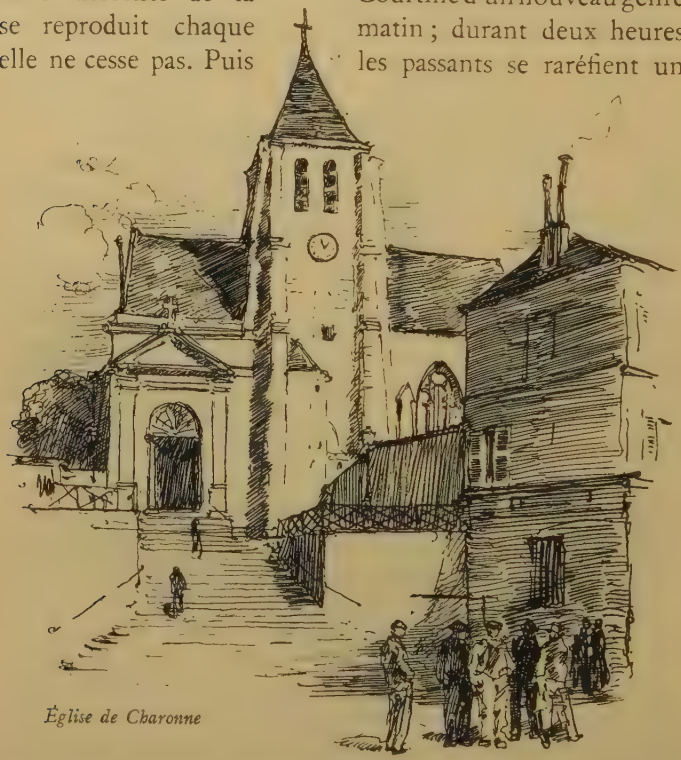
Des hauteurs de Belleville, la rue dégringole, versant sur Paris son flot de prolétaires. Ils vont bon train, fumant des



Les Buttes-Chaumont

cigarettes, balançant les bras, appuyant solidement leurs pieds sur le pavé en pente. Bondé de voyageurs, le funiculaire les dépasse à toute vitesse. On dirait qu'une fête grandiose, une manifestation formidable, une révolution attire

vers le centre de Paris tous les travailleurs des faubourgs. Et cette descente de la Courtille d'un nouveau genre se reproduit chaque matin ; durant deux heures elle ne cesse pas. Puis les passants se raréfient un



Église de Charonne

peu. Les épiciers installent leurs éventaires ; les bars se vident ; les marchands de couleurs accrochent leurs plu-

meaux ; les voitures de quatre-saisons, cahin-caha, grimpent la côte.

Les ménagères les entourent, un fichu sur la tête, sans corset, le filet au bras. Les légumes, la viande, le pain, s'y entassent à faire craquer les mailles. Et les langues marchent, marchent : un bruit de volière en révolte. Du canal Saint-Martin au boulevard de Belleville, le faubourg du Temple n'est plus qu'un piaillement. Le prix d'une botte de poireaux se débat pendant un quart d'heure ; pour un chou-fleur on épuise toutes les ruses de la diplomatie. Les cris des garçons résonnent dans les boucheries hippophagiques aux étals de viande safranée et zinzoline. Des grappes de jupons frissonnent, suspendues à la devanture des magasins de confections. D'un camion en station devant une cordonnerie de gros, des hommes déchargent à pleins bras des peaux fraîchement tannées dont l'âpre parfum se mêle à celui des fromages et des beurres de la crémerie voisine. Un dépôt de denrées italiennes occupe la moitié du trottoir avec ses salaisons, ses pâtes, ses fioles de chianti. Voici des peintres qui appliquent au mur leurs échelles et, à grands coups de brosse, se mettent en devoir de laver la devanture d'une quelconque « société œnophile ». L'eau asperge les passants ; des injures jaillissent ; une dispute s'ensuit ; son pinceau à la main, un badigeonneur descend de son perchoir et, la mèche en bataille, la bouche dédaigneuse, brandissant ses bras nus, il proclame son droit de travailler « sans qu'on

l'embête. Et puis, ceux qui ne sont pas contents... », il les a où il ose dire...

Vers dix heures, c'est la « clique » du Château-d'Eau qui rentre pour la soupe en capotes sales, en jambières boueuses, en képis difformes. Les clairons ternis et les tambours détendus se balancent sur les ventres. Des trognes bretonnes, beauceronnes, limousines, chiquent, taciturnes, sous des visières cassées. Une odeur militaire de cuir, de cirage, de graisse et de naphtaline fusionne pendant quelques instants avec les senteurs du faubourg.

Ainsi s'écoule la journée dans une agitation continue. Le soir, le mouvement est moins vif, mais il est plus dense. Il s'effectue en sens contraire, avec lenteur. Une fatigue générale alourdit les jambes, tire sur les bras, pèse sur les épaules.

Par deux, par trois, les compagnons charpentiers, terrassiers, maçons, avec leurs pantalons aux plis flottants et rapiécés, le cou nu et brun, la poitrine barrée des rayures d'un maillot poudreux, les cheveux collés au front, regagnent les hauteurs de Belleville. Des ouvrières, des employés se mêlent à eux. On s'assoit côte à côte aux terrasses des « mastroquets », cependant qu'à l'intérieur de l'établissement un orgue mécanique moud *Viens, Poupoule !* ou la *Matchiche*. Moyennant une pièce de dix centimes introduite dans une fente de l'appareil, des ampoules multicolores s'allument et, dans une niche de style mauresque, une odalisque en cire, les bras levés, les jarrets tendus, tourne sur un pivot aux

accents de la *Marseillaise* ou de l'*Internationale*. Les petits apprentis, arrêtés sur le trottoir, contemplent, en extase, cette apparition céleste.

L'obscurité est venue. Soir de paye. Veille de fête. Après le dîner, les lampes s'éteignent dans les sal-

les à manger que décorent des calendriers de la *Samaritaine* ou de *Pygmalion*. Les gosses se couchent. La mère, éreintée

par sa journée de lavoir, s'endort sur sa chaise, la tête dans l'édredon. L'homme descend « pour faire un tour » ; il va rentrer tout de suite : le temps de respirer un peu ; ou bien il prétexte un meeting, mais il promet de partir avant la fin. Ou bien, s'ils n'ont pas d'enfants, sa femme chausse ses bottines, plante un peigne dans son chignon et les voilà tous les deux dans la rue, silencieux, embarrassés, rêvant de mille distractions qui coûtent trop cher.

Mais c'est, demain, le 14 Juillet. Il y a un bal, au carrefour. « On y va ? — Ben oui, quoi ! On verra ! » Ils y vont. Elle a pris son bras. Il roule une cigarette. Elle se regarde dans les glaces des boulangeries.

A frais communs, les mastroquets des quatre coins ont édifié une estrade tendue de calicot rouge avec des festons de lanternes vénitiennes qui vont s'accrocher aux réverbères. Cela répand un éclairage de fin d'incendie qui donne à tous les visages une expression d'hébétement satisfait. Tout le monde rit ; tout le monde boit. Une polka se déchaîne. Le piston, pour se faire remarquer, précipite le mouvement et la contrebasse, qui manque de souffle, fait ses rentrées trop tard. Mais les danseurs ne sont pas difficiles. Ils dansent pour eux, sans se préoccuper de la mesure. La musique n'est qu'un bruit qui tient leurs jambes en activité et, quand elle cesse, c'est comme si le fil qui agitait les pantins se brisait tout à coup ; les bras retombent, les pieds s'immobilisent ; le cavalier salue et tourne le dos ; sa compagne d'un instant

sourit, gênée, redresse une mèche et court rejoindre ses amies adossées, en groupe, à la devanture d'une boutique. Elles n'ont pas d'amants, mais ce soir l'amour rôde, elles l'attendent. Le voici...

Ce sont trois jeunes gens très distingués, coiffés de canotiers à rubans verts, la boutonnière fleurie, les cheveux brillants de pommade. « Mesdemoiselles, commence le plus audacieux, permettez-nous de vous offrir quelque chose. Il fait sérieusement soif, hein, vous autres? » Les compères approuvent : « Tu parles ! — Et comment ! » Tout de suite ils s'enhardissent. Chacun a choisi sa chacune, l'a déshabillée d'un coup d'œil, a jugé, s'il y avait, oui ou non, « quelque chose à faire ». Mais un soir de 14 Juillet, après deux tours de valse, il y a toujours « quelque chose à faire ». Ils le savent. Ils mènent l'affaire avec rondeur.

La vie bouillonne sur les pentes de Belleville et de Ménilmontant. Les fiacres, les omnibus et les tramways ne circulent plus. Les rues et les boulevards sont comme les allées d'un grand parc où l'on marche pour se promener, rien que pour se promener, parce que c'est demain le 14 Juillet. Des pétards crépitent dans les ruisseaux. Des feux de Bengale flambent. Les camelots vendent des trompettes en baudruche, des « petits vents du Nord », des décorations, des mirlitons à plumets de papier.

Le peuple s'amuse comme un enfant qui a été bien sage. A une heure du matin, il danse encore.

Sur le parc des Buttes-Chaumont, désert, silencieux et dévasté, aux pelouses maculées des débris de la fête populaire, aux chaises renversées, aux allées labourées par les jeux des enfants, la lune qui monte vaporise sa lumière argentée, et l'énorme pyramide de rochers, dont la base plonge dans l'eau pailletée du lac, pique une étoile tremblante à la l'aiguille de son belvédère.

Une fusée d'or se détend soudain au ciel, éclate en perles... et meurt.

Rue de Norvins

MONTMARTRE

MONTMARTRE a fortement agi, depuis vingt-cinq ans, sur les imaginations françaises. Il a exercé plus qu'une séduction : une influence. Nous avons le genre montmartrois, l'art montmartrois, l'esprit montmar-

Place du Tertre

trois. En quoi tout cela se différencie-t-il de l'art français, du genre et de l'esprit parisiens ?

Montmartre est l'exagération de quelques qualités et de plusieurs défauts de notre race. Montmartre est une pochade du génie français. Pochade amusante, mais, comme toutes pochades, incomplète, sommaire, brutale, désordonnée, toute en indications et en contrastes. Il faut en prendre et en laisser. On ne doit pas plus juger Paris d'après Mont-

martre que la France d'après Paris. Ce serait s'exposer à commettre de graves injustices. Je ne vois d'ailleurs aucun mal à considérer Montmartre comme la capitale de cette nation qu'est Paris. Montmartre a beaucoup fait pour Paris et pour la France; il leur a fait beaucoup de tort; il leur a été, en même temps, très utile; il les a desservis auprès des étrangers graves, mais superficiels ou obtus; il les a aussi aidés à conquérir la sympathie de maints esprits éclairés, larges et de bonne volonté. Montmartre est une coquetterie un peu audacieuse de la France, cette femme honnête, quoi qu'on dise, dont la grande vertu et la grande faiblesse sont de vouloir plaire à tous.

Bohémianisme, bon-garçonnisme, j'm'enfichisme, esprit de critique et de fantaisie et préoccupation suprême de la « p'tite femme », tels sont les éléments principaux de la mentalité montmartroise, aimable caricature de la mentalité française.

Transposez-les dans le domaine plastique et vous aurez l'art montmartrois.

N'en doutez pas, l'art montmartrois, dans un siècle ou deux, aura une salle au musée du Louvre.

Vous savez bien ce que j'entends par art montmartrois. Ce n'est pas du tout des élucubrations des bons rapins de la Butte que je veux parler. Carrière et Puvis habitaient Montmartre et leur peinture n'avait rien de Montmartrois; celle de M. Ziem non plus, qui loge rue Lepic. Mais Willette,

Steinlen et tant d'autres que je ne nommerai pas parce qu'ils sont trop, sont représentatifs, autant, sinon plus, que les grands maîtres de la peinture sévère, de l'époque où ils vivent. A ce titre, qui est un gage d'immortalité, ils auront leur place dans l'histoire des Arts et nos arrière-petits-neveux déchiffreront, à travers leur fantaisie piquante et légère, la hâte que nous avions de rire de tout, « de peur d'être obligés d'en pleurer ».

Quant à la littérature montmartroise, elle est un composé de rosserie et de sentimentalisme, qui n'est pas ce que Montmartre a produit de meilleur. Elle trouve dans la chanson son expression la plus courante. Les chansonniers montmartrois ont beaucoup d'esprit, mais rien ne ressemble à la blague de l'un d'entre eux comme celle de n'importe lequel de ses confrères. Ces gens-là visent, peut-être, incessamment, à la perfection du genre qu'ils cultivent, et ils y atteignent, j'en suis sûr, comme en se jouant, mais l'originalité n'est point leur fait. Elle leur reste étrangère. Ils ne la soupçonnent pas. Ils s'en remettent à l'actualité du soin de renouveler leur répertoire. Ils savent si c'est, ou non, le parti le plus sage. Au reste, le public leur maintient sa faveur.

Car Montmartre n'est pas en décadence. Une des personnalités les plus en vue du commerce de la Butte affirmait, dernièrement, que l'on gagnait de l'argent à Montmartre aujourd'hui plus que jamais. Il n'est pas permis d'en douter. Vit-on, depuis Rodolphe Salis, vit-on même au plus beau

temps du *Chat Noir,* autant de petits théâtres, autant de cafés-concerts, autant de cabarets, autant de « boîtes », autant d'établissements de nuit et de bars interlopes ?

Moulin de la Galette

Montmartre est en pleine prospérité matérielle. C'est cette période-ci de son histoire que ses annalistes intituleront : l'Age d'or.

XVIII^e^ arrondissement de Paris, Montmartre a débordé depuis longtemps ses limites administratives. Saint

Denis, s'il ressuscitait, ne voudrait plus reconnaître le petit village où il eut la tête tranchée, en compagnie de saint Éleuthère et de saint Rustique, par une belle matinée d'automne de l'année 287. Il est vraisemblable que les trois condamnés suivirent, pour gagner le lieu de leur supplice, le futur tracé de la rue des Martyrs dont on ne trouve mention dans l'histoire qu'à partir du XII^e^ siècle. Elle était alors le *chemin* des Martyrs et elle commençait aux Halles. La rue des Martyrs se confondit longtemps, sans doute, avec la rue Montmartre, puis avec le faubourg Montmartre dont elle est la continuation derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette. C'est l'ancien quartier des Porcherons. La rue des Martyrs s'appela aussi rue des Porcherons. Elle s'appela aussi rue du Champ-du-Repos, à cause du cimetière Montmartre dans la direction duquel elle conduit. Cette dernière dénomination fut la plus éphémère. Sa sonorité funèbre ne s'adaptait vraiment pas à la gaîté du lieu.

Le quartier des Porcherons fut, en effet, l'embryon originel de notre Montmartre. Bien plus que le Colisée, la Courtille, le Vauxhall, la Rapée, la foire Saint-Laurent et la foire Saint-Gervais, les Porcherons attiraient au XVIII^e^ siècle les amateurs de réjouissances : on buvait et l'on dansait alors sous les charmilles du *Bœuf rouge,* dans les salles du *Lion d'argent.* En 1843 se fonda le *Faisan doré.* Toute la petite bourgeoisie parisienne du règne de Louis-Philippe, de la deuxième République et du second Empire s'amusa du

mieux qu'elle put dans ces parages, en même temps que se formait le quartier Bréda, terreur de nos arrière-grands-mères. Mais elles sont loin, les lorettes de Gavarni !

De nos jours, la rue des Martyrs n'a de pittoresque que l' « autobus » de la place Pigalle dont la descente perpendiculaire affole cent fois par jour les riverains. Les personnes friandes d'émotions physiques ne manquent jamais, quand elle se présente, l'occasion de prendre l'impériale de ce véhicule apocalyptique ; on y goûte l'impression forte de participer à une bataille rangée de l'époque des guerres puniques, quand des éléphants, portant des tours chargées de soldats, se précipitaient avec fracas du haut des collines sur les Romains épouvantés. Cramponné des deux mains à la balustrade de l' « autobus », on se figure sans difficulté être un Carthaginois sur un éléphant.

La rue Notre-Dame-de-Lorette, sœur rivale de la rue des Martyrs, a, elle aussi, son « autobus », qui va des Batignolles au Quartier Latin. A mi-hauteur de la côte, s'arrondit la place Saint-Georges avec son buste de Gavarni et les grilles de ses vieux hôtels dont l'un fut la « maison de Monsieur Thiers », brûlée par la Commune et réédifiée ensuite.

Les merciers et les marchands d'articles de fantaisie concernant la toilette féminine sont nombreux dans la rue Notre-Dame-de-Lorette. Car ce quartier est, par excellence, celui des « filles » que la littérature réaliste appelait vulgairement prostituées et que le romantisme dénommait non

sans emphase « courtisanes ». Il y a d'autres termes encore, non moins évocateurs. On m'en passera bien un : ce quartier est celui des « grues ».

Esquissons un chapitre d'histoire naturelle.

Variété de l'espèce féminine, la grue est un bipède assez commun à Paris et principalement sur les flancs de la Butte-Montmartre. Les couleurs de son costume sont voyantes; il se pare volontiers des plumes de l'autruche, et, en marchant, découvre ses

Vieux portail à Montmartre

jambes très haut. Il se peint les joues, les sourcils, les lèvres, toute la figure ; il balance les hanches et s'en va à petits pas, au tic tac de ses talons Louis XV. Il n'aime pas passer inaperçu. Son regard provoque le vôtre ; ses yeux jettent des éclats d'acier entre ses paupières noircies, et si les jeux de sa physionomie n'ont pas eu raison de votre attention, il n'hésitera pas à s'imposer à celle-ci, d'un mot ou d'un geste audacieux. Il vous prendra le bras, vous tutoiera, vous vantera la tiédeur de son foyer, la modicité de ses prix, la perfection de son savoir-faire. Quand vos refus répétés lui auront, à la fin, fait lâcher prise, il se vengera de son échec par des injures à votre adresse.

La grue n'est pas un oiseau exclusivement nocturne ; on peut la rencontrer durant la seconde moitié de l'après-midi, en quête de clients. Au cours de la matinée, elle reste invisible, dissimulée à l'intérieur des maisons meublées et des hôtels garnis ; elle dort. Dès que le soleil s'abaisse vers l'Opéra, elle s'habille, ce qui, au bout de deux ou trois heures, est chose faite. C'est alors l'instant de l'apéritif. Les hommes mariés, industriels ou fonctionnaires sérieux, ne sachant comment occuper le laps qui les sépare du dîner conjugal, se livrent aux douceurs du vermouth et du pernod. La grue qui connaît la vie sait tirer parti de leur désœuvrement. Eux-mêmes ne demandent qu'à s'ouvrir l'appétit d'une façon plus agréable.

Mais, le soir venu, la grue foisonne extraordinairement.

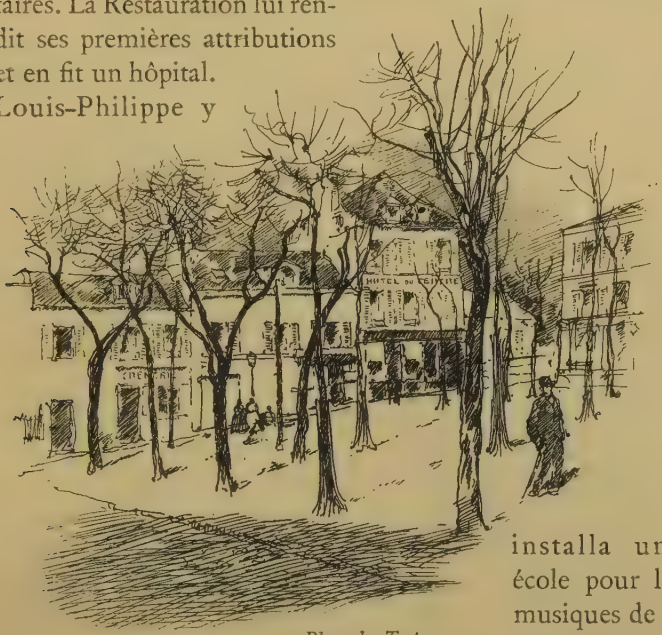
On peut aussi monter à Montmartre, de la place de la Trinité, par la rue Pigalle et la rue Blanche.

La rue Pigalle, ancienne rue Royale et rue de l'An-VIII, fut habitée par Scribe qui y mourut et par Victor Hugo qui n'y séjourna pas longtemps. Comme la rue Blanche, comme la rue Notre-Dame-de-Lorette, comme la rue des Martyrs, elle offre, de l'une de ses extrémités à l'autre, une forte différence de niveau qui donne à ses passants, selon qu'ils vont à Montmartre où qu'ils en reviennent, une allure fourbue ou enthousiaste. Mais le phénomène se manifeste au rebours de la logique, en raison du sens de la pente.

Rue Blanche, nous retrouvons le souvenir du maréchal de Richelieu. Son pavillon de Hanovre, trop en vue dans un quartier de Paris trop fréquenté, ne pouvait lui rendre certains services galants. Il fallait une garçonnière plus discrète à cet infatigable « vieux marcheur ». Il se l'aménagea dans les environs de la barrière Blanche, au milieu d'un jardin qui s'ouvrait sur la rue du même nom, ou, mieux, rue de la Croix-Blanche. Cette propriété passa, sous le Directoire, aux mains de la toute gracieuse et spirituelle Mme Hamelin.

La caserne des sapeurs-pompiers de la rue Blanche, réédifiée en 1902, fut commencée tout au début du XVIIe siècle « sur un terrain où s'exerçaient les arquebusiers et plus tard les recrues des régiments de mousquetaires. Pendant quelque temps, l'immeuble fut transformé en hôpital pour les blessés des batailles de Malplaquet, de Denain, etc... A

l'époque de la Révolution, on en fit un dépôt de volontaires. La Restauration lui rendit ses premières attributions et en fit un hôpital. Louis-Philippe y installa une école pour les musiques de la garnison de Paris et le second Empire la consacra aux sapeurs-pompiers ».



Place du Tertre

La salle de l'ancien Nouveau-Théâtre, actuellement Théâtre-Réjane, est au bas de la rue Blanche. Une plaque, apposée sur la façade de la maison qui porte le n° 70, rappelle que Daniel Manin, ancien président et défenseur de

la République de Venise, y décéda le 27 septembre 1857.

La rue Blanche aboutit tout naturellement à la place Blanche. Mais nous ferons, pour arriver au boulevard extérieur, un crochet par la place de Clichy.

Il faut renoncer à compter le nombre de voitures publiques qui sillonnent ce rond-point, le plus favorisé, quant aux moyens de communication, de tout Paris. Il touche d'ailleurs à trois quartiers : celui de l'Europe, les Batignolles et Montmartre; c'est par lui que ces trois régions très distinctes se pénètrent; c'est en lui qu'elles mêlent et unifient leurs singularités distinctives. Les petits bourgeois de la rue des Dames, les hommes d'affaires et les « cocottes » de haut vol des environs de la gare Saint-Lazare, les artistes et les « cocottes » inférieures de la Butte se rassemblent dans la vaste circonférence dont la statue du maréchal Moncey marque le centre, font leurs achats dans les mêmes magasins de nouveautés, prennent des numéros aux mêmes bureaux d'omnibus et de tramways, descendent dans le même puits du Métropolitain, consomment aux mêmes terrasses de cafés. D'un ensemble aussi hétéroclite des diverses classes de la moyenne société, il se dégage une impression de vie divertissante au plus haut point, et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas là que les théoriciens de la psychologie parisienne doivent venir puiser leurs documents les plus significatifs.

Dans l'ombre portée par l'énorme socle cylindrique sur lequel le maréchal Moncey gesticule héroïquement afin de protéger la France enveloppée des plis de son drapeau, le marchand de glaces et de coco a immobilisé sa voiturette, ornée d'oriflammes tricolores. Mais l'arroseur facétieux, qui serre à deux mains le cou métallique de son serpent à roulettes, comme pour lui faire cracher toute l'eau qu'il a dans le corps, dirige habilement son jet sur les jambes du limonadier ambulant. Puis ce sont les roues, vernies à neuf, du comptoir d'étain percé de trous où dansent les verres, qu'il asperge copieusement. — « As-tu bientôt fini, espèce de ...? » proteste le débitant de boissons hygiéniques. Le traditionnel mitron est déjà là, qui rit tout son saoûl, les mains dans les poches, et son compère, le jeune télégraphiste à la sacoche ballante, s'approche par bonds capricants, dans l'espoir d'assister à un fait-divers sensationnel. Impassible, l'arroseur prolonge la douche. De l'index appuyé

contre l'orifice de la lance, il élargit la trajectoire du liquide. Une mare se forme où se reflètent, en taches riantes, les

oriflammes de la brouette au coco. — « As-tu bientôt fini, encore une fois! » Mais quelqu'un, qui survient, arrête, d'un mot, le torrent des imprécations : — « Allez-vous-en! » Toute l'autorité des règlements de police vibre dans cette parole péremptoire. Sous le regard inflexible de l'agent, sous

le regard triomphant de l'arroseur municipal, sous les huées du porteur de dépêches et du porteur de vol-au-vent, l'homme aux glaces à deux sous empoigne d'une main un brancard et de l'autre, pour se venger par du bruit où sa colère s'exhale, il secoue sa sonnette frénétiquement...

•

BOULEVARD de Clichy. La terrasse d'un café solitaire où des gens célèbres, il y a vingt ans, se réunissaient. Ici se débattirent, durant de longues soirées, dans la fumée des pipes et l'âcre odeur de la bière, les destinées de l'Art, de la Littérature et de la Société capitaliste. A présent, un silence majestueux enveloppe l'établissement. Rien n'est pernicieux, pour une taverne, comme une atmosphère de souvenirs trop glorieux ou trop lointains... Cependant la béquille d'une canne a heurté les vitres de la devanture. L'un des garçons s'arrache d'un effort héroïque à la lecture d'*Auteuil-Longchamp*. C'est un monsieur entre deux âges qui désire un bock et les journaux illustrés. — « Brune ou blonde ? » — « Blonde... naturellement ! » Un sourire intérieur éclaire le visage du consommateur dont les moustaches, soigneusement frisées, ont des poils blancs. Il consulte sa montre. Il est en avance. Un petit quart d'heure à attendre ! Comme ça le rajeunit, tout de même ! Ah ! les femmes ! En a-t-il connu autrefois, quand il était élève à l'École de pharmacie ? A présent, il est établi à X***. Il gagne bien sa vie, il met de l'argent de côté, il a des enfants. Mais sa femme est

maigre, maigre, elle maigrit tous les jours, à cause de sa maladie d'estomac. Et puis la province manque de distractions. Alors quand on vient à Paris, on en profite. On fait un petit tour dans les boîtes de Montmartre.

Quinze, trente, quarante minutes s'écoulent. La g...! elle ne viendra pas... Enfin, c'est elle! Une heure de retard, rien que cela! Elle s'assied, il la regarde, il la désire furieusement! C'est une petite femme de Montmartre, une vraie. Elle demeure, a-t-elle dit, rue des Abbesses. Elle a chanté au cabaret de *la Mouise*. Elle a dansé aux *Folies-Barbès*. Elle a été, pendant trois ans, entretenue par un prince roumain : « Tu parles, mon cher, d'un chic type. Mais, c'est pas tout ça, qu'est-ce qu'on fait? J'avais oublié de te dire hier que c'est aujourd'hui le jour de mon frotteur. Il astique en ce moment le parquet de ma chambre. Vaut mieux le laisser travailler. Si tu étais gentil, tu m'accompagnerais au *Printemps*. Je n'ai plus rien à me mettre. Tiens, un auto-taxi, arrête-le! — Mais tu sais bien, ma petite, que je prends le train à sept heures trente-cinq. — Tu as raison, j'y pensais plus... Alors on dînera ensemble et je t'accompagnerai à la gare... Hep! chauffeur! » Tandis qu'elle ouvre son ombrelle, il paie, mélancolique, les trois bocks qui lui ont empâté la bouche et la menthe verte dont elle n'a pas bu la moitié...

Place Blanche. Un samedi soir. La descente du *Moulin de la Galette*. Ohé! Ohé!

Un mélange étonnant des individus et des classes. Un salmigondis social ahurissant. Des cercleux en tournée de simili-grands-ducs, d'honnêtes grandes dames à qui l'on avait dit que c'était « tout à fait extraordinaire », qu'il fallait avoir vu ça, et qui ont voulu voir, et qu'accompagnent des maris très embêtés et des amis qui ont essayé de boire pour être gais. Des demi-mondaines, dont les excentricités elles-mêmes ont quelque chose de réglé, de mécanique, de professionnel. Des étudiants que le morne poker des brasseries du Quartier a chassés vers Montmartre, avec leurs maîtresses, et qui

Passage Cottin

pensent à ne pas manquer le dernier « autobus ». Des commis, à qui l'idée de pouvoir faire, demain, la grasse matinée,

Rue Saint-Vincent

produit l'effet du meilleur champagne. Des ouvrières et leurs galants que lancine la préoccupation d'obtenir le maximum de plaisir avec le minimum de dépense. Des larbins et des femmes de chambre. Des grues, encore des grues et encore des grues. Et des marlous...

L'air est doux. Le ciel est plein d'étoiles qui semblent faire partie, elles aussi, des lumières de Montmartre et que le Bon Dieu éteindra peut-être à deux heures, après la fermeture des cafés.

Le *Moulin-Rouge* tourne sa roue, roue de la loterie de l'amour et du hasard. Et aux pieds de cet édifice en carton lie de vin, avec ses fausses fenêtres et tout son aspect truqué, on se croirait être figurant sur une scène immense où se jouerait une féerie baroque. On perd l'exacte notion des réalités. Ce continuel tournoiement de feux rouges donne le vertige. L'esprit s'accroche aux ailes du moulin ; leur mouvement giratoire l'emporte au pays des illusions...

Place Blanche. Un samedi soir. La descente du *Moulin de la Galette.* Ohé ! Ohé !

Nuit de Réveillon. Place Pigalle. Une animation, une gaîté, une folie qui se prolonge sans cause apparente, de par sa seule force acquise, dirait-on. Il est trois heures. La marée de la nuit est dans son plein. Ah çà ! Est-ce que tous ces gens-là ne vont pas bientôt aller se coucher ? On imagine la même nuit, le même firmament tout crépitant de clartés, au-dessus d'une vaste campagne, au-dessus des plaines de Beauce, et la messe de minuit dans une église bondée de fidèles, où l'on entend que la sonnette de l'enfant de chœur, et tout autour l'amoncellement muet et noir des fermes où les chiens sommeillent...

L'*Adieux de Thélème*, le *Rat mort* !

Et c'est parce qu'il est né, le divin enfant, que tous ces individus en frac ont le chapeau sur l'oreille, la pelisse déboutonnée, la bouche pâteuse, que toutes ces femmes en peau montrent la dentelle de leur pantalon et le creux de leur estomac, au grand air froid de la rue !

En voici une qui est saoûle à rouler par terre. Son manteau bordé de chinchilla balaie la bordure du trottoir. Son chapeau, entraîné par le poids des plumes, va culbuter. « Léontine, rentrons ! » objurgue le mari que l'ivresse de sa femme a dégrisé. Leur limousine est là, sous pression. Le valet de pied, impassible, tient la poignée de la portière, mais, sous la visière de sa casquette, les yeux du chauffeur ont un éclat d'une ironie souverainement insolente. Rentrer ! Il s'agit bien de cela. Tenez, voulez-vous parier qu'elle va prendre un bain, parfaitement, prendre un bain dans le bassin de la place Pigalle. Le temps d'enjamber cette grille et de se déshabiller... « Mais l'eau est gelée, ma chère amie, l'eau est gelée... » Alors, prenant à témoin le groupe de leurs invités qui, derrière eux se tiennent les côtes : « Gelée, s'écrie-t-elle, furieuse, gelée ! Espèce d'idiot ! C'est toi qui est gelé ! N'est-ce pas, vous autres ? »

Et de la rue de Caulaincourt à la rue de Clignancourt, la fête parisienne secoue ainsi, chaque soir, ses grelots. Le boulevard extérieur, au large trottoir central planté d'une

Paris vu de Montmartre

triple rangée d'arbres maigrelets, évoque un champ de foire mieux qu'une voie urbaine. Des signaux lumineux, des globes voltaïques, des festons d'ampoules multicolores signalent l'entrée des cafés-concerts, des cabarets « artistiques », des bals, des restaurants de nuit, des tavernes, des théâtricules à scandale, des bars où le vice est tarifé. Le public va d'une attraction à l'autre, écoute ici une chanson rosse nasillée par un poète chevelu; là, contemple des tableaux vivants où des prêtresses du Beau exhibent de fâcheuses anatomies; ailleurs, paie trente sous un bock et le droit de contempler, dans un local discret, des prostitués des deux sexes occupés à s'empoisonner d'alcools. Plus loin, dans un caveau ténébreux, des garçons costumés en croque-morts vous servent de la bière sur des cercueils, et grâce à de macabres effets de glace, vous pouvez offrir à vos amis le plaisir de vous voir tomber en décomposition. Plus loin, le *Paradis* ouvre son portique gardé par un homme au manteau bleu, et où des statues de femmes très nues, dans un éclairage d'apothéose, évoquent les plaisirs promis aux fidèles observateurs du Coran. Plus loin encore, c'est le vestibule du *Purgatoire,* baigné d'une lumière rouge, où un Méphistophélès de Carnaval prend de terrifiantes attitudes.

Rien de tout cela n'est d'une gaîté impérieuse, mais il se dégage de l'ensemble une certaine puissance d'illusion orgiaque qui est, en fait, toute la séduction de la noce montmartroise.

QUATRE heures du matin, dans un établissement de nuit, au premier étage. Les salles du rez-de-chaussée sont fermées, leurs lumières éteintes. Quelques hommes en habit, des femmes dépoitraillées répandus sur les chaises et les banquettes. On ne parle, ni ne mange, ni ne boit guère. Les yeux sont fixes, les gestes las... L'ennui, l'ennui morne, l'ennui complet...

En haut de l'escalier, des tziganes exténués raclent leurs cordes avec une sorte de désespoir, et cette musique, trop nourrie pour le petit nombre des individus qui sont là, épaissit leur abrutissement. Les yeux se noient. Les poitrines respirent mal. L'odeur de la chair féminine, celles des cigares et des plats, tournoient sous les plafonds trop bas et trop blancs, avec l'air idiot de la valse et les serpentins bleus de la fumée.

Deux femmes dansent. Il ne manquait plus que cela! Des soupeurs vont certainement vomir dans leurs assiettes.

L'une est brune, l'autre est blonde. Celle-ci est grasse et la graisse de son dos nu forme un bourrelet par-dessus son corselet de satin jaune. Celle-là est maigre : on distingue, au milieu des bouillons de dentelle, sa cage thoracique qui halète. Leurs jupes courtes, pailletées, découvrent leurs rotules.

Elles pivotent. L'une a l'air mou; l'autre a l'air tragique. Leur rotation s'accélère. La musique se tait. Elles se séparent. Chacune s'empare d'un plateau et récolte vingt sous.

UNE promenade à travers le Montmartre ouvrier, bourgeois et artiste, au sortir du Montmartre tapageur et cabotin, ne saurait mieux commencer que par une visite au buste de ce pauvre André Gill qui fut un des créateurs de la caricature moderne et qui mourut fou, à Charenton. Cette statue se niche au creux de la rue André-Gill, dans un bouquet de verdure. De grands murs neufs la surplombent et entretiennent aux alentours du silence et du recueillement. Parallèle à la rue André-Gill, plus haut, la rue d'Orsel se détache de la rue des Martyrs et conduit à la place Dancourt où s'élève le théâtre de Montmartre. Il ne s'agit plus ici d'une salle de spectacle pour les snobs cosmopolites. Ce théâtre est un théâtre de quartier, un théâtre pour les Montmartrois. Car nous sommes maintenant dans le vrai Montmartre. De beaux arbres au feuillage argenté décorent la place Dancourt, jadis place du Théâtre.

Montons encore.

La rue des Trois-Frères aboutit à un carrefour resserré, formé de la rue Tardieu au bas de laquelle s'étend le square Saint-Pierre, de la rue Chappe qui se termine par un escalier, et de la rue Antoinette. En continuant à suivre la rue des Trois-Frères, nous tournons à gauche et atteignons l'escalier de la rue Drevet.

Montons encore. Escaladons cet escalier, ancien escalier des Trois-Frères et rue du Poirier. Nous voici rue Berthe. Elle ondule doucement à la manière des « montagnes russes » et ne semble habitée que par des gens paisibles. Peu de commerce. Peu de passants. Pas de voitures. Des jardinets et des pavillons. Des feuillages débordant au-dessus des trottoirs étroits. A l'une des extrémités de la rue, les arbres du square Saint-Pierre apparaissent encore et derrière eux, à l'arrière-plan, les maisons du quartier Clignancourt, tout un pan de Paris, incliné sous le soleil comme une pente de galets au bord des flots.

Montons toujours. Montons la rue Ravignan. Elle est parmi les plus intéressantes de la Butte. « Après un bref parcours, elle est coupée par un escalier formant terrasse et planté d'arbres, puis elle reprend à gauche pour aboutir de nouveau à une autre place, au sommet de laquelle on distingue tout le panorama de Paris. Autrefois, assure M. de Ménorval, elle possédait sur le côté droit toute une série de constructions de style ogival offrant un caractère nettement religieux. C'étaient les restes de l'ancienne abbaye bâtie par Louis VI le Gros et sa femme Adélaïde de Savoie, en 1133. Il y avait également dans cette rue, dans la partie gauche, c'est-à-dire dans la partie démolie, un ancien pavillon royal qui datait de Catherine de Médicis. A côté, dit-on, se trouvait un petit pavillon de chasse construit sous Louis XIII et qui, plus tard, servit de lieu de rendez-vous galant au roi Louis XIV. »

Et, réellement, le pavé de la rue Ravignan rappelle le *pavé du Roi,* à Versailles. Mais les trottoirs inégaux et caillouteux, les antiques murailles qui les bordent, alternant avec des palissades et des barrières à claire-voie au-dessus desquelles des arbustes tendent au passant leurs branches,

Rue du Mont-Cenis

évoquent une province plus éloignée encore que Versailles, une province tout à fait campagnarde où il n'y aurait pas de paysans mais seulement des Parisiens en villégiature. Le ruisseau de la rue Ravignan ne va pas se jeter à la rivière; il se précipite, comme un bon ruisseau citadin qu'il est, dans une bouche d'égoût; mais le bruit clair qu'il fait et la vitesse de sa course en lacet ont je ne sais quoi de rustique, de guilleret, de naïf et d'indiscipliné qui est attendrissant.

Montons, montons toujours, traversons cette place triangulaire où le vent souffle avec fureur et soulève la poussière en nuage. C'est le vent des grandes altitudes. L'horizon, derrière nous, se recule de plus en plus. La physionomie de Paris s'estompe sous la brume. En vérité, nous sommes au bout du monde et l'on s'étonne de lire encore des noms de rues aux angles de ces bicoques villageoises. Rue de Norvins. Qui ça, Norvins? Qui a lu l'*Histoire de Napoléon I*er par Jacques Marquet, baron de Montbreton de Norvins? Rue des Moulins était, naguère, autrement « couleur locale ». Mais ne récriminons pas trop; il nous reste la rue des Saules.

Maintenant, descendons.

Le *Cabaret des assassins* a disparu et la rue des Saules est toujours délicieuse. Évidemment, des saules poussaient ici, autrefois. On y devait aussi trouver des fontaines, puisque la partie comprise entre la rue Saint-Rustique (Saint-Rustique! exquis, n'est-ce pas?) et la rue Saint-Vincent, s'appelait, à l'origine, c'est-à-dire à la belle époque où Jouvin

de Rochefort dressa son plan de Montmartre, rue des Fontaines. Je n'ai vu, hélas! dans la rue des Saules, ancienne rue des Fontaines, ni saules, ni fontaines. Elle fait un brusque plongeon de la rue de Norvins à la rue Marcadet, entre d'antiques murailles à contreforts, surmontées de tonnelles d'où partent des cris, des rires et le bruit de gros sous d'un jeu de tonneau. Des coqs chantent. Voici la rue de l'Abreuvoir. Vous avez bien lu : rue de l'Abreuvoir. Descendons encore... Halte! Rue Saint-Vincent. Mais, avant de nous y engager, hissons-nous sur cette borne et, à travers les acacias et les marronniers de ce jardin clos d'un mur neuf, dont les tuiles rouges chantent dans le soleil, jetons un regard sur toute la banlieue Nord déployée là-bas, avec ses cheminées d'usines, minces et enfoncées droit comme des clous dans une large bande de toile grise.

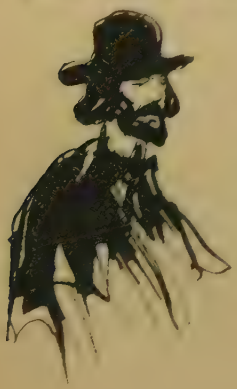
La rue Saint-Vincent est le plus haut gradin du versant septentrional de la Butte. Elle serpente au bas de terrassements séculaires et si las de supporter, depuis tant d'années, la poussée des terrains supérieurs, que l'on a dû recourir à des madriers qui tiennent lieu de contreforts. De l'autre côté, la chute du sol, à peu près verticale, continue vers la rue de Caulaincourt, sous un bouillonnement sauvage de végétation.

Un chalet avec une balustrade de bois qui sent la mise en scène d'opéra-comique. Un guitariste, coiffé d'un immense chapeau Rembrandt, culotté de velours et qui pourrait bien

n'être là, lui aussi, que pour le décor. Des rapins fumant leurs pipes sur le seuil de leurs ateliers. Leurs maîtresses, en peignoir, avançant des têtes ébouriffées dans l'entre-bâillement des portes. Un chat noir, sur le rebord d'une gouttière, guette un moineau. Une voix de femme, quelque part, roucoule une romance de Delmet... Voilà Montmartre, le vrai Montmartre !... Ah ! jeunesse ! comme disait Courteline.

DEVANT le bureau de tabac de la place du Tertre *(Maison Catherine, fondée en 1793)*, dont l'enseigne figure un sapeur-pompier buvant sous une tonnelle en compagnie de paysans endimanchés, deux commères causent front à front, comme doivent causer, dans les petites villes endormies, au sortir de la messe ou du salut, d'autres commères identiques qui ne connaissent Montmartre que pour avoir entendu leur curé parler de la Basilique du Sacré-Cœur. D'un côté, la rue de Norvins se faufile, disparaît à la faveur d'une avancée de pignon garnie de pampre. De l'autre, la rue du Mont-Cenis aboutit à une petite esplanade qui dégage entièrement la façade de l'église Saint-Pierre. Des fiacres et des automobiles y stationnent. Les uns ont grimpé la rue de Norvins, d'autres la rue Foyatier, d'autres, derrière la Basilique, la rue du Chevalier-de-la-Barre. Leurs voyageurs, touristes, provinciaux ou étrangers, visitent les lieux, tandis que chauf-

feurs et cochers se dégourdissent les jambes. Mais la place du Tertre reste à l'abri de ce va-et-vient, elle reste une grand'place de bourg minuscule. Cependant, un avertisseur d'incendie et un kiosque de police nous remettent en mémoire que nous n'avons pas quitté Paris. *La première mairie de la commune de Montmartre a été installée ici en 1790,* dit une plaque de marbre sur une respectable construction à deux étages. Parmi de jeunes platanes aux troncs grillagés et des acacias aux feuilles délicates, une blanchisseuse, bras nus, poursuit son marmot échappé. Sur un banc, un vieux retraité caresse son chien. Des gens, aux fenêtres, s'interpellent ; on aperçoit, dans les logements, des cages à serins et du linge qui sèche sur des cordes. La plupart des embrasures ont des pots de fleurs.



Il y a au fond des provinces — car c'est toujours à la Province qu'il faut en revenir quand on veut comparer à quelque chose de déjà vu cet incomparable Montmartre — des bourgades à peu près ignorées où se perpétuent des cultes locaux très anciens et des pèlerinages autrefois célèbres. A l'époque

des Huns ou des Croisades, une statue a été trouvée dans un champ par un berger « qui gardait ses moutons », à moins que ce ne soit le soc d'un laboureur qui l'ait mise à découvert. Aussitôt cette statue a opéré des miracles. Pendant plusieurs siècles elle n'a point cessé. Vint la Révolution. Régulièrement cette statue miraculeuse a été brûlée par la Révolution. On l'a remplacée. On a déposé les cendres de la première statue à l'intérieur de la seconde et, péniblement, la série des miracles s'est poursuivie pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. Puis ils sont devenus plus rares et, peu à peu, la réputation de la statue a baissé parmi les fidèles. Autour du sanctuaire abandonné des pèlerins, un petit commerce d'objets religieux a pourtant continué de végéter. Et la seconde statue sera brûlée à son tour, la chapelle sera démolie, incendiée, rasée, que les marchands de chapelets, d'images et de crucifix ouvriront encore leurs boutiques.

La rue du Chevalier-de-la-Barre qui s'amorce à celle du Mont-Cenis pour aller rejoindre la rue Ramey sur le flanc oriental de la Butte où elle s'appelait, en 1871, rue des Rosiers — nom de triste mémoire — la rue du Chevalier-de-

la-Barre, dans celui de ses tronçons qui touche à la rue du Mont-Cenis, ne paraît être rien de plus que l'artère principale d'une de ces petites cités ecclésiastiques perdues en quelques coins de la France. Même chaussée bossuée, ourlée de trottoirs aux pavés traîtres, mêmes persiennes bigotement closes, mêmes magasins d'objets de piété où la laideur triomphe : bénitiers, ronds de serviettes, chapelets, assiettes, cartes postales, gobelets, timbales, vases, broches, croix et cœurs en satin repoussé dans des cadres ovales, le tout marqué à l'effigie de la Basilique, informe pâté de pierre coiffé d'un dôme aux allures de tiare. De cléricaux restaurants attendent les pèlerins, où les obligations culinaires du Vendredi, du Carême et des Quatre-Temps sont respectées. Les pèlerins arrivent. Ils arrivent de la Normandie et de la Bretagne et des Flandres, en troupes timides que dirige un prêtre. Les coiffes bretonnes, les bonnets normands, les fichus picards, tous les vieux costumes régionaux de toile, de velours et de dentelle se croisent aux abords de la Basilique avec les toilettes vaporeuses des premières communiantes parisiennes que leurs mamans, leurs grandes sœurs, leurs tantes, corsetées, coiffées, chapeautées en gala, ont amenées dans des fiacres.

Salué par un petit groupe de mendiants, on franchit la porte de l'enceinte en planches qui isole le monument. Des bannières flottent, traçant sur le ciel comme des coups de pinceau bleus, rouges, jaunes. Le vent, qui attaque de front et contre lequel rien ne protège plus, emporte des chapeaux, secoue les jupes et les soutanes; soulève les rabats blancs des ignorantins. On marche à reculons, la main au couvre-chef, pour admirer le clocher à demi terminé, vêtu d'échafaudages où se détachent deux ou trois silhouettes d'ouvriers. Puis, avant de pénétrer dans cette Basilique où flotte encore, sous des voûtes glaciales, une atmosphère hostile de peinture, de menuiserie et de maçonnerie, on s'arrête devant ce spectacle unique : le panorama de Paris.

TOUTE la matinée, la pluie est tombée sur Paris, une agaçante pluie de printemps qui semble une revanche sournoise de la mauvaise saison trop vite oubliée. Dans les dépendances de la Basilique et les rues qui les desservent, personne, ou presque. Les marchands ambulants de cartes postales, d'images et de chapelets n'ont pas jugé utile d'exposer leurs collections à l'intempérie. Quelques pèlerins intrépides, armés de leurs parapluies comme de boucliers contre le vent et l'eau, montent, en oscillant sous la bourrasque, l'escalier ruisselant qui côtoie le funiculaire. Des

pavillons, aux couleurs de la Vierge et du Pape, battent avec un bruit flasque les mats dressés à la porte d'un panorama où est reconstitué, pour l'édification des fidèles, le drame du Calvaire, et dont un café-restaurant : *Au repos de Béthanie,* forme le pendant, au débouché des marches.

Plus claire que le ciel, la coupole du Sacré-Cœur s'enlève dans l'espace, avec une froideur de découpure en carton. Abrité par sa niche monumentale, le Christ entr'ouvre sa poitrine aux souffles de l'immensité, et plus bas, sur le trottoir de la rue Foyatier, la statue de bronze du jeune chevalier de la Barre se tord dans une attitude de Musée Grévin. Tableau cacophonique et décevant. Retournons-nous vers Paris. Accoudons-nous aux pointes de cette barrière. Et, d'abord, écoutons...

Le bruit de la mer ? Non, ce n'est pas tout à fait cela. Évidemment ce bruit-ci a moins de profondeur. Les vagues de cet océan grattent le fond d'un effort plus menu, qui grince et qui craque et qui n'est pas la majestueuse houle des hautes lames maritimes. Mais c'est bien la même *étendue* de bruit et la même plainte monocorde, plus rageuse seulement, parce qu'elle est toute en froissements de pierres et de

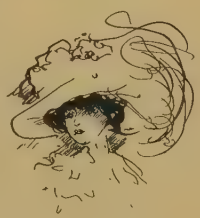
métaux... Selon les sautes du vent, la rumeur s'enfle ou décroît, pareille à une respiration. Et tant elle devient faible, à certains moments, on se demande si elle n'est pas tout simplement celle du vent. Le bruissement des feuillages proches de nous la couvre, couvert à son tour, quelquefois, par le roulement d'une voiture sur la place Saint-Pierre. Ou bien c'est un cri d'enfant...

Mais à quoi comparer ce que l'on a sous les yeux? Voici donc l'effet que produisent, vus de haut, trois millions d'hommes et leurs maisons? Ruines, chaos, désert de cailloux calcinés, cendres encore fumantes, tout ce que l'on voudra, mais trois millions d'hommes, là, à nos pieds, ce n'est pas possible! On ne parvient pas à imaginer la totalité ni la diversité des existences qui frémissent sous cette surface immobile et terne. Pas un point n'y bouge. Un soulèvement du sol la boursoufle çà et là, sans l'animer. Des aspérités qui sont des dômes, des clochers, des tours, n'arrêtent même pas le regard, tant elles sont semblables en leur aspect de débris. La figure de ce paysage est morte, elle est définitive, croirait-on; elle est fixée pour les temps à venir. Et c'est la figure de ce Paris du XX^e^ siècle, de ce Paris où toute l'énergie de la planète se condense pour prendre une âme et rayonner!

... Le ciel change. Il est marbré de longues veines grises, bleues et blanches. Avec de l'imagination, on pourrait renverser le tableau. Alors Paris deviendrait un ciel chargé d'averses et d'orages, rempli d'un tonnerre continu, au-dessus d'une campagne de neige et d'eau.

Une irradiation pâle marque, sur un gros nuage, la place du soleil à son zénith. Une brume persiste au fond du décor et noie l'horizon, toute la rive gauche. Elle se déploie, se replie, ondule dans l'atmosphère comme, dans un liquide transparent, un autre liquide plus dense et opaque.

A notre extrême droite, ayant l'air, par une duperie de la perspective, de ceindre d'un rempart les rampes de Ménilmontant, c'est l'envers rectiligne, jaunâtre et criblé de points noirs qui sont des fenêtres, du faubourg Saint-Denis. Puis les tours jumelles de Saint-Vincent-de-Paul, celles, plus trapues et moins distinctes, de Notre-Dame, assise au plus bas de cette dépression longitudinale où l'on devine la Seine; la masse informe de Saint-Eustache, les toits du Louvre, l'Opéra, le clocher de la Trinité, et, jaillie du brouillard, la diaphane Tour Eiffel. Immédiatement devant nous, un trou en forme de cuvette, et, dans cette cuvette, une mousse verte : le square Saint-Pierre.



Au bord de cette fosse de verdure, comme un pieu, une cheminée, dont le panache voile l'Hôtel-de-Ville.

Mais au moment où, des flancs de la Basilique, un tintement d'une douceur et d'une gravité extraordinaires, la voix de la *Savoyarde* qui annonce midi, se répand goutte à goutte et s'étale sous le ciel, le soleil enfonce la cloison des nuées, précipite sur Paris ses rayons, et, comme une toile de fond tout à coup déroulée, la rive gauche sort du brouillard...

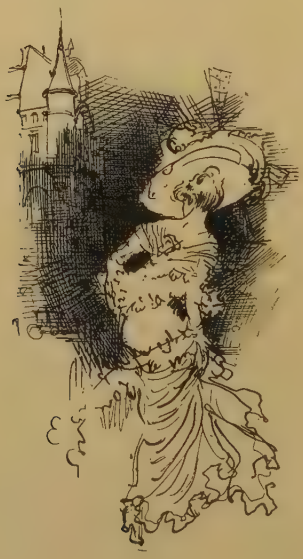


TABLE DES MATIÈRES

L'AMOUR DE PARIS 11

L'ÉTOILE. 19

PARIS COSMOPOLITE. 31

LES BOULEVARDS 47

LES HALLES 109

LE TEMPLE. 139

LE MARAIS 167

LES FAUBOURGS. 205

MONTMARTRE. 241

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
RUE SAINT-ANTOINE (Frontispice).	6
PLACE DES VOSGES.	11
VIEUX BOHÈME	18
PLACE DE L'ÉTOILE.	19
AVENUE DU BOIS DE BOULOGNE	22-25
AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE	28
CHAUFFEUR	30
PARC MONCEAU	31
AMÉRICAINE DU NORD	33
AMÉRICAINS DU SUD	34-35
L'AUTO.	37
CHAMPS-ÉLYSÉES.	38
TYPES DES BARS.	40-41
TYPES ÉTRANGERS	42-43

Pages

TERRASSE DES TUILERIES 46
LA RUE ROYALE 47
PLACE DE LA MADELEINE 51
TYPES DU BOULEVARD 54-55
PLACE DE L'OPÉRA 59
RUE AUBER 63
TROTTIN 66
BOULEVARDIERS 69-72-73
PAVILLON DE HANOVRE 75
KIOSQUE A JOURNAUX 77
SUR LE BOULEVARD 81-82
TYPES DE LA BOURSE 85-86-87-90-91
RUE DU CROISSANT 93
PLACE DU CAIRE 96
RUE BEAUREGARD 97
BOULEVARD BONNE-NOUVELLE 101
COCHERS 103-104
BOULEVARD SAINT-MARTIN 107
MARCHAND D'ORANGES 108
CARREAU DES HALLES 109
RACCOMMODEUR DE PANIERS 111
MARCHANDE DE SOUPE 112
SAINT-EUSTACHE 115

Pages

PAVILLONNEUSES. 118
IMPASSE SAINT-EUSTACHE. 121
UN FORT 123
MARAICHÈRE 124
LA RUE PIROUETTE. 127
MARCHANDE DE FLEURS 130
LA RUE TURBIGO 133
TYPES DES HALLES. 134-135-138
PLACE DE LA RÉPUBLIQUE 139
CARREAU DU TEMPLE 140
MARCHÉ DES ENFANTS-ROUGES 143
MARCHAND D'HABITS 145
FRUITIÈRE. 146
L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS . . . 149
RUE SAINT-MARTIN 150
RUE DE VENISE 153
RUE TAILLEPAIN. 154
RUE BRISEMICHE. 157
SAVETIER 160
RÉMOULEUR 165
POMMES DE TERRE FRITES. 166
HOTEL DE LA VIEUVILLE 167
RUE SAINT-PAUL. 169

PASSAGE SAINT-PIERRE. 172
RUE VILLEHARDOUIN 173
RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE 175
HOTEL DE SENS 176
PASSAGE CHARLEMAGNE 179
LE VITRIER 183
RUE DES BARRES. 184
RUE GRENIER-SUR-L'EAU 185
PLACE BAUDOYER 188
L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS 191
LE RETAMEUR 194
LE REMOULEUR 195
LE REMPAILLEUR DE CHAISES. 197
L'ÉGLISE DES BLANCS-MANTEAUX. 199
LA TOUR BARBETTE. 201
UN COIN DES FORTIFICATIONS 205
PLACE DE LA BASTILLE. 209
TYPES D'OUVRIERS 206-213-214-215-221-222
LA "PETITE HALLE" 216
MARCHÉ DE LA RUE BECCARIA 219
LE TONDEUR DE CHIENS 223
CRIS DE PARIS 225
BASSIN DE LA BASTILLE 228

Pages

CANAL SAINT-MARTIN 229-230
LES BUTTES-CHAUMONT. 233
L'ÉGLISE DE CHARONNE 234
BAL DU 14 JUILLET. 237
RUE DE NORVINS 241
PLACE DU TERTRE 242-251
MOULIN DE LA GALETTE 245
VIEUX PORTAIL A MONTMARTRE. 248
LE CHANTEUR DES RUES 254
PASSAGE COTTIN. 257
RUE SAINT-VINCENT. 258
PARIS VU DE MONTMARTRE 261
TYPES DE MONTMARTRE . 263-264-270-271-272-273
274-275-276-277-278
RUE DU MONT-CENIS 267

IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES
DE
" LA SEMEUSE "
POUR
EUGÈNE REY
LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS

13500

Date Due

JAN 3 1 '62

JE5 '63

OCT 1 9 1966

OC 15'72

DC 715
.B59

13500

ST. OLAF COLLEGE
DC715 .B59
Billy, Andre - Paris vieux & neuf; dessins de Cha
3 0111 00139 3783

T3-BOV-090